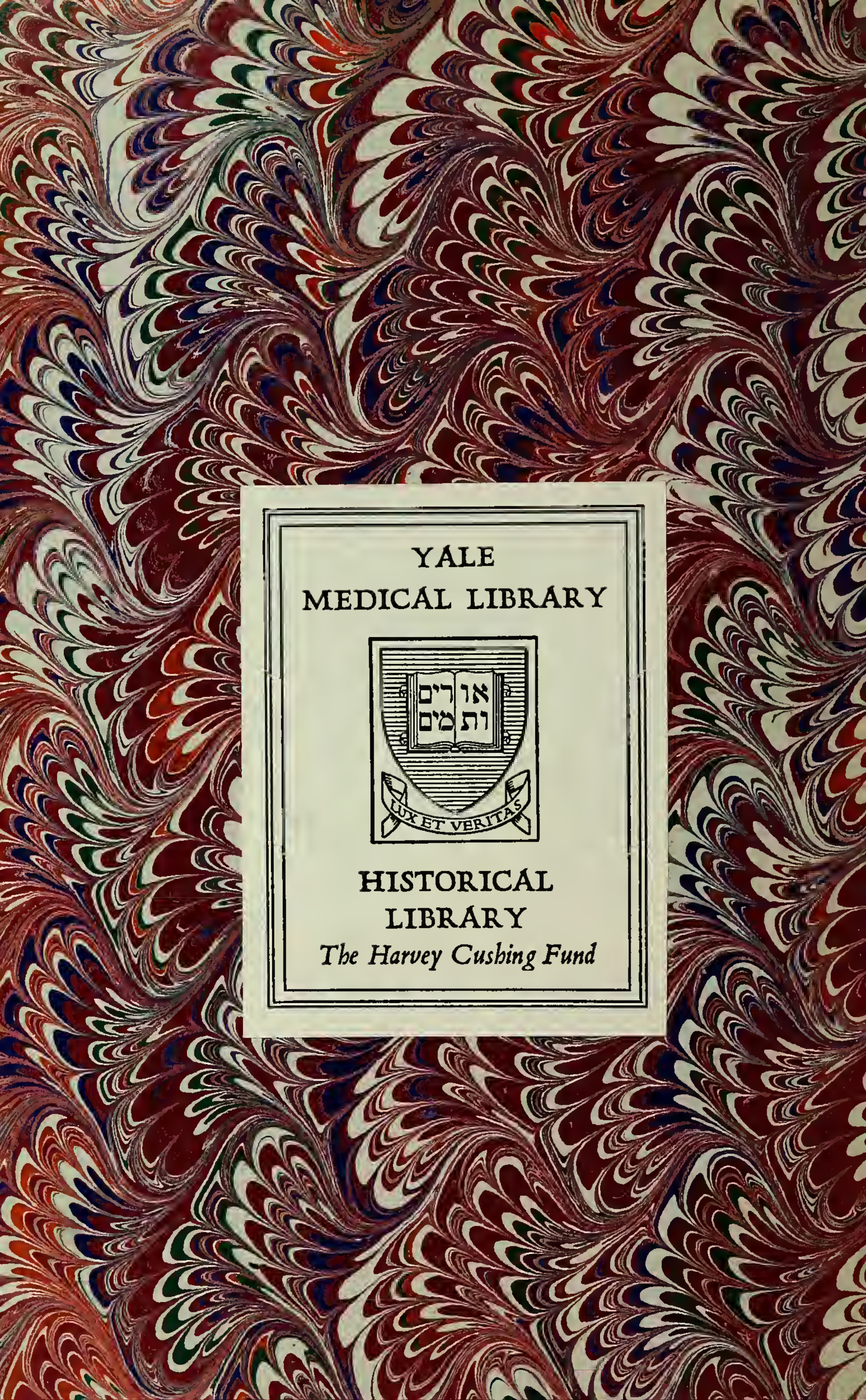

YALE
MEDICAL LIBRARY
אורים
ותמים
LUX ET VERITAS
HISTORICAL
LIBRARY
The Harvey Cushing Fund



# LA MÉDECINE

DANS

# HOMÈRE

# PRINCIPAUX OUVRAGES DE M. DAREMBERG

---

**EXPOSITION DES CONNAISSANCES DE GALIEN** sur l'anatomie, la physiologie et la pathologie du système nerveux. Paris, 1841 (Thèse).

**TRAITÉ SUR LE POULS ATTRIBUÉ A RUFUS D'ÉPHÈSE**, publié pour la première fois en grec et en français, avec une Introduction et des notes. Paris, 1846, in-8.

**FRAGMENTS DU COMMENTAIRE DE GALIEN SUR LE TIMÉE DE PLATON**, publiés pour la première fois en grec et en français, avec une Introduction et des notes. Paris, 1848, in-8. (Librairie J. B. Baillière et fils.)

**ESSAI SUR LA DÉTERMINATION ET LES CARACTÈRES DES PÉRIODES DE L'HISTOIRE DE LA MÉDECINE.** Paris, 1851, in-8.

**ŒUVRES D'ORIBASE**, texte grec et traduction française, avec une Introduction et des notes, par MM. Bussemaker et Daremberg. Paris, 1851-1862, 4 vol. in-8 grand papier. (Librairie J. B. Baillière et fils.) Les tomes V et VI sont sous presse.

**NOTICES ET EXTRAITS DES MANUSCRITS MÉDICAUX** des principales Bibliothèques d'Europe. Première partie : Angleterre. Paris, 1853, gr. in-8. (J. B. Baillière et fils.)

**GLOSSULÆ QUATUOR MAGISTRORUM SUPER CHIRURGIAM ROGERII ET ROLANDI**, nunc primum ad fidem codicis Mazarinei edidit. Neapoli, 1854, in-8. (Librairie J. B. Baillière et fils.)

**ŒUVRES CHOISIES D'HIPPOCRATE**, accompagnées d'arguments, de notes, et précédées d'une Introduction générale. 2e édition. Paris, 1855. (Librairie Labé-Asselin.)

**ANONYMI DE SECRETIS MULIERUM, DE CHIRURGIA, DE MODO MEDENDI**, poema medicum nunc primum edidit. Neapoli, 1855, in-8.

**GALIEN.** Œuvres anatomiques, physiologiques et médicales, traduites pour la première fois en français; avec notes. Paris, 1854-1856. 2 vol. gr. in-8, avec figures. (Librairie J. B. Baillière et fils.)

**A. C. CELSI DE MEDICINA**, libri octo, ad fiem optimorum librorum denuo recensuit, adnotatione critica indicibusque instruxit. Leipzig, 1859, in-12. (Librairie Teubner.)

**LA MÉDECINE.** Histoire et doctrines. Paris, 1865, in-8. (Librairie Didier.)

---

**HISTOIRE DES SCIENCES MÉDICALES**, 2 vol. gr. in-8. (Librairie J.B. Baillière et fils). SOUS PRESSE.

---

Paris. — Imp. Pillet fils aîné, rue des Grands-Augustins, 5

# LA MÉDECINE

DANS

# HOMÈRE

OU

## ÉTUDES D'ARCHÉOLOGIE

SUR

LES MÉDECINS, L'ANATOMIE, LA PHYSIOLOGIE
LA CHIRURGIE ET LA MÉDECINE
DANS LES POÈMES HOMÉRIQUES

PAR

**CH. DAREMBERG**

Bibliothécaire de la bibliothèque Mazarine,
Professeur chargé du cours d'*Histoire de la médecine* au Collège de France.



PARIS
LIBRAIRIE ACADÉMIQUE, DIDIER ET Cie
QUAI DES AUGUSTINS, 35

1865

(Cet ouvrage a paru en partie dans la *REVUE ARCHÉOLOGIQUE*)

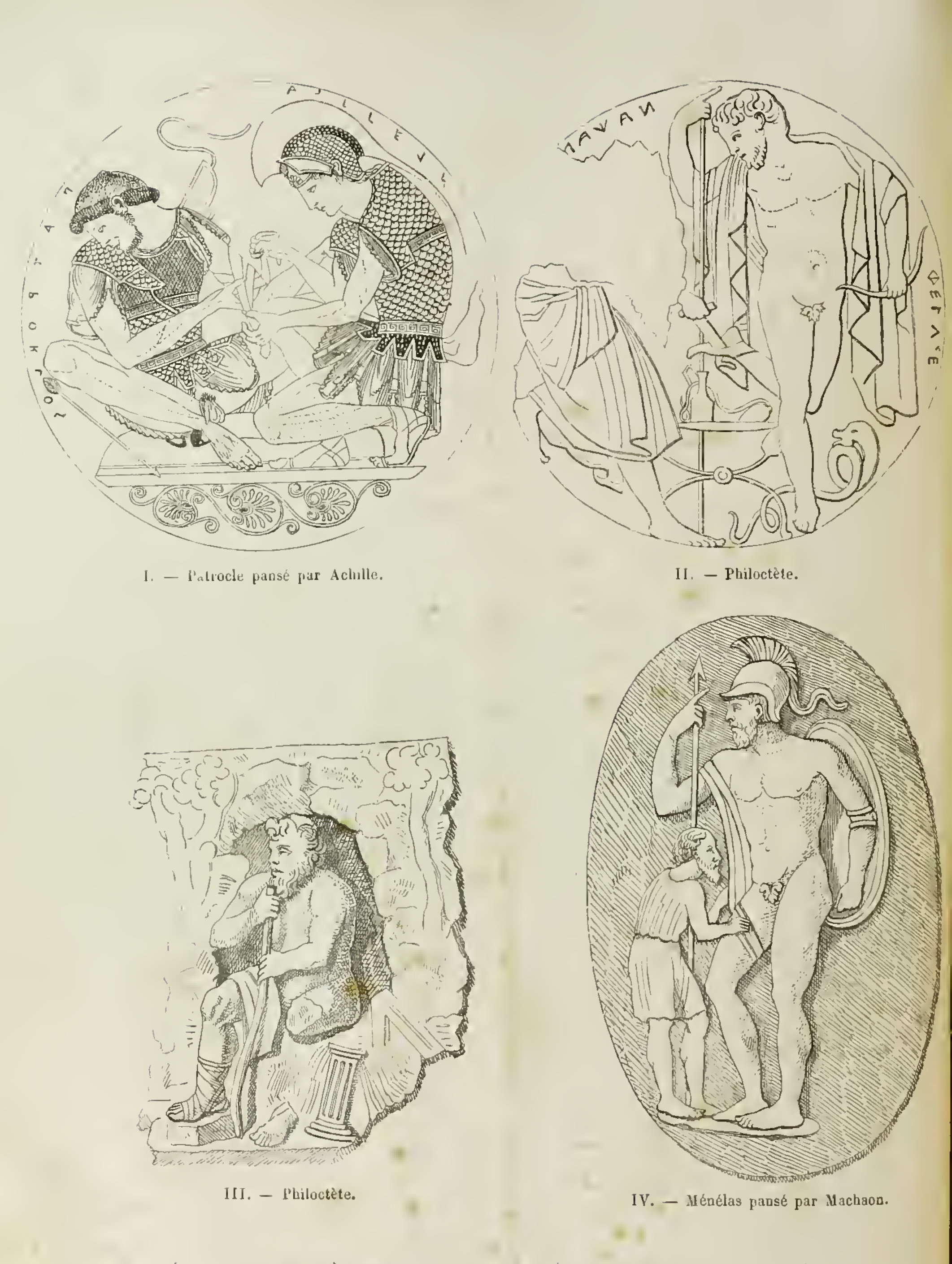
A

# M. ÉMILE EGGER

Membre de l'Institut (Académie des Inscriptions et Belles-Lettres)
Professeur de littérature grecque à la Faculté des lettres.

TÉMOIGNAGE D'AMITIÉ
ET SOUVENIR RECONNAISSANT
POUR L'INSTRUCTION ET LE PLAISIR QUE J'AI TROUVÉS
DANS SES CONSEILS, DANS SES LEÇONS
DANS SES OUVRAGES.

# TABLE DES MATIÈRES



I. — Patrocle pansé par Achille.

II. — Philoctète.

III. — Philoctète.

IV. — Ménélas pansé par Machaon.

REPRÉSENTATION DES SCÈNES CHIRURGICALES D'APRÈS L'ILIADE ET LE CYCLE HOMÉRIQUE.

# ÉTUDES

# D'ARCHÉOLOGIE MÉDICALE

SUR

# HOMÈRE

---

## INTRODUCTION

Il semblerait naturel de commencer l'histoire des sciences médicales par l'histoire de la médecine, qui passe pour la plus ancienne, c'est-à-dire par la médecine des Hébreux et des Indiens, de laquelle on a voulu rapprocher la médecine des Colchiens, des Égyptiens, et parfois aussi celle des Chinois. Diverses raisons ne permettent pas de se conformer à cet usage : d'abord il n'est pas du tout certain que la médecine orientale (j'entends une médecine scientifique) soit plus ancienne que la médecine grecque ; en second lieu, la médecine orientale n'est l'origine de rien ; en effet, qui dit origine, entend un point de départ, un germe d'où quelque chose prend naissance et se répand : or, la médecine orientale, confinée et pour ainsi dire momifiée dans des castes, n'a exercé aucune espèce d'influence sur le développement de la science ; elle-même n'a fait aucun progrès notable en vertu de ses propres forces ; j'aurai l'occasion de le démontrer ailleurs. Tout, pour la médecine occidentale, je veux dire pour notre médecine, procède de la Grèce comme d'une source inépuisable. La puissance civilisatrice, personnifiée dans le mythe de Prométhée, commence chez les Hellènes aux extrêmes limites de l'histoire et couvre successivement le monde entier des produits les plus vivaces et les plus féconds. A aucune époque nous ne retrouvons cet état sauvage par lequel un médecin hippocratique veut que tous les hommes

aient passé avant d'arriver aux notions les plus élémentaires de la vie domestique. « Sans doute, dit l'auteur de l'*Ancienne Médecine* (1), dans les premiers temps l'homme n'eut pas d'autre nourriture que celle qui suffit au bœuf, au cheval et à tous les êtres en dehors de l'humanité, à savoir les simples productions de la terre, les fruits, les herbes et le foin. La nourriture dont on se sert de nos jours me semble une invention qui s'est élaborée dans le long cours des ans. » Il n'y a pas de proposition qui soit plus contraire à l'histoire et à la physiologie : à la physiologie, car nous n'avons ni les dents faites pour broyer le foin, ni l'estomac construit pour le digérer; à l'histoire, car cette espèce de sauvagerie, pire encore que celle de l'ancienne Amérique ou de l'Océanie, est tout imaginaire: nous savons ce que valent et ce que peuvent les vrais sauvages; jamais ils ne sortent de leur état primitif par la propre activité de leur esprit; le contact même prolongé de la civilisation suffit à peine pour leur faire franchir quelques degrés; le fétichisme a des racines trop profondes pour que jamais une idée médicale entre dans la tête du sauvage.

D'autres auteurs, loin de rabaisser l'homme comme le fait Hippocrate, cherchent les origines de notre science dans l'intervention directe de la divinité, et soutiennent que les premiers médecins furent des dieux ou des prêtres. De telles opinions, je n'ai pas besoin de le dire, ne peuvent être vérifiées ni par les textes ni par les monuments.

Quand s'ouvrent nos annales, c'est-à-dire au moment où le vieil Homère chante les luttes héroïques de l'Occident contre l'Orient, et quand déjà ont eu lieu les deux guerres de Thèbes et l'expédition des Argonautes, nous voyons l'art médical entre des mains expérimentées, non pas entre les mains des dieux, mais entre celles des hommes. Au siége d'Ilion, les Grecs et les Troyens ont leurs médecins, qui ne sont revêtus d'aucun caractère sacerdotal, et dont le poëte a dit qu'on doit les tenir pour les plus utiles des humains. Il y a bien aussi dans l'*Odyssée* des magiciens et des magiciennes, mais on ne voit les temples s'ouvrir pour les malades et le culte des dieux-médecins s'établir qu'à une époque comparativement récente, lorsque les prêtres ont pu apprendre des vrais médecins certains

(1) § 3, t. I, p. 575-77, éd. Littré. — Cf. Eschyle, *Prom.*, 442 et suiv.; éd. Dindorf, Lipsiæ, 1865. — Un poëte tragique, Moschion (*Incert. fab.* fragm. 7, éd. de Nauck), qui vivait peu de temps après Hippocrate, est du même sentiment. — Voy. aussi fragm. 1 d'un autre tragique, Critias (né vers l'an 456). — C'est un tableau tout contraire, mais aussi peu ressemblant, qu'Hésiode (*Op. et dies*, 90 sqq. et 112 sqq.) nous trace de la vie des premiers hommes. — Ainsi pour les uns, c'est l'âge d'or, et pour les autres, l'âge de fer par lequel commence l'humanité.

moyens de traitement, dont ils entremêlent à l'occasion leurs pratiques superstitieuses.

Puisque tout l'intérêt de l'histoire se concentre sur la médecine grecque, à quoi nous servirait de remonter avec Schulze (1) et Daniel Le Clerc (2) par delà le déluge pour retrouver les traces de la médecine de Tubalcaïn? D'un autre côté, quel attrait pourraient nous inspirer les textes de toutes provenances et de toutes dates accumulés avec une profusion stérile par Sprengel (3), pour édifier ses crédules lecteurs sur la science médicale de Prométhée, d'Hercule, de Bacchus, de Mélampe, d'Aristée, du Cabire Casmilus, du Phénicien Sydyk, du Scythe Toxaris, d'Isis, d'Osiris, et d'autres personnages encore moins célèbres, ou sur les vastes connaissances botaniques de Médée, d'Hécate et de Circé? Le faux Orphée, dans ses *Argonautiques* (4), a décrit minutieusement le jardin d'Hécate, et Sprengel (5) n'apporte pas moins de soin à commenter cette description; aussi Le Clerc et Sprengel n'ont-ils plus de place pour Homère, à qui ils accordent seulement quelques lignes.

Laissons donc de côté cette mythologie, où la critique fait complètement défaut; l'histoire de la médecine n'a rien à y voir. La médecine égyptienne mérite un peu plus d'attention, grâce à de très-récentes découvertes; c'est une question à réserver pour le moment où la médecine grecque vient s'implanter sur le sol de l'Égypte; c'est alors qu'il importe de savoir si l'Institut médical d'Alexandrie doit quelque chose aux colléges des prêtres égyptiens, ou aux spécialistes qui couvraient le pays. Quant à la médecine ou plutôt à l'hygiène primitive des Hébreux, elle touche de si près à la théologie par le symbolisme dont elle est enveloppée; elle est d'ailleurs pendant longtemps si complétement isolée, qu'il y a tout profit à en différer l'étude jusqu'à l'époque où la suite de l'histoire permet de rapprocher le texte de la Bible de ses commentaires naturels, le Talmud et les Pères ou les Docteurs de l'Église. Autant que j'en puis juger soit par quelques mémoires fort intéressants, publiés en France ou en Allemagne dans ces dernières années, soit par les recherches des médecins anglais, soit enfin par la traduction du Sys-

(1) *Histor. medic. a rerum initio*, p. 1-64.

(2) Le Clerc, *Hist. de la médec.*, ne consacre pas moins de 74 p. in-4 d'un texte assez fin, à l'histoire de la médecine et de ses progrès pendant les vingt-huit premiers siècles du monde jusqu'au temps de la guerre de Troie!

(3) *Hist. de la médec.* (en allemand, éd. Rosenbaum), t. I, p. 30-84; 111-128.

(4) Vers 914 suiv., éd. G. Hermann.

(5) *L. l.* p. 41 suiv.

tème de médecine rédigé par *Susruta*, la vieille médecine indienne qui, dans sa seconde phase, a beaucoup emprunté à la Grèce, exige, pour être bien comprise, qu'on soit déjà au courant de la médecine grecque; et comme tous les principes de cette médecine sont réunis dans la collection hippocratique, je me propose de mettre plus tard sous les yeux de mes lecteurs le tableau ou plutôt l'exquisse de la science médicale des Indous en parallèle avec le tableau de la science médicale chez les Grecs.

Pour les Grecs, l'histoire authentique de la médecine théurgique, c'est-à-dire du charlatanisme exercé pour leur plus grand profit, et non pour celui des malades, par les desservants d'Esculape ou des autres divinités médicales, ne commence, comme je l'ai déjà fait pressentir, qu'après Homère; elle prend rapidement, et cela n'a rien qui doive étonner, d'immenses proportions; les temples se multiplient sur le sol de la Grèce, et les médecins trouvent partout une redoutable concurrence du côté des prêtres, qui disposent de la puissance divine; du côté des philosophes, qui se font magiciens; du côté de la foule, qui a ses superstitions domestiques et ses recettes de bonnes femmes. C'est donc vers le temps d'Hippocrate qu'il faudrait placer le résumé de cette histoire du merveilleux, dont les éléments sont éparpillés dans les écrits des auteurs *profanes*, poëtes ou prosateurs; car les médecins n'y font que de rares allusions, et c'est grand dommage puisqu'ils sont, en pareille matière, les témoins les plus éclairés ou les meilleurs juges. Nos médecins d'aujourd'hui ne sont pas moins réservés, et pour ma part je les blâme sans détour de donner si peu de place en leurs écrits à l'histoire et à la critique des superstitions populaires, auxquelles il semble que personne ou presque personne n'ose disputer le haut du pavé.

Maintenant que nos positions sont prises, que nous avons fait justice des fables, que nous avons relégué au second plan la médecine orientale, et que nous savons où trouver les origines réelles de la médecine occidentale, franchissons par la pensée la première période de l'histoire, la période initiale, dont nous devons logiquement supposer l'existence, mais sur laquelle nous n'avons aucun renseignement de quelque valeur, et arrivons tout de suite à la seconde période, qui nous reporte avec Homère aux temps de la guerre de Troie (environ 1193-1184 avant J.-C.). Les poëmes homériques représentent une civilisation déjà avancée, plus avancée sans doute qu'elle ne l'était au temps même de la guerre de Troie; la richesse de la langue, et toutes sortes de précieux détails sur les mœurs et sur les arts, en portent témoignage. Néanmoins ces poëmes sont le plus ancien écho

des plus lointaines traditions, et à ce titre ils nous représentent la médecine primitive des Grecs.

Laissant de côté l'hygiène, où nous ne rencontrons guère que des questions d'histoire naturelle ou d'archéologie (1), nous avons à considérer dans Homère les *médecins*, *l'anatomie*, la *physiologie*, la *chirurgie proprement dite*, et la *médecine interne*.

## I. — LES MÉDECINS.

Il est souvent question des médecins (ἰητήρ, *guérisseur*) dans les poëmes homériques, et particulièrement dans l'*Iliade* (2). Deux sont désignés par leur nom : Machaon et Podalire, tous deux fils d'Esculape (3) et tous deux appelés *médecins habiles* (4). Cependant Machaon paraît le plus en vogue à l'armée des Grecs; Homère lui décerne volontiers l'épithète d'*excellent* (5) ; c'est lui qu'Agamemnon désigne spécialement pour panser Ménélas (6); et quand Machaon lui-même est blessé par Pâris, les Grecs sont saisis d'effroi à la seule pensée qu'il pouvait être tué (7). Idoménée excite Nestor, la gloire des Grecs, à transporter au plus vite sur son char rapide le fils d'Esculape. «Hâte-toi, dit-il, précipite les chevaux, car le médecin à lui seul vaut plusieurs hommes : »

Ἰητρὸς γὰρ ἀνὴρ πολλῶν ἀντάξιος ἄλλων.

Lorsque le char arrive auprès des vaisseaux, Achille, qui de loin croit reconnaître le blessé, se sent, malgré la colère qu'il nourrit dans son cœur, ému et troublé du malheur qui vient de frapper l'armée des Grecs dans la personne de Machaon ; il dépêche auprès du héros son ami Patrocle, car il ne peut supporter l'incertitude où il se trouve (8).

(1) Voy. Friedreich, *Realien in der Iliade und Odyssee*, p. 90 suiv. et p. 247 suiv.; Brosin, *De coenis homericis*, Berol., 1861, et les *Faunes* ou *Flores* homériques.

(2) Le sujet de l'*Odyssée* ne prêtait pas comme celui de l'*Iliade* aux scènes médicales, et celles qu'on y trouve semblent, pour la plupart, une réminiscence des descriptions de l'*Iliade*.

(3) II, 731-2 ; IV, 194 et 204 ; XI, 518 et 614 ; XIV, 2. — Voy. aussi Hésiode, fr. 179. — Quand il s'agit de l'*Iliade*, que j'ai l'occasion de citer dans ce travail beaucoup plus souvent que l'*Odyssée*, je me contente de renvoyer au *chant* et au *vers*. — Je me réfère toujours pour les *Poëmes homériques*, et aussi pour les *Cycliques* à l'édition qui fait partie de la *Bibliotheca graeca* de MM. Didot. — Il en est de même pour Hésiode, Asius, Antimaque. — (4) II, 732 : ἰητῆρ' ἀγαθώ.

(5) ἀμύμων. Voy. par ex. XI, 518. — Voy. sur la mort de Machaon, tué par Eurypyle, fragm. 7 de la *Petite Iliade*. — (6) IV, 193. — (7) XI, 506 suiv.

(8) Des discussions vives et savantes se sont élevées entre les critiques allemands sur l'authenticité du passage du XI<sup>e</sup> livre de l'*Iliade* où se trouve l'*observation* de

Quand Eurypyle, blessé, implore le secours de Patrocle, il lui adresse ces paroles (1) : « De nos deux médecins, l'un, Machaon, gît blessé dans sa tente, ayant besoin lui-même d'un excellent médecin ; l'autre, Podalire, soutient encore dans la plaine le choc violent des Troyens. » A s'en tenir à cette phrase, et à voir, en effet, Machaon recevoir les soins de ses compagnons d'armes, on pourrait supposer qu'il n'y a que deux médecins pour toute l'armée ; mais dans quelques autres passages il est question de médecins anonymes qui ne sont évidemment ni Machaon, ni Podalire. Ainsi Idoménée fait venir *les médecins* pour un de ses compagnons blessé au jarret (2), et Patrocle, dans le dessein de vaincre la colère d'Achille, lui rappelle qu'Ulysse, Agamemnon et Eurypyle sont entre les mains de *médecins versés dans la connaissance des remèdes* (3). Or, nous savons par Eurypyle lui-même que Machaon était blessé et que Podalire se trouvait dans la mêlée.

Quelle était la condition de ces médecins anonymes ? Sans doute la même que celle de Machaon et de Podalire, qu'Homère nous représente comme réunissant la double qualité de chefs de bandes et de médecins. Les guerriers venus de Tricca et de la rocailleuse Ithôme obéissaient à Machaon, ceux d'Œchalie à Podalire ; trente vaisseaux creux manœuvraient sous leurs ordres (4). Aussi Machaon est-il appelé *héros* et *pasteur des peuples* (5). D'une main les médecins, hommes libres et d'illustre origine, combattent contre les Troyens, et de l'autre ils pansent les blessures de leurs compagnons d'armes.

Tel est ce qu'on peut appeler l'organisation primitive du service de santé des armées grecques. Sans doute elle est insuffisante ; elle

Machaon. Schneidewin (*Rheinisches Museum*, t. V, année 1837, p. 405 et suiv.) semble avoir victorieusement réfuté les arguments mis en avant, surtout par Hermann, contre l'authenticité de cette observation, qui est justifiée de tous points. Duntzer (*Jahrb. f. class. phil.*, III[e] suppl. Band.; voy. particul., p. 868) croit comme Schneidewin, que du reste il ne nomme pas, à l'authenticité de la blessure de Machaon, mais il rejette les vers où il est dit que le Héros était médecin, et du même coup, pour rester fidèle à son système, il regarde comme appartenant à un autre auteur que celui qui a rédigé le poëme primitif, ou l'*Achilléide*, les chants III à VII, dans lesquels Machaon est considéré comme médecin.

(1) XI, 833-36.

(2) XIII, 213 : ἰητροῖς ἐπιτείλας.

(3) XVI, 28 : ἰητροὶ πολυφάρμακοι. — Sans doute les médecins étaient arrivés auprès d'Eurypyle après le départ d'Hector.

(4) II, 729-733; IV, 200-202.

(5) IV, 200; XI, 506, 598, 651.

témoigne cependant d'une remarquable sollicitude pour la vie des guerriers ; les Romains sous la république ne paraissent pas en avoir eu tant de souci, et plus d'une armée dans les temps modernes n'a pas été aussi bien pourvue. On verra plus tard, à l'époque des guerres médiques, ce service se régulariser et prendre de plus grandes proportions.

Podalire et Machaon représentent une école ou du moins une tradition médicale (1) ; ils sont, en effet, par Esculape leur père (2), élèves de Chiron, qui avait aussi donné des leçons au divin Achille (3), lequel à son tour avait instruit son ami Patrocle dans l'art des pansements. Plus loin, en parlant du traitement des blessures, nous aurons l'occasion d'indiquer en quoi consistait la méthode de Chiron et de ses élèves, quels instruments et quels remèdes ils avaient à leur disposition.

En l'absence des médecins proprement dits, les héros se pansaient les uns les autres. Patrocle met le premier appareil sur la blessure d'Eurypyle, après avoir débridé la plaie avec son couteau pour en arracher le fer (4). Nestor emmène Machaon blessé ; il charme ses ennuis, lui recommande de boire du vin, et pressé de partir, il fait étancher le sang de la plaie par une esclave, la belle Hécamède (5), en attendant l'arrivée du médecin. Le Troyen Agénor bande lui-même la main de son ami Hélénus avec une fronde de laine (6); Sthénélus arrache un trait qui s'est fixé dans l'épaule de Diomède (7) ; Pélagon rend le même service à Sarpédon, blessé à la cuisse (8) ; les héros Mécisteus et Alastor emportent hors de la mêlée Teucer blessé par Hector, Teucer à qui Ajax avait fait un rempart de son bouclier (9). Les guerriers eux-mêmes, ne redoutant pas la terrible douleur, arrachent le fer de leurs plaies ;

(1) Comme l'a remarqué M. Malgaigne : *Chirurgie et Médecine grecques avant Hippocrate*, dans *Journal de médecine et de chirurgie*, 1846, p. 303 et 332.

(2) IV, 219. — Nous trouvons ici la première origine de ces familles médicales où la science se transmettait des pères aux enfants, et dont nous suivons les traces jusqu'à Hippocrate, même au delà.

(3) XI, 831-2.

(4) XI, 844 : ἐκ μηροῦ τάμνε μαχαίρῃ. XII, 1-2.

(5) XI, 829, 844-48.

(6) XIII, 595-600.

(7) V, 112.

(8) V, 694.

(9) VIII, 330-33 .

Diomède nous en offre un exemple (1); et sur les sommets de l'Olympe, Vénus, privée des soins de Pæon le médecin des dieux, implore le secours d'une autre déesse, de Dioné sa mère (2).

Puisque Achille ne dédaignait pas de faire la cuisine (3), Patrocle et les plus illustres guerriers devaient s'honorer de suivre les traces de Machaon et de Podalire, ces héros-médecins tenus en si grande estime dans toute l'armée des Grecs. A l'époque de la guerre de Troie, la division du travail n'existait pas comme aujourd'hui ; les ressources n'étaient pas aussi multipliées ; les professions empiétaient les unes sur les autres, et chacun comprenait la nécessité de s'entr'aider aux moments difficiles ou périlleux ; il n'est donc pas étonnant que les guerriers prissent soin sur le champ de bataille de leurs compagnons d'armes.

On ne trouve nulle part dans l'*Iliade* une allusion aux médecins chez les Troyens, mais ce n'est pas une raison de croire, avec M. Malgaigne (4), qu'aucun blessé de l'armée troyenne n'a reçu les secours de l'art ; nous savons, par exemple, qu'Hélénus, blessé à la main, a été pansé par Agénor (5), et l'on peut bien supposer qu'Homère, plus occupé des affaires intérieures des Grecs que de celles des Troyens, n'a songé à faire mention ni de leurs médecins, ni de leur médecine. Il est difficile de croire qu'un peuple aussi avancé en civilisation ait abandonné tous ses guerriers aux tristes chances de la mort, surtout quand on sait que, chez les Troyens comme chez les Grecs, les plus grands efforts de la lutte se concentraient sur le corps des héros blessés ou tués, pour les arracher des mains ennemies. Évidemment il ne s'agit pas seulement de préserver les cadavres de souillures, mais aussi de conserver les guerriers qui ne sont pas atteints mortellement.

Les dieux, à l'imitation des hommes, avaient aussi leurs médecins : Pæon soigne d'après les mêmes principes que Podalire et Machaon, c'est-à-dire par les médicaments adoucissants, les Immortels blessés soit par les Grecs, soit par les Troyens (6) ; car les habitants de l'Olympe, quand ils descendaient dans la mêlée, n'étaient pas plus

(1) XI, 397-98. — (2) V, 416-17.

(3) IX, 205 sqq. Les héros tuent aussi les victimes pour les sacrifices ou les animaux qu'on va préparer pour les repas. Voy. par ex. *Od.* III, 448 et 454; *Il.* XXIV, 123-24.

(4) *Chirurgie et médecine avant Hippocrate*, p. 304-5. — (5) XIII, 598-600.

(6) V, 401 et 899. — Hésiode (fragm. 101) le distingue d'Apollon avec lequel d'autres auteurs l'avaient confondu, et il dit de lui « qu'il connaît tous les remèdes. »

épargnés que le dernier des soldats ; ils n'avaient d'autre avantage que d'être à l'abri des atteintes de la mort.

Nous voyons, dès la haute antiquité, les femmes de la plus noble condition et les déesses disputer aux hommes la pratique de l'art de guérir; mais dans Homère il ne s'agit guère que de magiciennes; leurs préparations sont des *charmes* plutôt que des *remèdes*. Ainsi, à côté des médecins Machaon et Podalire, nous trouvons les enchanteresses Agamède, Polydamna, Hélène et Circé. Sur la blonde Agamède nous ne savons rien sinon qu'elle était fille d'Augéas l'Épéen, femme du vaillant Mulius, et qu'elle connaissait autant de remèdes magiques (φάρμακα) que la vaste terre en pourrait produire (1). L'Égyptienne Polydamna, épouse de Thon, est nommée dans l'*Odyssée* (2) comme ayant fourni à Hélène quelques-uns de ces médicaments qui poussent en si grande abondance sur le sol fécond de l'Égypte, et qui procuraient le salut ou donnaient la mort. Hélène l'Argienne, fille de Jupiter, la volage épouse de Thésée, de Ménélas, de Pâris, joue un rôle plus important : pour dissiper les ennuis de Télémaque et de Pisistrate, fils de Nestor, elle prépare et mêle à leur breuvage une substance merveilleuse, « propre à calmer la douleur et la colère (3) et qui fait oublier tous les maux. » Quiconque, ajoute Homère, a bu de ce breuvage ne verse pas une seule larme durant tout le jour, lors même que son père et sa mère seraient morts, quand même son frère et son fils chéri seraient égorgés avec l'airain, en sa présence et sous ses propres yeux (4). Quant à Circé, ce n'est qu'une horrible sorcière qui change en pourceaux, c'est-à-dire rend fous (*insania zoanthropica*) les compagnons d'Ulysse en mêlant quelque drogue inconnue à un breuvage composé de vin de Pramne, de fromage, de farine et de miel (5). Le *moly* (μῶλυ), que Mercure donne à Ulysse

(1) XI, 738-41.

(2) *Od.* IV, 228-30.

(3) φάρμακον... νηπενθές τε ἄχολόν τε. On a écrit des volumes sur ce mot νηπενθές. On y a découvert toutes sortes de plantes et toutes sortes de sucs qui n'ont probablement jamais existé que dans le cerveau des commentateurs. Νηπενθές n'est pas un nom de substance, mais une épithète, et probablement l'on ne saura jamais ce que contenait ce φάρμακον νηπενθές. Ce qu'on peut admettre de plus raisonnable, c'est qu'il s'agit de quelque drogue stupéfiante, comme sont l'opium ou le haschich. — On voit aussi par ce passage qu'il y a longtemps que la colère (*cholère*) était attribuée à la bile (χολή).

(4) *Od.* IV, 219-234. — Voy. Hérod., II, 115-116.

(5) *Od.* X, 234-240.

pour combattre les *charmes* et la puissance de la baguette de Circé (1), est une plante sur laquelle les conjectures abondent, mais dont on ignore la nature,

## II. — ANATOMIE.

Les connaissances anatomiques d'Homère ne sont guère moins avancées que celles d'Hippocrate; Homère a dénommé presque toutes les parties importantes, internes ou externes, du corps, il a même signalé et limité certaines régions. La nomenclature de l'*Iliade* et de l'*Odyssée* est restée la nomenclature scientifique des médecins grecs, et par eux elle est arrivée jusqu'à nous. Cette richesse de langage, ces notions quelquefois précises sur la place qu'occupent soit les viscères, soit d'autres organes, cette détermination exacte des régions dangereuses, cette habileté à diriger les coups de lance ou d'épée, ce discernement si juste des chances de salut ou des chances de mort, supposent une tradition médicale et une habitude de l'observation. Sans doute on ne disséquait pas au temps des rhapsodes, mais déjà on avait mis à profit tout ce que la vie domestique et le hasard des batailles peuvent révéler sur la structure des animaux et de l'homme.

Il n'y a pas lieu de s'étonner que l'anatomie ait fait peu de progrès entre Homère et Hippocrate, si grande que soit la distance qui les sépare. Tant que les dissections régulières n'interviennent pas, on ne peut ni distinguer les tissus, ni pénétrer dans l'intimité des organes, ni suivre les ramifications des vaisseaux et des nerfs. Si on en peut juger par les fragments qui nous restent des philosophes ou, pour parler plus exactement, des *physiciens* qui ont écrit après Homère et avant Hippocrate, leurs ouvrages ne contenaient qu'une anatomie de fantaisie, comme est celle du *Timée* de Platon; même après Hippocrate, dans Aristote par exemple, la connaissance des tissus et des parties internes est encore à l'état rudimentaire; la véritable anatomie prend naissance quand commence à Alexandrie l'art des dissections.

C'est surtout par la description des blessures que nous sommes initiés aux connaissances anatomiques d'Homère; ce n'est cependant pas la seule source d'information, car nous recueillons çà et là des mots ou des observations qui complètent le vocabulaire.

Quelque aride que soit une nomenclature, surtout quand elle doit

(1) *Od.* X. 303-306.

être hérissée de mots grecs, nous sommes bien forcé d'y arrêter un instant nos lecteurs, puisque le langage poétique d'Homère est resté le langage technique des médecins; quelque remarquable que soit l'anatomie d'Homère en raison de sa haute antiquité, cependant elle est si incomplète par rapport aux connaissances actuelles, et les détails y sont si peu liés par des vues d'ensemble, que j'ai jugé convenable d'adopter ici l'ordre alphabétique, en ayant soin toutefois de rapprocher les synonymes pour ne pas revenir à diverses reprises sur les mêmes objets.

J'ai voulu, avant tout, expliquer Homère par Homère lui-même, et ne sortir de l'*Iliade* ou de l'*Odyssée* que dans les cas, assez rares, du reste, où les renseignements y étaient tout à fait insuffisants (1); en second lieu, c'est un travail anatomique et non un travail philologique que je soumets au jugement des amis du poëte. Il n'aurait pas été malaisé de rassembler et de discuter toutes les étymologies proposées d'après le grec même, ou d'après les racines sanscrites, car les matériaux ne manquent pas; mais celà m'eût entraîné beaucoup trop loin, et eût mêlé continuellement des questions qui n'ont entre elles que des rapports éloignés ou problématiques; je me suis également interdit, et pour les mêmes motifs, les recherches sur la forme primitive, et la transformation organique ou dialectique des termes employés par Homère; enfin comme je ne me proposais pas de donner ici une histoire complète des termes anatomiques dans l'antiquité, je ne me suis attaché ni à confirmer par des autorités étrangères, à moins de nécessité, le sens que j'ai cru retrouver dans les mots homériques, ni à montrer comment ces mêmes mots avaient parfois reçu des sens différents dans la longue suite des siècles.

Ce travail, même restreint dans de telles limites, est une contribution à l'histoire de l'anatomie, et j'espère qu'il ne sera pas sans quelque utilité pour les futurs traducteurs d'Homère.

Ἀγκών. — Dans tous les passages des poëmes homériques où ce mot est employé pour désigner une partie du corps, il signifie le *coude* dans le sens le plus étendu de ce mot, ou plutôt, comme parle

(1) J'ai suivi le principe proclamé par Aristarque, qu'il faut expliquer Homère par lui-même, et qu'on doit se garder d'attribuer à ses héros des idées et des mœurs dont le témoignage ne soit pas expressément contenu dans ses poëmes. — Voy. Egger, *Mémoires de littérat. anc.*, p. 147. — Pour quelques mots dont l'usage est peu fréquent, j'ai rapproché Homère de ces imitateurs et des plus anciens poëtes.

encore le vulgaire, toute la région du coude, y compris le pli du bras; ainsi Homère dit *se soulever sur le coude* (1); *pousser du coude* (2); *appuyer sa tête sur le* [*pli du*] *coude*, en parlant d'Ulysse qui, étant couché, adresse quelques paroles à ses compagnons (3); *être blessé au milieu de l'avant-bras, au-dessous du coude* (4); *être blessé à l'avant-bras, là où se réunissent les tendons du coude* (5), précision anatomique qu'il est bon de noter en passant; *recevoir un coup de pierre au milieu du coude* et qui fait tomber les rênes des mains (6), ce qui est aussi une observation chirurgicale très-judicieuse. Enfin il est dit d'un guerrier qu'il tombe de son char, et que *les roues lui déchirent les coudes* (7). Il semble évident qu'ἀγκών a été fourni à l'anatomie par la langue usuelle où ce mot désigne un *angle*. On le trouve une fois dans l'*Iliade* (8) avec ce sens, à propos de l'escalade de Patrocle sur un *angle* des murs d'Ilion.

Ἀγοστός — est toujours la paume de la main ou la main. Ce mot revient cinq fois dans Homère (9), et toujours dans la même formule : le héros en tombant saisit la poussière avec sa main : ὁ δ' ἐν κονίῃσι πεσὼν ἕλε γαῖαν ἀγοστῷ.

Αἰδοῖα ou Αἰδῶ — organes génitaux externes, *pudenda* (10); le même mot est employé avec l'idée de *pudeur*, ou de *vénération*, les organes génitaux, symbole de la virilité et de la fécondité, étant plutôt sacrés que honteux.

Dans plusieurs passages de l'Odyssée (11), μήδεα (dont le singulier μῆδος est très-rare, — habituellement *pensée*, *projet*, *dessein*) est employé comme synonyme d'αἰδοῖα. Dans Oppien (12), μήδεα a le sens d'*urine*. Il est malaisé de suivre le passage de la signification ordinaire de ce mot aux sens particuliers que je viens de rappeler.

La région du bas-ventre est très-nettement circonscrite par Homère entre les αἰδοῖα et le nombril (13).

Αἷμα. — Homère ne savait rien et ne pouvait rien savoir ni sur la

(1) X, 80. — (2) *Od.* XIV, 485. — (3) *Od.* XIV, 494.
(4) XI, 252 : νύξε κατὰ χεῖρα μέσην ἀγκῶνος ἔνερθεν.
(5) XX, 478-79 : ἵνα τε ξυνέχουσι τένοντες ἀγκῶνος.
(6) V, 582 : ἀγκῶνα μέσον.
(7) XXIII, 395 : ἀγκῶνας τε περιδρύφθη. — Expression qui fait image.
(8) XVI, 702.
(9) XI, 425; XIII, 508, 520; XIV, 452; XVII, 315.
(10) II, 262; XIII, 568; XXII, 75.
(11) *Od.* VI, 129; XVIII, 67, 87; XXII, 476. — Voy. aussi Archil., fragm. 137 ed. Bergk (ἶνες μηδέων); Antimaque, fragm. 42. — (12) *Cyn.* 4, 441.
(13) XIII, 568 : αἰδοίων τε μεσηγὺ καὶ ὀμφαλοῦ.

composition du sang (1), ni, bien entendu, sur l'existence de deux espèces de sang. Cependant nous verrons plus loin, au chapitre *Physiologie*, que la sanguification est rattachée très-nettement à l'intussusception des aliments, et que la nature de ces aliments détermine la nature du liquide vivant par excellence. — Nous remarquerons aussi qu'Homère, sans avoir distingué les artères des veines, a, néanmoins, très-bien observé la force du jet artériel, car il se sert en un passage d'un verbe caractéristique, ἀνηκόντιζε, *ejaculabatur, était lancé* (2), tandis qu'en vingt autres endroits il se sert du mot *couler*. — Les épithètes du sang se rapportent toutes à ses qualités physiques : *couleur*, *densité*, *température*. Les épithètes relatives à la couleur ne sont pas déterminées par la partie d'où le sang s'échappe; d'où qu'il vienne, des autres parties aussi bien que du foie (3), il est appelé tantôt *sombre :* κελαινεφές, ou κελαινόν, tantôt *noir :* μέλαν, tantôt *pourpré*, *rutilant* : πορφύρεον, tantôt *rouge* : φοίνιον (4). Or, le sang présente tous ces reflets au moment même où il coule, et la couleur foncée prend surtout le dessus quand il est depuis quelque temps sorti hors des vaisseaux. Homère dit encore que le sang est *épais* (5), *tiède* ou *chaud* (6). — Enfin le sang est pris, comme de nos jours, pour synonyme de *race* dans l'*Odyssée* (7).

Ἄχνηστις. — *Voy.* νῶτον.

Ἀνθερεών. — *Menton* dans le sens actuel de ce mot : *Thétis caresse Jupiter sous le menton* (8) ; *la gourmette du casque passe sous le menton* (9) ; *le fer traverse la bouche et sort à l'extrémité du menton* (10) ; enfin il est fait mention d'une blessure à la gorge (λαιμός), au-dessous du menton (11), ce qui est en même temps une détermination exacte de la région antérieure et supérieure du cou.

Γένειον — n'a pas dans Homère d'autre signification que ἀνθερεών, par exemple dans ces phrases : *prendre le menton en suppliant* (12) ; *avoir de l'eau jusqu'au menton*, dans le supplice de Tantale (13) ; *ap-*

(1) Il en est de même pour le lait, γάλα, dont il dit seulement, en parlant de celui des animaux, qu'il est *blanc, doux, pur*. Cf. IV, 434 ; *Od.* IV, 88 et IX, 297.

(2) V, 113. — (3) XX, 470.

(4) Voy. par ex. IV, 140 ; I, 303 ; IV, 149 ; XVII, 360-61 ; *Od.* XVIII, 97.

(5) XXIII, 697.

(6) XI, 477, (λιαρόν) ; *Od.* IX, 388.

(7) VI, 211 ; *Od.* IV, 611 ; VIII, 583. Cf. *Il.* V, 208, où ἀτρεκὲς αἷμα semble désigner un *sang noble*.

(8) I, 501. — (9) III, 372 (*région sous-mentale*).

(10) V, 293 : παρὰ νείατον ἀνθερεῶνα. — (11) XIII, 387-88.

(12) VIII, 371 ; X, 454 ; *Od.* XIX, 473. — (13) *Od.* XV, 582.

*procher son menton de l'eau* (1). Dans la locution πολιὸν γένειον, *menton blanc* (2), c'est la partie, la *barbe*, qui est prise pour le tout; mais cela n'est pas une déviation du sens primitif. D'ailleurs, dans un autre passage (3), les poils de la barbe sont nommés γενειάδες.

Κυάνεαι δ' ἐγένοντο γενειάδες ἀμφὶ γένειον.

Ἀστράγαλος. — Ce mot signifie à la fois *osselet* ou *dé* (4) et *vertèbre* (5). Dans le premier passage, Homère a indiqué avec précision la jonction de la tête avec la première vertèbre cervicale (il l'appelle l'*extrême*, la *dernière* en comptant de bas en haut) :

Τόν ῥ' ἔβαλεν, κεφαλῆς τε καὶ αὐχένος ἐν συνεοχμῷ
Νείατον ἀστράγαλον......

Il est difficile de savoir quels ont été le sens et l'usage primitifs du mot ἀστράγαλος. A-t-il désigné d'abord toute espéce d'objets servant au jeu de *dés*, ou seulement les osselets qu'on y employait, ou tous les osselets du corps sur lesquels avait porté l'attention? Il n'y a qu'une étymologie positive qui pourrait résoudre ce problème, car on ne saura jamais si les osselets ont été anatomiquement connus avant le jeu de dés ou si c'est le contraire. Ce qui paraît certain du moins, c'est que les enfants jouaient aux dés avec des *vertèbres* du temps d'Homère; que cet auteur est le seul qui appelle les vertèbres ἀστράγαλοι; enfin que, plus tard, on s'est servi pour le même jeu d'un des osselets du pied, qu'on appelait spécialement ἀστράγαλος et qu'on nomme encore *astragale*. Est-ce comme osselet en général, est-ce comme osselet servant au jeu de dés qu'on l'a ainsi dénommé? C'est ce que je ne saurais dire. On peut regarder seulement comme probable, qu'ἀστράγαλος est, soit dans un sens, soit dans un autre, un terme trés-général et non technique. Les scholiastes, qui ne connaissaient guère l'anatomie, et qui ont tout embrouillé et tout confondu, ont appliqué ce mot aux *chevilles;* mais les bons auteurs anciens les en reprennent. J'aurai ailleurs l'occasion de revenir sur cette question de fausses attributions.

On trouve une fois seulement dans Homère (6), σφονδύλιος (même mot que σπόνδυλος ou σφόνδυλος), pour désigner les *vertèbres;* or c'est σφόνδυλος ou σπόνδυλος qui est à peu près uniquement consacré dans le

(1) *Batrach.* 10. — (2) XXII, 74; XXIV, 516. — (3) *Od.* XVI, 176. Κυάνεος signifie plutôt *noir* ou *noirâtre* que *bleu* ou *bleuâtre*; plusieurs passages d'Homère semblent le prouver. Voy. par ex. IV, 282; *Od.* XII, 75, 243.

(4) XXIII, 88.

(5) XIV, 465-66; *Od.* X, 559-60 et XI, 64-65. — (6) XX, 482-83.

langage anatomique des grecs, et nous savons qu'on appelait aussi σπόνδυλος, soit le fuseau, soit certains osselets destinés à inscrire les suffrages.

Ἀσφάραγος. — Ce mot ne se trouve qu'une seule fois dans Homère (1), et il désigne manifestement la *trachée-artère*. D'où vient cette dénomination? Sans doute de ce que la trachée, partant du poumon pour se rendre au cou, avait été comparée à une *tige* (2); or on sait que dans la bonne grécité les tiges se nommaient ἀσπάραγοι ou ἀσφάραγοι (Voy. le *Trésor* sub vocc.). — C'est plus tard que ce mot a été spécialement appliqué aux plantes de la famille des asparaginées. C'est plus tard aussi, et par suite de considérations toutes différentes, que la *trachée-artère* a été appelée d'abord *artère*, puis *artère-âpre*, ou *artère-rugueuse* (τραχεῖα ἀρτηρία).

Αὐχήν Δειρή. — Homère a deux mots pour désigner le *cou* soit dans son ensemble, soit dans ses diverses parties. Ainsi αὐχήν s'applique tantôt à la totalité du cou (3); tantôt à la partie postérieure (4); tantôt à la partie antérieure (5); tantôt enfin aux parties latérales (6). Notre mot *cou* est encore pris dans ces mêmes acceptions.

Δειρή — peut passer pour un synonyme exact de αὐχήν (7); car il est employé à peu près dans les mêmes circonstances, et désigne aussi bien la *partie postérieure* que la *partie antérieure* du cou.

Dans plus d'un passage, le cou est très-bien limité en haut par la région auriculaire, par la mâchoire inférieure et par la partie infé-

(1) XXII, 328 : Ἀσφάρ. n'est pas, comme il est dit dans le *Trésor*, donné par Homère comme synonyme de λαυκανίη (Voy. ce mot).

(2) Il est difficile d'admettre, d'une part, la correction de quelques éditeurs anciens qui lisent ἀπὸ σφάραγον au lieu de ἀπὸ ἀσφαρ., et, de l'autre, l'interprétation des scoliastes qui disent : ἀσφάραγος · παρὰ τὸ σφαραγεῖν, τὸ ἠχεῖν (id est *sonare*) parce que c'est là où se produit le bruit dans la déglutition. Ce sont des rêves de *græculi*. Pollux, III, 206, est plus exact. Voy mes *Notices et extraits des mss. médic.*, p. 128.

(3) Voy. par ex. XVII, 49; XX, 481; XXII, 327-28; *Od.* X, 559-60.

(4) XIV, 465-66; V, 147; *Od.* III, 449-50.

(5) XXI, 117 (κατὰ κληῗδα).

(6) *Od.* XVIII, 96.

(7) Voy. par ex. III, 371; XII, 204; XIV, 412; XIX, 285; XIII, 202; XVIII, 177; *Od.* XXIII, 207-8, 240. — On remarquera l'expression δειροτομῆσαι (*Od.* XXII, 349) pour signifier *couper la tête*, *obtruncare*. — Le *cou* reçoit souvent dans Homère l'épithète ἁπαλή, *mollis*, *tenera*..

rieure du crâne en arrière, en bas par les clavicules, la poitrine, les épaules et le dos (1). Aristote (2) n'a pas mieux dit.

Λόφος — est aussi employé, au moins dans un cas (3), comme synonyme du cou humain; mais le plus souvent ce mot, d'un sens beaucoup plus général, signifie *sommet*, *crinière*, etc.

Βλέφαρα. — Ce sont les voiles palpébraux qui se ferment durant le sommeil (4), ou qui laissent voir l'œil rendu immobile par quelque émotion (5), et sous lesquels se meut le globe oculaire (6); ce sont les paupières auxquelles le poëte donne l'épithète *chères* ou *aimées* (7).

Les parties les plus essentielles de la région oculaire sont énumérées dans un passage de *l'Odyssée* (8) : *l'ensemble du globe oculaire* (ὀφθαλμός), le *brillant de l'œil* (γλήνη), les *paupières* βλέφαρα, enfin les *sourcils* (ὀφρύες) — Voyez ces mots.

Βουβών. — Ce mot ne se trouve qu'une fois (9) dans les poëmes homériques, et, comme dans tous les autres auteurs, il signifie *l'aine* ou région inguinale; nous devons l'interpréter ici de la même manière.

Βραχίων. — Dans Homère, comme dans Hippocrate, les os des membres n'ont point de noms particuliers. Le même mot sert à désigner les parties molles et les parties osseuses, soit toutes ensemble soit séparément. Lorsqu'Homère et Hippocrate veulent désigner plus particulièrement l'os, ils se servent volontiers du terme général ὀστέον. — Βραχίων signifie tantôt le *bras* dans le sens vulgaire, c'est-à-dire *tout le membre supérieur* (10); tantôt le *bras proprement dit*, c'est-à-dire la première section du membre supérieur (11); dans un de ces passages, pour mieux distinguer la chair et l'os, le poëte ajoute que l'arme arrache les *muscles* (voy. μῦς et μύων) de l'*os* (12). Je crois que c'est aussi du bras dans le sens anatomique

(1) Voy. par ex. XVI, 339; VII, 12; XIV, 465 (cf. *Od*. X, 559-60); VIII, 325-26; XXI, 117; V, 147.

(2) *Part. anim.* III, 3, et partic. IV, 11, t. III, p. 296, l. 41-42, éd. Didot.

(3) X, 573.

(4) *Od*. XX. 86 (βλέφαρ' ἀμφικαλύψει); *Il*. X, 187 : ὕπνος ἀπὸ βλεφάροιιν ὀλώλει.

(5) *Od*. XIX, 211-12. ὀφθαλμοὶ δ' ὡσεὶ κέρα... ἀτρέμας ἐν βλεφάροισι. — (6) XXIV, 637. Φίλα peut avoir ici ce sens, et n'être pas un simple possessif. — (7) *Od*. V, 493. — (8) IX, 382-390. — (9) IV, 492 : βεβλήκει βουβῶνα. — (10) *Od*. XVIII, 68-69. — Cf. Asius, fragm. 11. — (11) XVI, 510; XIII, 529 et 532 (ἐξέρυσε πρυμνοῖο βραχίονος ὄβριμον ἔγχος); XVI, 323. — (12) XVI, 324 : ἀπὸ δ' ὀστέον ἄχρις ἄραξε.

qu'Homère veut parler quand il dit que le βραχίων fut frappé parce qu'il se trouvait à nu (1); or c'est surtout le haut du bras proprement dit que les manœuvres du bouclier pouvaient découvrir.

Ὠλένη — était déjà au temps d'Homère un mot usité comme synonyme de βραχίων, car λευκώλενος, *aux beaux bras*, est une des épithètes de Junon, dans l'*Iliade*, et d'autres femmes dans l'*Odyssée* (2).

Βρέγμα et Βρεχμός. — Ces mots, qui chacun ne se trouvent qu'une seule fois, l'un dans la *Batrachomyomachie* (3), l'autre au Ve livre de l'*Iliade* (4), servent tous deux à désigner le *sinciput*, ou partie supérieure de la tête; celà est surtout manifeste dans l'*Iliade : le blessé tombe du haut de son char dans la poussière, d'abord sur le sinciput, puis sur les épaules :*

Κύμβαχος ἐν κονίῃσιν, ἐπὶ βρεχμόν τε καὶ ὤμους.

Βρέφος — ne se rencontre que dans l'*Iliade* (5), où il signifie le fœtus dans le sein de la mère en parlant d'une cavale. — Ἔμβρυον, qui se lit seulement dans l'*Odyssée* (6), désigne le petit qu'une brebis ou une chèvre allaitent. — Κοῦρος est un fœtus humain (7).

Γάλα. — *Voy.* αἷμα.

Γαστήρ. — Ce mot est un de ceux dont la signification a le plus d'étendue; il est pris tantôt au sens propre, tantôt au sens figuré, et dans plus d'une occasion il a été mal interprété par les traducteurs ou les commentateurs. Notons d'abord cette particularité : toutes les fois que γαστήρ signifie l'*abdomen*, ou mieux encore les *parois de l'abdomen*, ce mot est toujours accompagné des épithètes μέση, ou νειαίρη; partout ailleurs γαστήρ répond à nos diverses locutions vulgaires dans lesquelles nous employons le mot *ventre*.

La région appelée νειαίρη γαστήρ, *bas-ventre*, est déterminée assez nettement par cette circonstance que dans trois passages (8), il est dit que le fer pénètre à travers la *ceinture* (διὰ ζωστῆρος) : or on sait que la *ceinture* fixait le bord inférieur de la cuirasse, laquelle descendait plus bas que l'ombilic, ainsi qu'on le voit sur des monuments antiques et que le constatent les auteurs anciens qui ont traité de

(1) XII, 389. — (2) Cf. par ex. I, 55; *Od.* VI, 186; VII, 233. Cf. *Hym. in Merc.*, 388, où ὠλένη signifie sans doute *avant-bras.*
(3) Vers 231. — (4) Vers 586. — (5) XXIII, 266.
(6) IX, 245, 309, 342. — (7) VI, 58-59.
(8) V, 539, 615-16 ; XVII, 519. Voy. aussi XVI, 465, où ce détail manque.

ce sujet. D'où il résulte que νειαίρη γαστήρ répond exactement à ce que nous nommons encore *bas-ventre*, lequel s'étend jusqu'au qsınd.

L'expression μέση γαστήρ (1), ou *région moyenne du ventre* (que les anatomistes appellent habituellement *région ombilicale*), s'entend sans qu'il soit nécessaire d'entrer dans plus d'explications; remarquons seulement qu'Homère en un passage (2), au lieu de μέση γαστήρ, se sert pour désigner la même région, des mots παρ' ὀμφαλόν, *aux environs de l'ombilic*, ce qui revient presque au langage anatomique actuel. On voit aussi que les blessures de la région moyenne du ventre avaient lieu à travers la cuirasse (3), laquelle en effet descendait plus bas que le nombril. Dans plusieurs de ces passages, il est dit que les *entrailles* s'échappent à travers les plaies; mais Homère n'a pas désigné nominativement les parties contenues dans l'abdomen, si ce n'est le foie et la vessie; encore n'indique-t-il pas leur place avec précision. C'est seulement dans la *Batrachomyomachie* (4) qu'il est dit que le foie est dans le ventre (κατὰ γαστέρα).

C'est presque uniquement dans l'*Odyssée* que γαστήρ est employé au sens vulgaire et qu'il représente tantôt les parois abdominales et tantôt ce qu'elles renferment; cependant on ne peut pas dire que dans ce dernier cas γαστήρ soit synonyme d'*estomac*, d'*intestins*, d'*utérus*, pas plus que *ventre* n'est synonyme de *faim*. En d'autres termes, le poëte par le mot *gaster*, ne désigne pas plus des parties distinctes et parle aussi vaguement que les gens du monde lorsqu'ils se servent du mot *ventre*. C'est ainsi, ce me semble, qu'on doit comprendre ces locutions : *remplir le ventre* (5), *repaître son ventre* (6), *la faim excite le ventre* (7), *ventre vorace* (8), *le ventre odieux* (στυγερή) *force à se souvenir de lui* (9), *pousse à manger* (10), *reprocher le ventre*, c'est-à-dire *reprocher la voracité* (11), *pleurer les morts par le ventre*, c'est-à-dire en *jeûnant* (12), *être porté dans le ventre de sa mère* (13). L'anatomie ou la physiologie voudraient que dans la plupart de ces cas on se servît des mots *estomac* ou *utérus;* c'est à ces parties qu'elles songent aussitôt quand il s'agit de

(1) IV, 531; XIII, 372, 368, 506; XVII, 313; *Batrach.* 247. — (2) XXI, 180.
(3) XIII, 371-72 et 397-98; XVII, 313-14. — (4) Vers 206.
(5) XVI, 163. — (6) *Od.* XVII, 228, 559. — (7) *Od.* IV, 369. — (8) *Od.* XVIII, 2.
(9) *Od.* VII, 216-17. — *Ventre qui conduit à l'impudence*, Archil., fr. 103.
(10) *Od.* VI, 133.
(11) *Od.* XVIII, 380 : γαστέρ' ὀνειδίζων. Cf. XV, 344; XVII, 286, 3-74; XVIII, 53-54.
(12) XIX, 225. C'est tout à fait l'expression actuelle : *s'en prendre à son ventre*, ou *bouder contre son ventre*. — (13) VI, 58-59.

faim, d'appétits voraces ou déréglés, ou de la gestation d'un fœtus; mais le vulgaire ne précise ni sa pensée, ni ses expressions; par conséquent il ne faut pas chercher dans les mots un sens plus technique ou plus limité que ne le comporte le langage ordinaire. Il en est exactement de même dans les autres passages où le poëte dit qu'*on se roule sur le ventre* (1), qu'on *retourne le ventre d'une chèvre sur les charbons ardents* (2); c'est de l'ensemble du tronc, bien plus que du ventre proprement dit, qu'il s'agit ici.

Dans la *Batrachomyomachie* (3), γαστήρ est l'équivalent de notre expression familière *bedaine*. C'est du mot γάστρη ou γάστρα, *fond* ou *ventre* d'un vase (4), qu'est venue plus tard (par exemple dans Hippocrate) (5), l'expression technique γαστροκνημία, ou γαστροκνήμιον (*ventre de la jambe*), employée pour désigner la saillie des *muscles jumeaux*, ou le *mollet*. — Γάστρα et γαστήρ sont probablement des mots de même souche et de même famille.

Νηδύς — peut être pris comme un synonyme de γαστήρ, car ce mot est employé dans les locutions suivantes: *remplir son ventre* (6); *frapper à la poitrine ou au ventre* (7); *porter dans son ventre* (8) en parlant d'une femme enceinte; enfin, en un dernier passage, il est substitué à νειαίρη γαστήρ (9). Seulement νηδύς, comme on le voit, est d'un emploi beaucoup moins fréquent que γαστήρ.

Γένειον. — *Voy.* ἀνθερεών.

Γλήνη. — Il est malaisé de savoir à quelle partie répond ce mot qui ne se trouve que deux fois dans Homère (10), et qu'on traduit ordinairement par *pupille* ou *prunelle;* mais *pupille* a dans le langage anatomique un sens très-limité (*ouverture centrale de l'iris*); et dans le langage vulgaire, *prunelle*, quoique prise dans une acception un peu plus large, ne dépasse cependant pas le *brillant* ou la *partie colorée* de l'œil. Or, il est impossible de trouver le premier sens dans Homère, et difficile d'y voir le second avec certitude. Au premier passage, il est dit que Pénéleus blessa Ilionée au-dessous du sourcil, au fond de l'œil (κατ' ὀφθαλμοῖο θέμεθλα), et qu'il fit jaillir la γλήνη. Faut-il entendre l'œil proprement dit, qui a été poussé en avant, ou la rupture des régions centrales, c'est-à-dire de la cornée transparente, avec issue à travers la partie colorée (*iris*) des humeurs

(1) *Od.* IX, 433-34. — (2) *Od.* XVIII, 44; XX, 25-26. — (3) Vers 57, en parlant de la grenouille : λίην αὐχεῖς ἐπὶ γαστέρι. — (4) Voy. XVIII, 348, et *Od.* VIII, 437. — (5) *Offic.* 9; *Art.* 60. — (6) *Od.* IX, 296. — (7) XIII, 290. — (8) XXIV, 496. — (9) XVII, 519-524. — (10) XIV, 494 (ἐκ δ' ὦσε γλήνην); *Od.* IX, 390 : γλήνης καιομένης.

de l'œil? Les deux interprétations semblent également admissibles, et dans l'une comme dans l'autre γλήνη a un sens si vague, qu'il n'est pas permis de traduire ce mot par *pupille*. Toutefois je penche ici et pour le passage suivant, vers la seconde interprétation, parce qu'il semble bien qu'ὀφθαλμός signifie le globe oculaire proprement dit et que γλήνη n'a pas été employée comme synonyme d'ὀφθαλμός, mais pour désigner une partie spéciale de l'œil, la *partie voyante*.

Dans l'*Odyssée* il s'agit du supplice de Polyphème : Ulysse enfonce dans l'œil du monstre un pieu enflammé; la γλήνη une fois brûlée, la vapeur ardente atteignit les paupières, les sourcils, pénétra jusqu'aux racines de l'œil, et l'organe en feu petillait tout entier. Γλήνη paraît bien répondre au milieu de l'œil; c'est là qu'Ulysse a dû diriger la pointe du pieu. Par conséquent, les deux passages s'éclairant l'un l'autre, on peut en conclure que par γλήνη, Homère a entendu spécialement la partie centrale colorée de l'œil.

Quels rapports étymologiques ou d'autre nature peuvent exister entre γλήνη, *partie de l'œil*, et γλήνη, *jeune fille* (1), ou γλῆνος, *image brillante*, *œil* ou *prunelle*, dans Nicandre (2)? Les lexicographes se taisent sur ces diverses questions que je me permets de leur recommander. — Il est certain, du moins, que les mots latins *pupilla* (Celse) ou *pupula* (Cicéron, Horace), et notre mot *pupille* rappellent l'idée de *jeune fille*. Un autre fait qui est également digne de remarque, c'est que le mot κούρη, qui dans Homère (3) et dans tous les autres auteurs classiques, signifie *jeune fille* ou *poupée*, a aussi le sens de *pupille* ou *prunelle* dans Hippocrate et dans plusieurs médecins postérieurs. Il y a là une double corrélation dont il serait curieux de rechercher l'origine.

On pourrait peut-être, en attendant mieux, proposer l'explication suivante : le sens primitif de γλῆνος ou γλήνη étant *image brillante*, on aura transporté ce mot à la partie centrale de l'œil, prise en gros, dans laquelle se reproduisent les images visuelles, car dans la nomenclature anatomique de Rufus, par exemple, on voit que γλήνη signifie à la fois *pupille* et *image* qui se produit dans la pupille. Si, de plus, on admet un rapport entre l'idée d'*image brillante* et celle de *jeune fille*, on aura à peu près la filiation, la succession, ou la transformation des sens représentés par un même mot. De même enfin le mot κόρη, *jeune fille*, serait devenu *pupille*, ou *image produite dans la pupille*, parce qu'on aurait été surtout frappé des formes

(1) VIII, 164. — (2) *Ther.* 228. — (3) *Od.* XIX, 546.

mignonnes que prend l'image humaine en se reflétant dans le brillant de l'œil. Mais ce sont encore pour moi de simples conjectures.

Γλουτός. — Dans deux passages (1), il est dit que le fer atteignit les fuyards au γλουτός droit et pénétra dans la direction de la vessie; en un autre endroit (2), les γλουτοί sont distingués des *hanches* (ἰσχία) à propos d'un sanglier qui s'enfuit et que le chien cherche à saisir par derrière; d'où l'on peut conclure qu'Homère emploie le mot γλουτός dans le sens précis de *fesses*. C'est aussi avec la même signification que γλουτός se rencontre le plus souvent dans Hippocrate.

Γλῶσσα. — Ce mot, pris au sens anatomique, n'offre aucune difficulté dans Homère; il signifie la langue (3), qui est coupée tantôt à sa partie moyenne et tantôt à sa partie postérieure ou racine (4). Γλῶσσα a en outre, dans Homère, presque tous les autres sens que nous donnons encore au mot *langue*.

Γναθμός — signifie tantôt *joues*, comme dans le passage où il est dit que Minerve enfle les γναθμοί d'Ulysse (5), peut-être aussi dans cet autre où l'on voit l'arme pénétrer à travers le γναθμός droit et la rangée des dents (6) et certainement dans la *Batrachomyomachie* (7), où le roi des grenouilles est appelé Φυσίγναθος (*aux joues gonflées; joufflu*); tantôt les *mâchoires* proprement dites, ou plutôt la *mâchoire inférieure;* le coup est porté sous l'oreille et sous la mâchoire; les dents sont arrachées (8).

Γόνυ. — Ce mot, dont les formes variées (voir le *Trésor*) sont embarrassantes pour les grammairiens et les lexicographes, ne présente aucune difficulté aux anatomistes; il désigne toujours le *genou* ou la *région du genou* (9). Homère se sert très-souvent (10) de l'expression *les genoux se dérobent*, *les genoux plient*, pour marquer soit la défaillance

(1) V, 66-68; XIII, 651-52. — (2) VIII, 340.

(3) V, 74; *Od.* III, 332, 341. — (4) XVII, 618 : μέσην γλ. V, 292 : πρυμνὴν γλ.

(5) *Od.* XVI, 175 : γναθμοὶ δὲ τάνυσθεν. Voy. aussi *Od.* XX, 347, où l'on trouve cette expression : *rire avec les* γναθμοί — cela doit s'entendre des joues, y compris les lèvres, c'est-à-dire de toutes les parties molles des mâchoires.

(6) XVI, 405. — (7) Vers 17. Voy. le *Trésor* sur l'identité de γνάθος et γναθμός.

(8) XIII, 671; XVI, 606; XVII, 617-18. — Un vieux poëte tragique, Phrynichus (fragm. 5 des Πλευρωνίαι, éd. Nauck) prête des mâchoires (μάργοις γνάθοις) à la flamme. — Dans Hipponax (fragm. 62, éd. de Bergk), γνάθος signifie *mâchoire*.

(9) Voy. en particulier XIV, 468 (où les divers temps d'une chute dans une circonstance donnée sont très-bien calculés); XVII, 386; XX, 458; *Od.* XIX, 449-50.

(10) Voy. par ex. V, 176; XI, 579; XIII, 360, 412.

par suite d'émotions ou par suite de blessures graves, soit la mise hors de combat ou la mort des guerriers. C'est le phénomène primitif et le plus apparent pris pour la chose elle-même. Il est dit aussi (1) que Minerve fait prendre de l'ambroisie à Achille *pour que la faim cruelle ne saisisse pas ses genoux*, c'est-à-dire pour que ses genoux ne plient pas par la faim. — Γνύξ (contraction de γονύξ) est aussi une locution familière au poëte pour dire, *être aux genoux*, *tomber sur les genoux*.

Γυῖον. — Ce mot ne se trouve qu'au pluriel dans Homère. Le sens en est assez étendu et parfois indécis: il désigne tantôt les membres en général (2), tantôt plus particulièrement les articulations; par exemple dans les phrases qui peignent le *collapsus* ou la *résolution des membres*, quand les guerriers tombent ou qu'ils sont déjà tombés (3). Lorsque le poëte dit que les γυῖα sont pris de tremblements ou accablés par la fatigue (4), on peut entendre γυῖα soit des membres, soit de leurs articulations où se passe surtout le phénomène du tremblement, et où se produit la sensation de la fatigue. On peut ajouter, sans qu'il soit besoin d'entrer dans les détails à ce sujet, qu'en un grand nombre de passages, surtout dans ceux où il est question du collapsus des membres, de la fatigue, de l'agilité, ou même aussi peut-être du tremblement, ce sont les membres inférieurs que le poëte a en vue. Mais il est également manifeste, comme l'a remarqué le scholiaste Eustathe, que dans certains passages (5), les bras ou les mains, et les pieds ou les jambes, sont désignés à la fois nominativement et d'une façon générale par le mot γυῖα. Dans un autre passage (6), il est difficile de refuser à γυῖα ποδῶν le sens d'*articulation du pied*, ou du pied considéré dans son articulation avec la jambe:

Οὐ γὰρ ἔτ' ἔμπεδα γυῖα ποδῶν ἦν ὁρμηθέντι.

(1) XIX, 354. — (2) XIX, 385 : ἀγλαὰ γυῖα. V, 122 : γ. ἐλαφρά; VI, 27 : φαίδιμα γ.; XXII, 448; *Epigr. ad Cym.* vers 15 : ἐλελίχθη γ.

(3) λῦσε δὲ γυῖα, IV, 469; VII, 12 ; XI, 240, 260 et dans beaucoup d'autres passages. Ce qui n'est pas une raison de considérer γούνατα et γυῖα comme synonymes, ainsi que quelques-uns le prétendent. — Ici c'est d'une articulation spéciale, là c'est de l'ensemble des articulations qu'il s'agit, du moins en plusieurs passages. Voy. par ex. XV, 434-35. — Ἀπογυιόω et γυιόω, signifient *estropier, disloquer, énerver :* VI, 265; VIII, 402, 416.—L'engourdissement partiel est exprimé par le verbe καρκάω, VIII, 328.

(4) III, 34; IV, 230; VII, 215; X, 390; XIX, 165, 169-70. (Il semble bien que dans ces deux vers il s'agit des *membres* plutôt que des articulations.) — Phrynichus (*Alceste*, fr. 2) se sert aussi du mot γυιοδόνιστον, pour désigner la *secousse violente* des membres.

(5) V, 122; XIII, 61; XXIII, 627 et 772. — (6) XIII, 512.

Γυῖα paraît signifier aussi les parties génitales (qu'on appelle encore *membres génitaux* chez l'homme et chez la femme), dans le vingtième vers de l'*Hymne à Mercure*,

Ὃς καὶ ἐπειδὴ μητρὸς ἀπ' ἀθανάτων θόρε γυίων.

Ce vers me porte à croire que γυῖα a le sens, non plus de *membres* proprement dits, mais de *viscères*, dans un vers qu'on regarde du reste comme interpolé, et où le poëte dit : *la passion quitte sa poitrine et ses membres* (1) :

Καί οἱ ἀπὸ πραπίδων ἦλθ' ἵμερος ἠδ' ἀπὸ γυίων ;

Mais dans cet autre (2) sur lequel on n'élève point de doute : *Minerve met le courage dans la poitrine de Nausicaa et ôte la crainte de ses membres,* il faut reconnaître une image par laquelle le poëte a voulu indiquer que la crainte se manifeste par le tremblement ou la résolution des membres inférieurs. — On sait du reste que dans notre langue, surtout aux XVI^e^ et XVII^e^ siècles, *membre* était pris souvent dans le sens de *viscère.*

Si l'on considère que μέλος est parfois synonyme de γυῖον pour désigner les *membres* proprement dits (3), et que parfois aussi ce mot sert, au pluriel, à dénommer l'ensemble des parties du corps, comme dans les vers : *la vie* ou *l'âme s'échappe des membres, la sueur ruisselle sur les membres* (4), on sera tenté de penser que γυῖον, dans les deux passages que j'ai signalés plus haut, a bien pu être pris dans le même sens général de *parties du corps.*

Enfin ῥέθος, employé seulement dans ces phrases, *l'âme* ou *l'esprit s'envole* ἐκ ῥεθέων (5), paraît avoir soit le sens le plus général de *membres,* soit celui d'appendices du tronc. En effet, comme je l'ai déjà dit, la résolution des membres est le signe caractéristique de la défaillance ou de la mort.

Δάκτυλος. — *Voy.* Καρπός.

Δειρή. — *Voy.* Αὐχήν. Remarquez seulement ici qu'Homère n'a jamais la forme δέρη, non plus que la forme verbale δέρω.

(1) XXIV, 514.
(2) *Od.* VI, 140 : καὶ ἐκ δέος εἵλετο γυίων.
(3) XI, 668 ; *Il.*, XXIII, 191 ; *Od.* VIII, 298 ; XIII, 430.
(4) VII, 131 ; XIII, 671-72 ; XVI, 110 ; et sans doute aussi *Od.* X, 393 : ἐκ μελέων τρίχες ἔρρεον. C'est encore dans ce sens qu'il faut prendre l'expression διαμελεϊστὶ ταμών, *dépecer*, en parlant de Polyphème dévorant les compagnons d'Ulysse (*Od.* IX, 291). — (5) XVI, 856 ; XXII, 68, 362.

Δέρη *(cou)*, δέρω *(j'écorche)*, δέρμα *(peau)*, δέρτρον *(épiploon)* ont sans doute la même étymologie.

Δέρμα — est très-exactement traduit par notre mot *peau*, et il est bien entendu qu'Homère le prend, en parlant de l'homme (1) aussi bien que des animaux, dans le sens vulgaire et non dans le sens anatomique.

On rencontre beaucoup plus souvent dans les poëmes homériques le mot χρώς qui désigne tantôt la peau dans toute son épaisseur (2) et tantôt la surface de cette membrane, que nous appelons *l'épiderme* en langage technique (3); c'est ainsi que nous disons *peau fleurie.*

Il faut noter aussi un passage (4) où Homère dit en parlant d'Achille : *Ses armes recouvraient sa peau*, comme nous dirions : *Ses armes recouvraient son corps; il était revêtu de ses armes.* Ici la surface est prise pour l'ensemble du corps. C'est encore dans le même sens qu'il est dit d'Ulysse qu'il recouvrit son corps (περὶ χροΐ) de feuillages par un sentiment de pudeur (5).

Un autre synonyme de δέρμα est ῥινός, expression qui s'applique aussi bien aux animaux (6) qu'aux hommes (7), et nous voyons par un passage (8) que ῥινός comprend parfois, comme χρώς, la peau proprement dite et la chair qui la double : ainsi le poëte dit : *arracher la peau des os.* Toutefois le sens de ῥινός n'est pas aussi étendu que celui de χρώς.

Δέρτρον — ne se rencontre qu'une fois dans Homère (9) : Deux vautours rongeaient le foie de Tityus, ayant pénétré à travers le δέρτρον avec leur bec. Si on s'en rapporte à Hippocrate (10) et à Antimaque (11), plus voisins d'Homère que les scoliastes souvent ineptes en leurs explications, δέρτρον signifierait ici *l'épiploon* ou membrane qui flotte sur une partie des viscères abdominaux et

(1) XVI, 341; *Od.* XIII, 431.

(2) Voy. par ex. XIII, 574; *Od.* XVI, 145, où χρώς paraît non-seulement la peau, mais la peau détachée des chairs; XI, 437 : πάντα δ' ἀπὸ πλευρῶν χρόα ἔργαθεν (Cf. XI, 574); XVI, 504; XXIII, 191; *Od.* XIV, 134.

(3) IV, 139; XI, 573; *Od.* XIII, 430 et 431, où δέρμα désigne la *peau* et χρόα plutôt *l'épiderme,* la surface. — Cf. Hésiode, fragm. 27. — (4) XXII, 322.

(5) *Od.* VI, 129. Cf. *Od.* V, 455 : ᾤδεε χρόα πάντα, comme nous disons encore : *tout le corps est gonflé;* car ici le poëte considère plutôt l'ensemble du corps que la surface; *Hymn. in Cerer.* 50 : plonger son *corps* (χρόα) dans l'eau.

(6) Voy. par ex. XX, 276; *Od.* XII, 395. — (7) V, 308; *Od.* V, 426. — (8) *Od.* XIV, 134. — (9) *Od.* XI, 579 : δέρτρον ἔσω δύνοντες.

(10) *Epid.* V, 26, t. V, p. 224, éd. Littré. — (11) Fragm. 71.

qui peut avoir été connue de très-bonne heure, par l'observation des plaies ou par la pratique des bouchers.

Δημός. — *Voy.* κνίσση.

Ἔγκατα — correspond assez exactement à notre vieux mot *entrailles*, désignant les viscères contenus dans l'abdomen et aussi dans la poitrine sans distinction ni détermination plus précises. Dans quatre passages, il s'agit d'entrailles d'animaux (1), et dans deux autres d'entrailles humaines (2); dans un des passages précités (3) σπλάγχνα est employé comme synonyme d'ἔγκατα. — Dans tous les autres passages où il est question de σπλάγχνα (et c'est à propos de sacrifices), ce mot semble pris avec l'acception la plus générale de viscères abdominaux et thoraciques, ce qui est conforme du reste à ce que nous savons des rites anciens. Au contraire Ἔντερα et χολάδες (*viscères à bile?*) se rapportent toujours aux entrailles abdominales, puisqu'il s'agit de blessures à l'abdomen (4); ἔντερον a même le sens très-limité de corde de boyau de moutons (5).

Ἔνδινα, qui se rencontre en un seul passage (6), paraît avoir un sens aussi étendu que σπλάγχνα.

Ἐγκέφαλος. — Dans l'*Iliade*, l'*Odyssée* et aussi dans la *Batrachomyomachie* ἐγκέφαλος ne signifie jamais autre chose que l'*encéphale* ou la masse médullaire (*cerveau*, *cervelet* et *bulbe rachidien*), contenue dans les parois du crâne; aussi je crois inutile d'en rapporter des exemples; il suffit de renvoyer aux passages cités dans le paragraphe relatif aux *plaies de tête*. Nous donnons le même sens au mot *cervelle* dans le langage vulgaire.

Homère a déterminé la position des principaux viscères: le cerveau dans la tête; — la moelle dans les vertèbres; — le cœur et le poumon dans la poitrine (7); — le foie, les intestins, la vessie dans l'abdomen (voir ἔγκατα, ἧπαρ, χαδρία, κύστις).

(1) XI, 176; XVII, 64; XVIII, 583; *Od.* XII, 363.

(2) *Od.* IX, 293 (compagnons d'Ulysse dévorés par Polyphème); *Il.* XI, 438, où il semble être question des viscères de la poitrine. Voy. l'article πλευρόν.

(3) *Od.* XII, 363-64 (animaux offerts en sacrifice).

(4) XIII, 506-508; XVII, 313-15; XIV, 517-18; XX, 418, 420. Dans la *Batrachom.* vers 247-49, l'auteur se sert de ἔγκατα comme Homère de ἔντερα.

(5) *Od.* XXI, 408. — IV, 525-26; XXI, 180-81. — Dans l'*Hymne à Mercure*, 123, le sens de χολάδες est moins précis.

(6) XXIII, 806, en parlant des *entrailles* humaines.

(7) XI, 97. — XX, 483-84. — IV, 528.

Ἔμβρυον. — *Voy.* βρέφος.

Ἔνδινα. — *Voy.* ἔγκατα.

Ἔντερα. — *Voy.* ἔγκατα.

Ἐπινεφρίδιος. — *Voy.* κνίσση.

Ἐπισκύνιον. — Ce mot n'est employé qu'une seule fois dans Homère (1) à propos d'un lion qui abaisse l'ἐπισκύνιον et s'en voile les yeux. Or, on sait, par le témoignage des auteurs subséquents, que ce mot désigne presque toujours les rides du front, lesquelles sont très-marquées et proéminentes chez le lion, où elles se meuvent avec le sourcil.

Ἧπαρ. — Le sens d'ἧπαρ n'est pas douteux; c'est le *foie* qu'il désigne aussi bien chez l'homme que chez les animaux (2); mais les difficultés commencent quand le poëte indique la situation de ce viscère. L'auteur de la *Batrachomyomachie* (3) le place dans le *ventre* (κατὰ γαστέρα). Pour être, très-vague, cette désignation n'en est pas moins très-juste, et on n'a sur ce texte aucune hésitation; mais quand la détermination est plus précise, elle devient aussitôt plus embarrassante ou du moins elle réclame plus d'explications: des blessures ont lieu soit au foie sous les *prapides* (4), soit à la poitrine, là où les *phrènes* tiennent au viscère (5). Qu'est-ce que ces *prapides ?* Cherchons d'abord la réponse dans Homère.

Dans neuf passages (6) πραπίδες est pris au sens psychologique de *esprit, cœur, sentiment, passion, habileté* et *chagrin* avec angoisse à la région précordiale. Or on sait que les très-anciens auteurs, poëtes, philosophes ou physiologues, mettaient dans la poitrine, aux régions *précordiale* et *épigastrique*, ou plus positivement dans le *cœur*, les sentiments, les passions et par suite l'intelligence, attendu que c'est en ces parties que retentissent surtout les émotions par suite des mouvements du cœur, et des battements ou

(1) XVII, 136.

(2) XVII, 349; XX, 469-70; XXIV, 212; *Od.* XI, 578; *Batr.*, 220.

(3) Vers 206.

(4) ὑπὸ πραπίδων, XI, 579; XIII, 412; XVII, 349.

(5) *Od.* IX, 301: πρὸς στῆθος, ὅθι φρένες ἧπαρ ἔχουσιν. Pour des personnes qui ne sont point anatomistes, le foie peut paraître logé aussi bien dans la poitrine que dans le ventre puisqu'il est placé sous les fausses côtes. Mais ce n'est pas le cas dans ce passage de l'*Odyssée*, où l'on voit, au contraire, très-nettement la séparation de la poitrine d'avec le ventre par le diaphragme.

(6) I, 608; XVIII, 380, 482; XX, 12; XXII, 43 (ἀπὸ πρ. ἄχος); XXIV, 514; *Od.* VII, 92; VIII, 547; *In Merc.* 49. — Voy. aussi les Νόστοι d'Augias, fragm. 2; Mélanippide, fr. 7, éd. Bergk; Critias, fr. 2, vers 12 (*ibid.*); Empédocle, vers 387, éd. Mullach.

de la constriction épigastriques. Par conséquent les *prapides*, dans le sens anatomique, doivent représenter quelques parties de ces régions intermédiaires entre la poitrine et le ventre; d'un autre côté, les *phrènes* sont pris si souvent dans Homère comme synonymes de *prapides*, au sens psychologique, ou comme désignant, mais très-vaguement, le siége des *passions*, des *sentiments*, de l'*intelligence*, du *courage*, qu'ils peuvent être considérés comme synonymes de ce même mot dans le langage anatomique (1) : ainsi le passage précité de l'*Odyssée* me paraît concorder avec ceux de l'*Iliade*, et je crois que les *prapides* ou *phrènes* signifient le *diaphragme* auquel le foie est, en effet, suspendu et comme appliqué par sa face supérieure. Or le diaphragme est une partie dont la connaissance n'a pas pu échapper dès les premiers âges, pour peu qu'on ait ouvert des animaux, et la relation que le poëte établit entre le foie et cette cloison musculo-membraneuse qui sépare la poitrine du ventre, ne me semble laisser aucun doute sur le sens anatomique des deux mots dont il s'agit.

Il est impossible de savoir lequel des deux a précédé l'autre, du sens anatomique, rapporté soit à une région soit à une partie, ou du sens psychologique; les textes nous font trop défaut, et l'étymologie est trop incertaine (2). On peut supposer seulement par les habitudes populaires de langage que le sens le plus général ou le plus vague a conduit peu à peu au sens technique.

Mais je reviens au foie pour signaler une notion anatomique assez avancée et qui se trouve dans la *Batrachomyomachie* (3), où il est parlé des *foies à la tunique blanche* : λευκοχίτωνα ἥπατα. Il est évident que par cette expression, *les foies revêtus de la tunique blanche*, l'auteur a voulu parler de l'enveloppe péritonéale du foie (ce qu'on nomme encore vulgairement la *coiffe*), et qui reste attachée au viscère quand on l'enlève, car elle en constitue le principal moyen de suspension, en même temps qu'elle le revêt en partie.

Ἦτορ. — *Voy.* καρδίη.

Θέναρ. — *Voy.* καρπός.

Ἰγνύη — Comme ce mot ne se trouve qu'une seule fois et sans explication dans Homère (4), à propos d'une blessure, il faut pour en

(1) Voy. plus loin l'article φρήν.

(2) Je tâcherai de résoudre dans un autre travail la question de savoir si le mot φρενῖτις (*phrénitis*) vient de ce que les plus anciens médecins ont considéré cette maladie comme ayant son siége dans les *phrènes*, ou si φρήν, par analogie, a servi à désigner soit les membranes en général, soit celles du cerveau en particulier.

(3) Vers 37. — (4) XIII. 212. Voy. l'*Hymne à Merc.* 152 (forme : ἰγνύς).

déterminer le sens s'en rapporter à l'usage ordinaire de la langue grecque technique, où ἰγνύη signifie toujours le *jarret*. — Dans les jeux funèbres célébrés autour du bûcher de Patrocle, Ulysse, ne pouvant triompher d'Ajax qu'il voulait terrasser, lui *passe la jambe* (qu'on me permette cette expression vulgaire qui rend très-bien l'idée homérique) et le frappant du talon au jarret lui fait perdre l'équilibre, à la grande admiration des Grecs rassemblés (1). Mais ici le poëte ne se sert pas du mot ἰγνύη; il dit: κόψ' ὄπιθεν κώληπα τυχών, ce qui paraît se rapporter non pas à la cheville, comme le prétendent certains scoliastes, mais bien au jarret.

Ἶνες. — On lit au vers 191 du XXIII[e] livre de l'*Iliade :* « Le soleil dessèche la peau, les ἶνες et les membres; » et au vers 219 du XI[e] livre de l'*Odyssée :* « Une fois qu'on est mort, les ἶνες ne maintiennent plus ni les chairs, ni les os (2) : »

Οὐ γὰρ ἔτι σάρκας τε καὶ ὀστέα ἶνες ἔχουσιν.

Il semble bien, dans le premier passage, qu'il s'agit des *tendons* raidis, tendons qu'on a appelés aussi *nerfs*, et qu'on a confondus avec les nerfs proprement dits; ce sens me paraît encore plus évident dans le second. Il n'est pas question de *fibres*, dans l'acception générale du mot, mais de parties déterminées servant à lier ou à mouvoir, de *cordons*, de *liens*, et peut-être des *ligaments* articulaires et des *aponévroses* musculaires, en un mot de tout le *genre nerveux*. C'est plus tard, dans Hippocrate par exemple, que ἶνες prend ce sens plus général de *fibres*. Il est clair enfin que dans un autre passage (3), où le poëte compare la mort d'Arétus à celle d'un bœuf dont la hache en tombant sur la partie postérieure et inférieure de la tête, divise entièrement la *fibre* (ἶνα), cette *fibre*, c'est le *tendon* ou plutôt les *tendons* du cou dont il est question plus bas. — (*Voy.* l'article νεῦρον.) Ἴς signifie à la fois *force* et *fibre tendineuse*, laquelle est en effet le symbole de la vigueur. Je laisse à de mieux informés que moi le soin de décider lequel des deux sens a précédé l'autre.

Νεῦρον — au sens anatomique ne signifie pas autre chose, dans les temps les plus anciens, que *partie tendineuse* ou *fibreuse* (4) analogue

(1) XXIII, 726.

(2) On ne saurait mieux exprimer l'ensemble de ce que le vulgaire appelle la *charpente humaine.*

(3) XVII, 522 : ὡς δ' ὅταν..... ἶνα τάμῃ διὰ πᾶσαν.

(4) XVI, 316 (νεῦρα διεσχίσθη), en parlant des tendons du jarret ou *région poplitée*,

à une corde, et jamais *nerf*. Homère n'avait aucune idée du genre nerveux. (*Voy.* p. 28, note.) Νεῦρον et τένων sont, sous ce rapport, complétement synonymes. Nous trouvons τένων employé pour désigner le fameux *tendon d'Achille*, celui, dit le poëte, qui longe les chevilles et se fixe au talon (ἐκ πτέρνης (1); les tendons ou, peut-être, les fibres aponévrotiques qui se trouvent au coude (2); ceux qui attachent la cuisse au bassin (3); enfin la double saillie longitudinale des muscles extenseurs du cou, saillie plus prononcée et plus résistante chez certains animaux que chez l'homme, et qui a reçu dans Homère et conservé dans l'antiquité le nom de τένοντες (4).

Ἰνίον — est un mot rare dans Homère, car il ne s'y rencontre que deux fois (5). Dans un des passages, le fer pénètre sous le sourcil, au-dessus du globe de l'œil, et sort à travers l'ἰνίον; dans l'autre, le coup est reçu à la tête, au niveau de l'ἰνίον. Un chirurgien et un anatomiste peuvent reconnaître qu'il s'agit de la limite du col et de la tête; c'est en effet cette partie que désigne le mot ἰνίον dans les autres auteurs et particulièrement dans les médecins (6); et c'est elle que nous appelons le *chignon* en langage vulgaire, et la *nuque* en langage technique.

Ἶς et ἰνίον seraient-ils de même famille grammaticale, comme il

et dont les plus saillants viennent des muscles de la cuisse; IV, 122 : *nerfs de bœufs*, νεῦρα βόεια. — Il s'agit sans doute ici du *nerf sciatique* du bœuf dont on se servait pour les cordes d'arc, ce qui n'autorise pas à croire qu'Homère avait distingué les νεῦρα des τένοντες. Ce nerf sciatique n'était en réalité, pour lui, qu'un *cordon* de même nature et ayant mêmes fonctions que les tendons. La même confusion se retrouve, plus ou moins complète, chez tous les anatomistes de l'antiquité. Galien (*Dogm. Hipp. et Plat.* I, 10, t. V, p. 209) estime qu'Homère a très-bien reconnu les tendons; il serait plus exact de dire qu'il a distingué tout le genre fibreux dans lequel il a fait rentrer le peu de nerfs qu'il a vus.

(1) IV, 521 : ἀμφοτέρω δὲ τένοντε καὶ ὀστέα λᾶας ἀναιδὴς ἄχρις ἀπηλοίησεν. — (Ce duel, τένοντε, est ici et plus bas pour la hanche, fort embarrassant; équivaut-il simplement à un pluriel indéterminé comme XVII, 290, ou s'agit-il du tendon d'Achille proprement dit et de celui du plantaire-grêle — ce serait une distinction bien délicate pour Homère — ou du tendon d'Achille et de celui qui passe en avant, sous le ligament annulaire du tarse?) — XVII, 290 (παρὰ σφυρὸν ἀμφὶ τένοντας); et surtout XXII, 396-97, où le poëte dit en parlant du traitement qu'Achille fait subir au cadavre d'Hector : ἀμφοτέρων μετόπισθε ποδῶν τέτρηνε τένοντε ἐς σφυρὸν ἐκ πτέρνης. — Cf. *Batrach.* 236.

(2) XX, 478-79 (ἵνα τε ξυνέχουσι τένοντες ἀγκῶνος).

(3) V, 307 : ἄμφω ῥῆξε τένοντε.

(4) X, 456; XIV, 466; XVI, 587; *Od.* III, 449-50.

(5) V, 73; XIV, 495.

(6) Voy. par exemple, Hipp. *Aph.* III, 26.

semblerait d'après le rapprochement du sens de ces deux mots? car ἰνίον est bien la région où apparaissent surtout les tendons, ἶνες.

Ἰξύς. — Le sens d'ἰξύς est déterminé par une circonstance précise : dans les deux passages (1) où le mot est employé on lit que c'est sur cette partie qu'est placée la ceinture : or comme les monuments nous apprennent que la ceinture passait sur les lombes, au niveau des dernières fausses côtes, au-dessus des os des iles, il en résulte que c'est de la région lombaire, ou du moins de la partie supérieure de cette région qu'il s'agit. Telle est aussi l'interprétation que Galien donne du mot ἰξύς dans Homère et dans Hippocrate (2).

Ἰσχίον. — Le sens de ce mot est nettement déterminé dans Homère par un passage où il est dit : Ænéas fut blessé à l'*ischion*, là où tourne la cuisse; on appelle cet endroit *cotyle* (κοτύλη, *petite coupe*, aujourd'hui *cavité cotyloïde*); la cavité fut brisée et les *tendons* qui s'y attachent furent rompus (3). On ne saurait mieux décrire ce que nous appelons *hanche*, ou région de l'*articulation coxo-fémorale*. De sorte que si nous trouvons ailleurs (4) le mot *ischion* seul, nous sommes assurés de sa signification.—On ne doit pas oublier qu'ἰσχίον ne désigne pas la partie de l'os du bassin qu'on appelle encore de ce nom, mais soit cet os tout entier, soit la région ischio-fémorale.

Καρδίη, Κραδίη. — Dans les trois passages où il se rencontre (5), καρδίη, *cœur*, est toujours pris au sens psychologique : *courage, énergie dans le cœur*, c'est-à-dire *cœur courageux* ou *énergique;* la forme métathétique κραδίη, qui est de beaucoup la plus fréquente chez Homère, chez Hésiode et chez les autres poëtes anciens, est prise, dans la pluralité des cas, au sens psychologique, comme notre mot *cœur* (par ex., *soupirer du fond du cœur*, *cœur de fer*, *cœur de pierre*, *joie du cœur, souffrances du cœur*, *cœur ému*, *courroucé*, *deuil dans le cœur*, *avoir du cœur*, *ronger son cœur*, *audace dans le cœur*, etc. (6), et dans quelques-uns seulement au sens anatomique.

(1) *Od.* V, 231; X, 544.

(2) Voy. dans Hipp., éd. de M. Littré, t. III, p. 484, note 16.

(3) V, 305-307.

(4) VIII, 340 (où le sens est encore déterminé par la proximité du mot γλουτός); XI, 339; XX, 170 (le lion se frappe les hanches avec sa queue); *Od.* XVII, 234 (Ulysse reçoit d'un conducteur de chèvres un coup de pied à l'*ischion*, ἰσχίῳ). Ici le sens est sans doute un peu plus étendu, et il avoisine celui de γλουτός. Cependant les deux mots ne sont pas synonymes.

(5) II, 451-52; XI, 11-12; XIV, 151-52.

(6) Cœur est bien synonyme d'*esprit* dans ce passage, XXI, 441 : ἄνοον κρ., *cœur stu-*

C'est ainsi qu'aux vers 442-43 du XIIIe livre de l'*Iliade*, on lit une très-remarquable observation d'une plaie du cœur, dont j'ai rapporté plus loin toutes les particularités (1), exemple décisif que je ne trouve pas même indiqué dans le *Trésor*. On voit manifestement par divers passages des poëmes homériques, que ce sens psychologique est rattaché plus ou moins directement à l'idée anatomique du viscère *cœur* (2), toujours par cette raison que c'est au cœur et à la poitrine que retentissent les émotions, et que c'est aussi de là qu'elles semblent partir.

Κῆρ, contraction de κέαρ, est pris dans presque tous les sens de κραδίη au propre et au figuré. Il est bien certain qu'il s'agit du *cœur*, anatomiquement parlant, dans le vers 481 du XVIe livre de l'*Iliade*, lorsque le poëte mentionne une blessure à la région inférieure de la poitrine, *là où les phrènes* (Voy. le mot φρένες) *enveloppent le cœur dense*, ἁδινὸν κῆρ (3). C'est, si je ne me trompe, le seul passage, et je ne le trouve pas signalé dans le *Trésor*, où κῆρ désigne le viscère appelé *cœur*. Cette épithète ἁδινόν est employée en un autre passage (4); mais alors elle me paraît se rapporter à la fermeté de l'âme, et non à la densité de l'organe; et encore pourrait-on admettre une certaine corrélation entre l'idée de *fermeté du cœur* psychologique, et celle de *densité du cœur* anatomique.

Je note en terminant que κῆρ est pour ainsi dire synonyme de vie, dans cette expression encore vulgaire : *le cœur lui manqua* (5), expression qui marque la défaillance (6).

Ἦτορ — a toutes les significations de κραδίη. Dans le plus grand

*pide.* — Je recommande aux psychologues la distinction fréquente entre θυμός et κραδίη.

(1) Voy. aussi X, 94-95 : κραδίη δέ μοι ἔξω στηθέων ἐκθρώσκει. *Le cœur semble s'échapper de ma poitrine;* XIII, 282 : ἐν δέ τέ οἱ κραδίη μεγάλα στέρνοισι πατάσσει.

(2) Voy. par ex. *Od.* XX, 17 : στῆθος δὲ πλήξας κραδίην ἠνίπαπε μύθῳ. Voy. aussi l'ex. précité : *Il.* X, 94-95; XVI, 435; *Od.* XX, 23 : *le cœur était calme*, κρ. μένε τετληυῖα, où il semble qu'il s'agisse des battements. Voy. pour le calme psychologique, *Od.* IX, 459-60.

(3) Peut-être l'*agitation du cœur* (πολλὰ δέ οἱ κῆρ ὥρμαινε). *Od.* VII, 82-83, se rapporte aux palpitations du viscère, autant qu'à l'agitation de l'esprit. L'expression κραδίη ὑλάκτει, *cor latrabat*, *Od.*, XX, 13, est-elle simplement métaphorique, ou se rapporte-t-elle à certains bruits qui se passent en réalité à la région précordiale, et qui tiennent soit à des états particuliers des organes digestifs, soit à des émotions morales ?

(4) *Od.* XIX, 516.

(5) κῆρ ἀπινύσσων, XV, 10.

(6) Voy. l'art. *Physiologie.*

nombre des cas, Homère l'emploie au sens psychologique; on doit signaler ce vers (1) :

..... ἐν δέ τέ οἱ κραδίῃ στένει ἄλκιμον ἦτορ,

où le *cœur psychologique* est placé dans le *cœur anatomique*. — Homère a aussi remarqué que la faim ôte à la fois les forces et le courage; car il se sert de cette expression : *réconforter le cœur par la nourriture et par le vin* (2). — Il y a deux passages où ἦτορ désigne le viscère : *Le cœur palpite dans la poitrine, et remonte vers la bouche* (3), sensation très-pénible qu'on éprouve en effet dans les grandes émotions. Ailleurs (4) le poëte dit de Sarpédon, qu'il a été atteint à la base de la poitrine, et que la blessure *a pénétré jusqu'au cœur* (βεβλαμμένον ἦτορ). — Au vers 535 du XVII[e] chant de l'*Iliade*, Arêtus est représenté au milieu des cadavres comme ayant le *cœur déchiré* (δεδαϊγμένον ἦτορ); mais si on se reporte à seize vers plus haut, on voit que la blessure a été faite au *bas-ventre* (νειαίρῃ ἐν γαστέρι — *Voy.* γαστήρ). Il est difficile, ou plutôt il est impossible d'expliquer ici ἦτορ par *cœur* au sens anatomique. Je suppose que δεδαϊγμένον ἦτορ est une expression figurée (5) pour marquer les tortures qu'éprouvait Aretus expirant, mais non encore mort, car les mots λύε γυῖα du vers 524 marquent la défaillance et le collapsus après une blessure grave aussi bien que la mort confirmée.

Κάρη. — Dans les passages de l'*Iliade* ou de l'*Odyssée* où se trouve le mot κάρη, il répond exactement à tous les emplois de notre mot *tête*; je citerai les expressions : *avoir la tête sur les épaules*, *couper la tête*, *porter haut la tête*, *tenir sa tête dans ses mains*, *frapper à la tête* (6). — On lit dans l'*Odyssée* (7) : « Latone dépasse toutes les nymphes de la tête (κάρη) et du front (μέτωπα), » comme si la κάρη ne comprenait pas aussi le front; mais c'est ici une façon de parler, une amplification par redondance, pour mieux marquer la prééminence de Latone, et non pour faire une distinction anatomique. C'est au contraire par restriction qu'Homère (8) dit de Mé-

(1) XX, 169.

(2) IX, 705-706. — En divers passages (voy. par ex. V, 250; XV, 252; XXI, 201) ἦτορ signifie *la vie*. — Notez aussi cette phrase : λύτο γούνατα καὶ φίλον ἦτορ, XXI, 114. — (3) XXII, 452. — (4) XVI, 480 et 660.

(5) Comme κατεπλήγη φίλον ἦτορ, *perculsus est suo corde*, en parlant de l'épouvante de Pâris, III, 31; ou comme ἐντρέπεται φίλον ἦτορ, *movetur cura cor*, XV, 554.

(6) Voy. par ex. II, 259; V, 214; VI, 509; XV, 266 (en parlant d'un cheval); XXIII, 136; XX, 482.

(7) VI, 107. — (8) *Od.* XV, 133.

nélas *qu'il est blond par la* κάρη. De même, nous disons encore *tête blonde*, *tête brune*, quoique le mot *tête* comprenne bien plus que le cuir chevelu.

Κάρη s'applique aussi aux *têtes de pavots* (1).

Comme désignant la *tête humaine* ou la *tête des animaux*, κάρη est synonyme de κεφαλή. Cela ressort positivement d'un passage où ces deux mots sont pris l'un pour l'autre dans les mêmes circonstances (2); cela ressort aussi de tous les passages dans lesquels se rencontre κεφαλή, passages trop nombreux et trop peu importants pour que j'en donne l'indication. — La *région moyenne* de la tête, μέσση κεφαλή (3), paraît correspondre soit au sommet, soit à la région fronto-pariétale.

Il faut remarquer comme une particularité curieuse que κρανίον (*crâne*) n'est employé que pour désigner la tête d'un cheval (4); partout ailleurs Homère, pour nommer ce que nous appelons *crâne*, dit les *os de la tête*, ou simplement *les os* (5); et c'est aussi la façon habituelle de parler dans Hippocrate.

Καρπός. — Ce mot, pris au sens anatomique, se rencontre toujours, soit dans l'*Iliade*, soit dans l'*Odyssée*, sous cette formule : χεὶρ ἐπὶ καρπῷ, *la main au carpe*, qu'il s'agisse de blessures (6) ou d'autres circonstances : *prendre la main* ou *par la main*, *baiser la main* (7). Il me paraît certain que καρπός n'a pas la signification limitée de notre mot *carpe* (assemblage des os par lequel la main s'unit l'avant-bras), mais qu'il désigne toute la partie pleine de la main (*carpe* et *métacarpe*), par opposition aux doigts, et sans distinction explicite de *face dorsale* ou *palmaire*. — Ce qui est dit des blessures de cette région (*voy.* plus loin *Chirurgie*, § 5) ne me laisse aucun doute à cet égard. D'un autre côté, il est probable que, chez les anciens comme chez les modernes, c'était la face dorsale ou la face palmaire de la main qu'on baisait en signe de respect ou d'amitié; enfin dans la *poignée de mains* ou dans l'action de *conduire quelqu'un par la main*, ainsi qu'on le voit sur d'anciens vases (8), la main saisit

(1) VIII, 306. — (2) X, 257-59.
(3) Voy. par ex. XVI, 412; XX, 387.
(4) VIII, 84. — Ce mot se trouve, avec le sens actuel de *crâne*, dans Hipp. *Plaies de tête*, § 2, t. III, p. 190.
(5) Voy. par ex. XI, 97; XII, 185, 384-85.
(6) V, 458, 883; VIII, 328; XVII, 601; *Od.*, XXII, 277.
(7) XVIII, 594; XXI, 489; XXIV, 671-672; *Od.*, XVIII, 258; XXIV, 398.
(8) *Voy.*, par exemple, *Coupes du musée de Berlin*, par Gerhardt, pl. C, fig. 8

la main presque toute entière, aussi bien le carpe et le métacarpe qu'une partie des doigts.

Θέναρ, — dans le langage technique ordinaire, signifie soit toute la face palmaire de la main, soit le relief formé par les muscles du pouce (*éminence thénar*); c'est aussi l'un ou l'autre de ces sens que ce mot paraît avoir dans Homère, lorsque le poëte raconte que Vénus fut blessée d'un coup de lance *à l'extrémité de la main, au-dessus du thénar* (1), c'est-à-dire au voisinage de la région articulaire ou au carpe proprement dit; mais comme ce mot ne se trouve qu'une fois, il est difficile d'en déterminer plus rigoureusement la valeur.

Quant aux *doigts*, δάκτυλοι, il n'en est question que dans un passage de la *Batrachomyomachie* (2), où Psicharpax se vante de ronger l'extrémité des doigts des hommes; encore il s'agit des orteils.

Κενεών. — Nous avons pu déterminer par l'archéologie le sens d'ἰξύς, nous pouvons recourir au même moyen de contrôle pour le mot κενεών. C'est là, dit le poëte, où l'on met le ceinturon (3). Or, le ceinturon, qui embrasse les *lombes* en arrière, court sur les *flancs*, sur les côtés et en avant; ce sont donc les flancs ou la *région iliaque* que désigne κενεών (4). Homère dit tantôt le *flanc*, tantôt *la partie inférieure du flanc* (*la région du vide*). C'est encore par la mention du ceinturon que nous constatons que νειαίρη γαστήρ (5) est synonyme de κενεών. Il en est de même pour λαπάρη (région *molle* du ventre), qui est également un synonyme de κενεών. L'épée prend le long des λαπάραι (6); — le fer traverse le bouclier, la cuirasse, et déchire la tunique près du flanc (7), tunique qui descendait de la cuirasse, flottant sur le bas du tronc et sur le haut des jambes (8).

Minerve et Hercule. — *Monuments inédits de l'Institut archéologique de Rome*, 1834, pl. XI; 1835, pl. XV et XXV; 1837, pl. XII et XLVIII; 1843, pl. LIV. — Clarac, *Musée de sculpture*, pl. CLIV et suiv. — *Suppl. to the Antiquit. of Athens*, pl. II, fig. 5.

(1) A propos de la blessure de Vénus, V, 336-339 : οὔτασε χεῖρα..... πρυμνὸν ὕπερ θέναρος.

(2) Vers 45 : καταδάκνω δάκτυλον ἄκρον.

(3) V, 857 : νείατον ἐς κενεῶνα, ὅθι ζωνύσκετο μίτρην.

(4) V, 284; XI, 381 (νείατον ἐς κ.); XVI, 821 (*id.*); *Od.* XXII, 294-95 : οὖτα δουρὶ μέσον κενεῶνα. — (5) XVII, 519 : νειαίρῃ δ' ἐν γαστρὶ διὰ ζωστῆρος ἔλασσεν.

(6) XXII, 307.

(7) Voy. par ex. la figure 1 de notre planche : les *Realien* de Friedreich, p. 364, suiv. et Hopf, *Das Kriegswesen im heroischen Zeitalter, nach Homer;* Hamm. 1847, in-4, p. 8-10. — (8) III, 357-59; VII, 251-59. Voy. pour les passages où λαπάρη est donné sans explication, VI, 64; XIV, 447, 517; XVI, 318.

Κεφαλή — *Voy.* κάρη.

Κῆρ — *Voy.* καρδιή.

Κληΐς — se trouve souvent dans l'*Iliade* et dans l'*Odyssée;* dans ce dernier poëme toujours avec le sens de *clef* (ou *verrou?*), dans l'*Iliade*, tantôt avec ce sens et tantôt avec celui de *clavicule* (lequel mot vient du latin *clavicula*, *clavis*, *clef*). Homère a parfaitement connu les usages de cet os, qui d'une part maintient l'écartement entre le col et les épaules (1), et de l'autre, sépare le col de la poitrine (2).

Est-ce par comparaison de la forme de la clavicule avec celle des clefs, ou de la forme des clefs avec celle de la clavicule, que l'on est arrivé à se servir du même mot pour désigner deux objets de nature et d'usage si différents? C'est ce que je ne saurais décider, puisqu'on ignore lequel des deux objets a été le premier connu. On peut croire que les clavicules ont servi primitivement de verrous.

Κνήμη — signifie toujours la *jambe* proprement dite, qui est en plusieurs passages distinguée positivement de la *cuisse* (μηρός). La jambe commence au-dessous du genou, et se termine avec la cheville (3). C'est à la κνήμη, *jambe*, que s'adaptent les *jambières* ou *cnémides* (4), et c'est encore des *jambes* qu'il s'agit lorsque le poëte dit (5) :

ὑπὸ δὲ κνῆμαι ῥώοντο ἀραιαί

*ses jambes faibles s'agitaient sous lui* (*flageolaient*). Ce mouvement que causent une vive émotion ou la peur, se passe surtout dans les genoux (d'où l'expression λύειν γούνατα, et se propage aux jambes. Les autres endroits où se trouve le mot κνήμη sans addition d'aucune particularité notable ne font pas exception à la règle.

Homère semble indiquer les deux os de la jambe dans ce passage : βλῆτο παρὰ σφυρὸν..... κνήμην δεξιτερήν..... καὶ ὀστέα..... ἄχρις ἀπηλοίησεν (6). Ici le pluriel ὀστέα est significatif.

Σκέλος — un ἅπαξ εἰρημένον est synonyme de κνήμη, car le poëte dit (7) : *Amphiclus fut blessé à la partie supérieur du* σκέλος, *au mollet.*

(1) XXII, 324 : φαίνετο δ' ᾗ κληῖδες ἀπ' ὤμων αὐχέν' ἔχουσι.

(2) VIII, 325-26 : ὅθι κληῒς ἀποέργει αὐχένα τε στῆθος. — Cf. aussi pour les coups portés sur la clavicule, ou près de la clavicule, V, 146, 579; XVII, 309; XXI, 117.

(3) Voy. IV, 146-47, 518-19; X, 573; *Od.* VIII, 135. — XVII, 386 (γοῦνατά τε κνῆμαί τε πόδες θ' ὑπένερθεν); XX, 37; XXI, 591.

(4) Voy. par ex. III, 330. — (5) XVIII, 411 ; XX, 37. — (6) IV, 518-522.

(7) XVI, 314. — C'est ici le cas de rappeler qu'Homère avait remarqué la disposition particulière des jambes des bœufs, disposition en vertu de laquelle ils tournent le pied en marchant. Voy. par ex. XII, 293, et surtout dans Hippocrate (*Articul.* § 8, t. IV, p. 98) un vers qui a disparu des éditions, et qui sans doute faisait partie

Κνίσση — signifie tantôt la graisse proprement dite (1), et dans ce sens κνίσση a pour synonyme δημός (2); tantôt la vapeur qui s'exhale de la graisse soumise à l'action du feu (3), ou plutôt la graisse elle-même vaporisée. Il s'agit toujours de la graisse des animaux pour κνίσση; mais aussi de graisse humaine pour δημός, comme on le voit en se reportant aux passages ci-dessus indiqués.

La recommandation faite de mettre la cendre des os de Patrocle dans un vase, entre (ou *sous*) deux couches de graisse (4), vient sans doute de ce que les anciens avaient déjà remarqué, mais probablement sans en chercher l'explication, que les corps gras conservent les substances en empêchant le contact de l'air.

Le poëte accorde une mention spéciale à la graisse qui entoure les reins (5), en parlant du cadavre d'Asteropée, que les poissons dévorent. D'où l'on voit en même temps que les reins étaient connus et que déjà ils avaient reçu le nom de νεφροί.

Κόρη — *Voy.* γλήνη.

Κόρση. — Ce mot se trouve trois fois dans Homère, deux fois (6) sans explication qui puisse servir à en marquer le sens, et une fois où il est pris manifestement comme synonyme de κρόταφος (7) :

> Κόρσην (βάλε) · ἡ δ' ἑτέροιο διὰ κροτάφοιο πέρησεν
> Αἰχμὴ χαλκείη.

Le κρόταφος dans Homère est la région sous laquelle commencent les poils follets ou *favoris*, ἴουλοι (8), celle où le casque se fixe le plus solidement à la tête (9); c'est bien là la région qui correspond

de l'un ou de l'autre des poëmes homériques avant la récension officielle (ὡς δ' ὁπότ' ἀσπάσιον ἔαρ ἤλυθε βουσὶν ἕλιξιν).

(1) Voy. par ex. I, 460; II, 423; XXI, 363; *Od.* III. 457; XVIII, 45.

(2) Cf. par ex. VIII, 380; XIII, 832; XXIII, 750 (*graisse onctueuse*, πίονα). Dans un autre passage la graisse reçoit l'épithète de *blanche :* ἀργέτι δημῷ, XI, 818.

(3) Voy. par ex. I, 317; VIII, 549-50; *Od.* XII, 369; *Batr.* 176. — Remarquez dans Asius, fragm. 12, l'épithète rare κνισσοκόλαξ : *adipis caussa adulator*.

(4) δίπλακι δημῷ, XXIII, 243.

(5) XXI, 204 : δημὸς ἐπινεφρίδιος.

(6) V, 584; XIII, 576.

(7) IV, 501-503. « *Il frappe la* κόρση, *et la pointe d'airain pénètre à travers l'autre* κρόταφος. » — Dans Simonide, fragm. 177, ed. Bergk, κόρση signifie la mâchoire et peut-être aussi les joues, c'est-à-dire la partie inférieure du visage.

(8) *Od.* XI, 319.

(9) XIII, 188, 805; XV, 648; XVI, 104; *Od.* XXII, 102; *Batr.* 131; *Hymn. in Solem* 11. Cf. aussi XX, 397 · une blessure à la tempe, sans autre désignation.

à celle que nous appelons *région temporale* ou *tempes*. Κρόταφος, en effet, n'a pas d'autre sens dans le langage technique.

Κοτύλη. — *Voy.* ἰσχίον.
Κοῦρος. — *Voy.* βρέφος.
Κραδίη. — *Voy.* καρδίη
Κρανίον. — *Voy.* κάρη.

Κρέας. — signifie *chair* dans le sens vulgaire, c'est-à-dire qu'il comprend tout l'ensemble des parties molles du corps chez l'homme (1), aussi bien que chez les animaux (2), sans distinction de tissus organiques.

Σάρξ est pris le plus souvent dans un sens aussi général que κρέας, toutefois il faut remarquer d'abord que σάρκες désigne exclusivement les chairs humaines dans l'*Iliade* et dans l'*Odyssée* (3); en second lieu, que dans un passage (4) les σάρκες ne semblent comprendre ni les *entrailles* ou les *viscères* (ἔγκατα), ni la graisse (5), comme cela paraît évident pour κρέας. Enfin on peut croire que dans l'*Odyssée* (6), les *chairs* sont peut-être synonymes des *muscles* ou *chair musculaire*, car il est question de leur tremblement :

σάρκες δὲ περιτρομέοντο μέλεσσιν.

C'est seulement à propos de la saillie formée par les *jumeaux* aux mollets, et par le *deltoïde* au bras qu'Homère se sert du mot *muscle* (7). Dans le premier de ces passages, il s'agit d'une lance qui pénètre au haut de la *jambe* (σκέλος), là où le *muscle de l'homme est le plus épais* (8); le poëte dit que les tendons furent déchirés, ce qui ajoute encore à la précision des détails anatomiques : on sait en effet que le jarret est occupé par plusieurs tendons qui attachent les *gastrocnémiens* et d'autres muscles.

Dans le second passage, la plaie intéresse le haut du bras, près de l'épaule, et sépare l'os des *muscles*.

... πρυμνὸν δὲ βραχίονα δουρὸς ἀκωκὴ
Δρύψ' ἀπὸ μυώνων, ἀπὸ δ' ὀστέον ἄχρις ἄραξεν.

Κρόταφος. — *Voy.* κόρση.

(1) XXII, 347; *Od.* IX, 297 et 347 (ἀνδρόμεα κρέα). — (2) Voy. par ex. IV, 345; *Od.* III, 65; XX, 348 (αἱμοφόρυκτα κρ.). — (3) VIII, 380; XIII, 832; *Od.* XI, 219; XIX, 450. — (4) *Od.* IX, 293 (Cf. 297, pour κρέα). — (5) Voy. par ex. VIII, 380. — (6) *Od.* XVIII, 77. — (7) XVI, 314-15 et 324.

(8) ἔνθα πάχιστος μυὼν ἀνθρώπου πέλεται. — Μυών a la même signification que μῦς, d'un emploi plus général.

Κύστις — ne se trouve que deux fois dans Homère (1), à propos de deux blessures pour lesquelles la formule est la même : l'arme pénètre par la fesse (γλουτός), et ressort en avant, *près de la vessie*, ou *à travers la vessie*, κατὰ κύστιν. C'est bien évidemment de la vessie urinaire qu'il s'agit. Les auteurs plus récents emploient κύστις dans d'autres sens, ou généraux, ou techniques.

Κώληψ. — *Voy.* ἰγνύη.

Λαιμός — a deux sens dans Homère ; en un passage (2), il répond à notre mot *gosier* qui comprend l'*arrière-bouche* ou *gorge*, ou *pharynx*, et l'*œsophage*. Ailleurs (3), il désigne la région antérieure et supérieure du cou, immédiatement au-dessous du menton : cela est dit clairement au vers 388 du XIII^e^ livre de l'*Iliade :*

Βάλε δουρὶ λαιμὸν ὑπ' ἀνθερεῶνα.

Λαυκανίη — comme λαιμός, a deux significations, celle de *gosier* ou *œsophage* (4), et celle de région extérieure du cou. Cette région est nettement déterminée par un passage de l'*Iliade* (5) où il est dit qu'elle se trouve au point de jonction des deux clavicules ; c'est bien la *région sus-sternale* ou *fossette jugulaire*, là où l'on égorge les animaux : cette région est en effet désignée comme très-dangereuse par Homère, qui a reconnu aussi qu'elle est en rapport direct avec la trachée-artère (ἀσφάραγος). *Voy.* ce mot.

Λάξ — est un mot d'étymologie incertaine, qui en plusieurs passages signifie ou *presser avec le pied* (6), ou *donner un coup de pied* (7), ou *pousser avec le pied en pressant* (8) ; sans qu'on soit autorisé pour cela à prendre, ainsi que voudraient le faire les auteurs du *Trésor*, λάξ comme synonyme de πούς, ou comme servant à désigner une partie du pied plutôt qu'une autre. On le voit par plusieurs des exemples mêmes rassemblés dans le *Trésor*.

Λαπάρη. — *Voy.* κενεών.

Λαυκανίη. — *Voy.* λαιμός.

Λόφος. — *Voy.* αὐχήν.

Μαζός. — signifie la *mamelle* proprement dite, ou le *sein* chez la femme. La mère d'Hector supplie son fils de se souvenir de la mamelle qui l'a nourri et qui tant de fois l'a calmé (9). On trouve

(1) V, 66-67 ; XIII, 651-52. — (2) XIX, 209. — (3) XIII, 542 ; XVIII, 34 ; *Od.* XXII, 15. — (4) XXIV, 641-42. — (5) XXII, 324-25.

(6) Voy. par ex. V, 620 : XVI, 863. — (7) *Od.* XVII, 233. — (8) X, 158.

(9) XXII, 80-84 : λαθικηδέα μαζὸν ἐπέσχον. Cf. XXIV, 58, et Eschyle, *Choeph.* 897.

aussi l'expression : *enfant à la mamelle* (1). Quand il s'agit de l'homme, c'est la région mammaire et non le mamelon rudimentaire que μαζός signifie. En tous ces cas μαζός correspond aux sens un peu vagues de notre mot *mamelle*, tel que nous l'employons dans le langage vulgaire. Ainsi les héros tirent la corde de l'arc vers la mamelle (2), ils sont frappés au-dessus, au-dessous, ou au voisinage de la *mamelle* (3). — L'intervalle qui sépare les deux mamelles est appelé μεταμάζιον (4).

Μέλος. — *Voy*. Γυῖον.

Μετάφρενον. — Cette région, c'est-à-dire le *dos* proprement dit, est nettement déterminée en plusieurs passages par des détails caractéristiques. D'abord ce sont toujours les fuyards ou ceux qu'on surprend par derrière qui sont atteints au *métaphrène* (5); c'est donc bien de la partie postérieure qu'il s'agit; en second lieu cette partie est limitée d'une façon assez rigoureuse par cette expression : *le métaphrène à l'entre-deux des épaules* (6); enfin le métaphrène et les épaules sont, pour le poëte, dans un rapport d'étroit voisinage (7). En deux passages μετάφρενον est peut-être pris dans un sens un peu plus large lorsque le poëte dit : *il recouvrit son large dos d'une peau de bête* (8); ou bien : *l'haleine des chevaux se fait sentir dans le dos* (9), de sorte que *métaphrène* est employé à la fois dans le sens précis et pour ainsi dire anatomique, et dans le sens vulgaire de notre mot *dos*; — dans sa composition (μετά-φρένα) μετάφρενον désigne évidemment la région qui est située *après* (*au-dessus*) des *phrènes* ou du *diaphragme* (*Voy*. φρένες).

Νῶτον — désigne toujours chez l'homme et chez les animaux la partie postérieure du tronc, ou le *dos*, non pas le dos qui se termine pour les anatomistes à la dernière vertèbre dorsale (*région dorsale*), mais le dos dans le sens étendu où il est pris par le vulgaire. Pour Homère le νῶτον commence et se confond en haut avec la région des épaules (10); en bas il paraît se continuer jusqu'à la fin de la colonne vertébrale, car le poëte dit : *Achille frappe Polydore au milieu du dos, là où s'attache la ceinture qui maintient le bas de la cuirasse*, et

(1) *Od.* XI, 448 : παῖς ἐπὶ μαζῷ. Cf. *ibid.* XIX, 482-83.
(2) IV, 123 : νευρὴν μὲν μαζῷ πέλασεν.
(3) ὑπέρ, ὑπό, κατά, παρά. Voy. par ex. IV, 480 et 528; *Od.* XXII, 82 et le § *sur les plaies de la poitrine*, p. 65. — (4) V, 19. — (5) Voy. par ex. XII, 427-28.
(6) ὤμων μεσσηγύς. Voy. par ex. V, 40-41, 56-57; VIII, 257-58; XVI, 806-807.
(7) II, 265; XVI, 791; XXIII, 380; *Od.* VIII, 528. — (8) X, 29. — (9) XVII, 502.
(10) V, 147; *Od.* VI, 225; XVII, 462-63.

*la lance ressort près de l'ombilic* (1). — Le μετάφρενον (*Voy.* ce mot) est, par conséquent, une partie du νῶτον.

Ἄκνηστις. — En un passage de l'*Odyssée* (2), la colonne vertébrale est appelée, à propos d'un cerf, ἄκνηστις. L'animal fut frappé, à la colonne vertébrale, au milieu du dos : κατ' ἄκνηστιν, μέσα νῶτα. Les scoliastes pensent que ce mot vient de α et κνῆσαι, c'est-à-dire : *partie que la bête ne peut gratter elle-même!*

Ῥάχις — est synonyme de νῶτος, ainsi qu'on le voit par les vers 207 et 208 du IXe chant de l'*Iliade*, où il est question du *rachis* d'un porc et du νῶτος d'une brebis. C'est ainsi que nous disons l'*échine*, pour désigner toute la région de la colonne vertébrale et non pas seulement les vertèbres.

Μετώπιον, Μέτωπον. — Ces deux mots (3) ont la même signification, et sont construits de la même façon; ils désignent la région qui est *au-dessus* du visage (μετά-ὤψ — comme μετά-φρένα), c'est-à-dire le *front*. Non limitée en haut par le poëte, elle est rigoureusement arrêtée en bas à la racine du nez, au centre (4), et sur les côtés, aux sourcils ou à l'arcade sourcilière (5). On remarquera aussi l'expression *tomber sur le front*, ou *frapper la terre avec le front* (6); c'est la partie prise pour le tout : le front pour le visage; — nous employons la même locution, et nous disons aussi : *tomber sur le nez.* Dans Homère il y a un mélange constant et curieux à constater du langage scientifique et du langage populaire; mais évidemment le poëte était plus instruit que le peuple; cela se voit à chaque page.

Μήδεα. — *Voy.* αἰδοῖα.

Μηρός, μηρίον. — Il faut d'abord remarquer que μηρός, c'est-à-dire la *cuisse*, est très-positivement distingué de κνήμη (voy. ce mot), c'est-à-dire de la *jambe*, dans deux passages (7), et dans tous les autres où se rencontre μηρός en parlant de l'homme, c'est bien de la *cuisse* qu'il s'agit; cela se voit par certains détails caractéristiques (8), et

(1) XX, 413-16.

(2) X, 161. Cf. Pseudo-Galien, *Introd. seu Medicus*, cap. 10, t. XIV, p. 707.

(3) μετώπιον ne se trouve que deux fois : XI, 95; XVI, 739.

(4) XIII, 615-16 : ῥινὸς ὕπερ πυμάτης.

(5) XV, 102; XXIII, 396 : ἐπ' ὀφρύσι. — (6) Voy. par ex. *Od.* XXII, 86.

(7) IV, 146-47; *Od.* VIII, 135.

(8) *Epée qui tombe le long de la cuisse* : I, 190; *frapper avec la main sur les cuisses fleuries* : XV, 113; *recouvrir les genitalia et laisser les cuisses nues . Od.* XVIII, 67.

cela se conclut par analogie dans les passages où les détails manquent, et où il est parlé surtout de blessures (1). C'est seulement à propos des animaux que μηροί ou μηρία semblent avoir le sens de *membres inférieurs;* il s'agit de sacrifices où l'on coupe les μηροί ou les μηρία pour les envelopper de graisse et les faire rôtir (2); mais dans ces cas même on peut admettre que le poëte, considérant seulement la partie du membre où on pratiquait soit l'amputation, soit la désarticulation, a dit : *enlever la cuisse*, exactement comme nous le disons encore actuellement, bien qu'il s'agisse en réalité de tout le membre; la partie emporte le tout. Mais on n'est pas fondé à croire pour cela que μηρός avait en réalité une signification plus étendue que celle que je lui ai assignée d'après le témoignage exprès d'Homère.

Μηρός désigne le plus ordinairement tout l'ensemble de la cuisse : l'os et les parties molles. Comme dans Hippocrate, l'os n'a pas de nom propre, le poëte dit simplement *os de la cuisse* (3), ou bien il est appelé μηρός, prenant à lui seul le nom de toute la partie supérieure du membre inférieur (*Voy.* βραχίων). Cela est manifeste dans le passage suivant : L'*ischion* (*Voy.* ἰσχίον) *où tourne le* μηρός *dans le cotyle*. Μηρός doit être alors traduit non par le mot *cuisse*, mais par la circonlocution *os de la cuisse.*

Μυελός.— Homère a des notions assez précises sur la moelle; il sait qu'il en existe dans les os (4), et il a cru reconnaître l'analogie de cette moelle avec la substance contenue dans le canal vertébral (5); d'où l'on voit que l'appellation, fausse en réalité, de *moelle rachidienne* ou de *moelle épinière*, tire de bien loin sa première origine. Ailleurs (6) la fine fleur de farine (ἄλφιτα) est nommée *la moelle des hommes,* pour marquer à la fois l'importance du rôle que la moelle joue dans l'économie animale, et l'excellence de cet *alphiton* si souvent célébré par les médecins grecs. Nous apprenons enfin par un dernier passage (7) que les tout petits enfants mangeaient de la *moelle* et de la graisse onctueuse de mouton.

Μυών. — *Voy.* κρέας.

Νεφρός. — *Voy.* κνίσση.

(1) Voy. par ex. V, 666; XI, 583. — (2) Voy. par ex. I, 40 et 460.
(3) V, 660-62; XVI, 308-309.
(4) ὀστέα μυελόεντα : *Od.* IX, 293.
(5) μυελὸς αὖτε σπονδυλίων ἔκπαλθ' : XX, 482-83
(6) *Od.* II, 290; XX, 108. — (7) XXII, 501.

Νειαίρη γαστήρ. — *Voy.* κενεων.

Νηδύς. — *Voy.* γαστήρ.

Νῶτον. — *Voy.* μετάφρενον,

Ὀδούς. — Ce mot ne présente aucune difficulté ; dans le langage anatomique il signifie toujours *dent.* — Quant à l'expression ἕρκος ὀδόντων (1), *palissade des dents*, il est impossible de savoir positivement s'il s'agit de l'*arcade dentaire* ou des lèvres qui protégent les dents à l'instar d'une palissade. Comme ἕρκος ὀδόντων ne se trouve que trois fois dans une même formule : ἔπος φύγεν ἕρκος ὀδόντων, on peut supposer par analogie de langage que le poëte a voulu dire : *la parole s'échappe des lèvres.* Par conséquent, je reviens sur l'opinion trop absolue que j'avais exprimée relativement à cette expression dans mes *Notices et Extraits des manuscrits médicaux,* p. 127.

Ὀμφαλός — pris quelquefois dans Homère pour désigner le milieu d'une chose ; par exemple, le milieu de la mer (2), le milieu du bouclier (3), signifie, comme terme anatomique, soit le *nombril*, ou *ombilic*, c'est-à-dire le centre du corps (4), soit la *région ombilicale*, dans la locution παρ' ὀμφαλόν (5).

Πρότμησις, — qui ne se rencontre qu'une fois (6), est un synonyme d'ὀμφαλός. On pourrait, établissant un rapprochement entre προτέμνω et πρότμησις, admettre que le sens anatomique de πρότμησις vient de la section du cordon ombilical au moment de la naissance de l'enfant.

Ὄσσε et Ὀφθαλμός. — Ces deux mots, dont le second est de beaucoup le plus fréquent, me paraissent correspondre à toutes les significations de notre mot *œil*, qui représente tantôt l'*ensemble du globe oculaire* revêtu des paupières (7), tantôt le *globe oculaire* proprement dit, comme dans cette phrase : *les yeux injectés de sang* (8),

(1) IV, 350; XIV, 83; *Od.* XXIII, 70 — Remarquez aussi (IV, 137) l'expression ἕρκος ἀκόντων, *munimentum adversus tela,* en parlant des armes défensives. Ce qui confirme mon interprétation pour ἕρκος ὀδόντων. — Dans le 27e fragment de Solon, éd. de Bergk, ἕρκος ὀδόντων a certainement le sens d'*arcade dentaire*, ou *dents :* Παῖς ..... ἔτι νήπιος ἕρκος ὀδόντων φύσας ἐκβάλλει.

(2) *Od.* I, 50. — (3) XIII, 192. — (4) Par ex. lorsqu'Homère, limitant le bas-ventre, dit que cette région est comprise entre les αἰδοῖα et l'*ombilic :* XIII, 568.

(5) IV, 525; XX, 416; XXI, 180. — (6) XI, 424.

(7) V, 291 (ῥῖνα παρ' ὀφθαλμόν); XIV, 493 (ὑπ' ὀφρύος... κατ' ὀφθαλμοῖο θέμεθλα); XVII, 136 (ἐπισκύνιον... ὄσσε καλύπτων).

(8) XVI, 349. Cf. *Ib.* 741 et XIII, 616-17 : *les yeux tombent à terre.* — Cf. XXIV, 637 : μύσαν ὄσσε ὑπὸ βλεφάροισι.

tantôt les *parties brillantes de l'œil* (1), tantôt enfin l'*organe de la vue* ou la *vue elle-même* (2).

Ὀστέον — Sur ce mot, dont le sens *os* est invariable, je n'ai que trois remarques à faire : la première, c'est qu'Homère a très-bien reconnu la moelle qui existe dans presque tous les os (*Voy.* le mot μυελός) ; — la seconde, c'est qu'il a été frappé par la blancheur des os, non pas seulement pour les avoir observés sur les champs de bataille, où ils sont desséchés et blanchis par le soleil, mais aussi pour avoir reconnu cette teinte blanchâtre sur les os frais, à travers les blessures, et sans doute aussi chez les animaux : ainsi la locution *os blancs* (ὀστέα λευκά) se rencontre tantôt à propos d'une plaie du crâne (3), tantôt à propos d'os qui sortent du bûcher (4) ou qui restent exposés aux injures de l'air (5); ailleurs l'épithète λευκά est appliquée aux os au moment où la vie s'en retire (6). Une dernière remarque, c'est que le poëte a signalé les parties ligamenteuses et tendineuses qui appartiennent aux os et aux muscles (7).

Οὖας, Οὖς — est l'organe par lequel nous entendons (8) ; puis ce mot désigne tantôt le pavillon de l'oreille : *couper les oreilles* (9), *dresser* ou *abaisser les oreilles*, en parlant d'un chien (10);—tantôt le conduit auditif externe : *remplir les oreilles de cire* (11). Les blessures ont lieu dans la région de l'oreille *au-dessus*, *au-dessous*, *aux environs;* cette région paraît limitée en bas par la mâchoire (12). On disait aussi : les *oreilles* d'un vase (13), de la même façon que nous nous servons encore de ce mot pour désigner les anses.

Ὀφθαλμός. — *Voy.* ὄσσε.

Ὀφρύς — n'a pas d'autre sens que notre mot *sourcil*. Je vois que dans certaines locutions, par exemple : *Les larmes s'échappent sous*

(1) XIII, 435 (θέλξας ὄσσε φαεινά); *Od.* IV, 150 (ὀφθαλμῶν τε βολαί); *Od.* XIX, 211 . *Les yeux immobiles et devenus comme de la corne*, ou *comme du fer*. — Le poëte veut exprimer, si je ne mo trompe, cette espècc d'extinction de la lumière de l'œil qui se remarque dans les grandes émotions.

(2) Cf. par ex. V, 212 ; X, 275.

(3) XVI, 347. — (4) XXIII, 252.

(5) *Od.* I, 161. — (6) *Od.* XI, 221. — (7) *Od.* XI, 219.

(8) XV, 129 : οὔατ' ἀκουέμεν ἐστί. Cf. X, 535; *Od.* XII, 177 ; *Batr.* 5, 144 : *son* ou *voix qui frappe les oreilles*. — Cf. X, 535.

(9) XXI, 455. — (10) *Od.* XVII, 291, 302.

(11) *Od.* XII, 47-48 : ἐπὶ δ' οὔατ' ἀλεῖψαι ἑταίρων κηρὸν δεψήσας μελιηδέα. — Voyez aussi les passages cités note 8, et où le mot οὖς se réfère surtout au conduit auditif.

(12) XIII, 671 ; XVI, 606. — Cf. XI, 109 ; XIII, 177 ; XV, 433; XVII, 617 ; XX, 472-73 ; *Od.* XVIII, 96. — (13) Voy. par ex. XI, 633.

*les sourcils; les yeux brillent sous les sourcils* (1), les traducteurs rendent ὀφρύς par *paupière*, mais je crois que c'est tout à fait à tort; le poëte a parlé comme on parle encore maintenant lorsqu'on dit : *Ses yeux brillent sous ses épais sourcils.* Du reste Homère a très-bien délimité le sourcil lorqu'il le place immédiatement à la partie inférieure du front (2). Ὀφρύς désigne toujours les parties molles (3); l'*arcade sourcilière* est appelée simplement l'*os*; il n'y a pas ici d'exception à la règle presque constante : les os n'ont pas de nom propre dans Homère. Le sens général du mot ὀφρύς est : *lieu élevé*, *saillant*, *crête*; c'est là aussi l'idée que représente le sens anatomique.

Ὄψις — signifie *visage* (4) et *vue* (5), mais non pas *vision*. Dans la phrase suivante (6) : πατρὸς φίλου ὄψιν ἀτυχθείς, le mot ὄψις peut recevoir les deux sens, mais plus probablement le second. Nous disons aussi: *être terrifié à la vue de quelqu'un.*

Πρόσωπον — signifie tantôt le visage tout entier (7) et tantôt l'une des parties principales, les joues (8).

Ὑπώπιον — est un ἅπαξ εἰρημένον qui paraît bien avoir aussi le sens du *visage* (9), comme le disent les interprètes; plus tard, ce mot se rencontre avec son sens étymologique : *région sous-oculaire.*

Παρειαί. — Ce mot, toujours employé au pluriel, signifie tantôt les parties molles que nous nommons proprement *joues*, et tantôt dans le sens étymologique un peu plus étendu, les *côtés du visage.* Ainsi *les joues se couvrent de larmes* (10); *elles se flétrissent et se dessèchent par la douleur* (11); *la pâleur se répand sur les joues* (12); *oindre*, ou *essuyer les joues* (13), *ramener le voile sur les joues* (14); *déchirer les joues* (15); — Παρήϊον, synonyme de παρεία et de γναθμός (*mâchoire*), désigne aussi la région buccale (16). — Notez aussi l'épithète καλλιπάρῃος, *aux belles joues* (17).

Πῆχυς — se trouve plusieurs fois dans Homère avec le sens de *bras* ou *membre supérieur* : par exemple, *entourer quelqu'un* ou *quelque*

(1) Voy. *Od.* IV, 153; VIII, 86, 531. — *Il.* XIV, 236. — (2) XXIII, 396.

(3) Voy. par ex. IX, 620; *Od.* IX, 389; XVI, 164.

(4) XXIV, 632. — (5) XX, 205. — (6) VI, 468.

(7) Voy. par ex. XVIII, 414 : *Nettoyer le visage avec une éponge.*

(8) Voy. par ex. *Od.* XVIII, 173 : *Les larmes qui souillent le visage* (πρόσωπα). Nous disons de même : *Les larmes inondent son visage.*

(9) XII, 462-63. Ἕκτωρ νυκτὶ θοῇ ἀτάλαντος ὑπώπια.

(10) XXII, 491; *Od.* VIII, 522 (ὑπὸ βλεφάροισι π.); XX, 353. — (11) *Od.* VIII, 530. — (12) III, 35. — (13) *Od.* XVIII, 172 et 200. — (14) *Od.* I, 334. — (15) XI, 393.

(16) *Od.* XIX, 208; XXII, 404-405. — *Il.* XXIII, 690. — *Ib.* XVI, 159.

(17) I, 323, en parlant de Briséis, et dans plusieurs autres passages de l'*Iliade.*

*chose avec les bras* (1) ; mais en un passage, unique il est vrai (2), πῆχυς désigne visiblement une partie du bras : *le trait déchira légèrement le* πῆχυν *du bras* (χειρός) *droit*, car χείρ signifie ici tout le membre supérieur. Quelle est cette partie du bras? Je dois supposer que c'est le *coude* (3), car il ne s'agit pas de l'*avant-bras* en totalité. Homère (4), en effet, se sert de l'expression ἐπὶ πήχει pour dénommer la partie médiane de l'arc (point de jonction des deux cornes qui composent l'arme) sur laquelle on plaçait la flèche et par où on saisissait l'arme. Les interprètes sont d'accord pour dire que cette partie était ainsi appelée par suite de la comparaison du bras avec l'arc, l'arc étant composé, comme le bras, de deux pièces réunies à angle. En deux autres endroits (5), on remarque la périphrase : ὁ δὲ τόξου πῆχυν ἀνέλκεν, tendre le πῆχυς de l'arc. Ici πῆχυς se rapporte-t-il, comme le veulent les scoliastes, aux deux cornes dont la réunion formait l'arc, ou au point de jonction de ces deux cornes, point central des mouvements de l'arc? La seconde interprétation me paraît la plus probable, puisqu'elle s'appuie sur le passage précité de l'*Odyssée*.

Πλευρή, Πλευρόν. — Ulysse est atteint d'un coup de lance qui traverse le bouclier, brise la cuirasse et déchire la peau des *côtés* (6). Ces détails ne laissent guère de doute sur le siége de la blessure ; c'est bien, à ce qu'il semble, des côtés de la poitrine qu'il s'agit ; mais on prête au poëte beaucoup plus de précision qu'il n'en met dans l'emploi de ce mot, lorsqu'on traduit ici πλευρά par *côtes*. Ailleurs (7) encore, par suite du rapprochement des *épaules* et des *côtés*, on peut entendre πλευραί dans le sens de *côtés de la poitrine*. En un autre passage (8) πλευρά, plus indéterminé, se rapporte vraisemblablement à l'un des côtés de tout le tronc. Il en est de même de πλευρή là où le poëte dit que le lion se frappe les *côtés* (πλευράς) avec sa queue (9).

Πνεύμων. — Je n'ai rencontré ce mot que dans deux passages (10) et dans chacun de ces passages le sens n'offre aucune obscurité, c'est

(1) Voy. par ex. V, 314 (πήχεε λευκώ) ; *Od.* XXIII, 240 (*id.*) Cf. *Hymn. in Apoll.* 117.
(2) XXI, 166 ; πῆχυν ἐπιγράβδην βάλε χειρός.
(3) C'est plus tard que πῆχυς signifie un des os de l'avant-bras, le *cubitus*.
(4) *Od.* XXI, 416-19 : ὀϊστὸν ἐπὶ πήχει ἑλών. — (5) XI, 375 ; XIII, 583.
(6) XI, 435-37 : ἀπὸ πλευρῶν χρόα ἔργαθεν.
(7) XXIII, 716. Voy., peut-être encore dans le même sens, *Od.* XVII, 232.
(8) IV, 468. — (9) XX, 170.
(10) IV, 528; XX, 486 : τὸν βάλε μέσσον ἄκοντι, πάγη δ' ἐν πνεύμονι χαλκός. Cf. XVI, 623 : ἐγώ σε βάλοιμι τυχὼν μέσον ὀξέϊ χαλκῷ. Il s'agit probablement d'une plaie de poitrine.

bien du *poumon* qu'il s'agit : *l'arme frappe le sternum au-dessus de la mamelle et pénètre dans le poumon ;* la *flèche atteint les parties centrales* et s'enfonce dans le poumon.

On remarquera, en passant, cette expression de *parties centrales* pour désigner la poitrine ; plus tard les médecins Méthodiques se servirent aussi de la locution τὰ μέσα en parlant des régions moyennes du tronc.

Ῥέθος. — *Voy.* γυῖον.

Ποῦς. — Ce mot correspond à tous les sens de notre mot *pied;* nous devons seulement noter que le poëte (1) a distingué, comme partie spéciale dans le *pied*, le *tarse*, ταρσός ; mais ce n'est pas la *plante*, comme quelques-uns traduisent; c'est, à proprement parler, le *tarse* et le *métatarse* ou ce qu'on appelle vulgairement le *cou-de-pied*, puisqu'il est dit que la *flèche pénétrant à travers le tarse* s'enfonça dans la terre.

Πραπίδες. — *Voy.* ἧπαρ.

Πρόσωπον. — *Voy.* ὄψις.

Πρότμησις. — *Voy.* ὀμφαλός.

Πτέρνη — ne se trouve qu'une fois dans Homère (2) avec le sens évident de *talon*. — *Voy.* νεῦρον.

Ῥάχις. — *Voy.* μετάφρενον.

Ῥίν — signifie tantôt le *nez* pris dans son ensemble : *briser, couper le nez, tomber sur le nez* (3), et le poëte emploie indifféremment le singulier ou le pluriel ; — tantôt plus spécialement *les narines*, par exemple : *aspirer l'air par les narines; mettre l'ambroisie sous le nez* (4); *remplir le nez ou les narines ; fermer le nez ; caillot de sang qui s'échappe par les narines sous forme de tuyau* (5). — La position du nez est ainsi déterminée : *entre les deux yeux et sous le front* (6).

Ῥινός. — *Voy.* δέρμα.

Σάρξ. — *Voy.* κρέας.

(1) XI, 377 et 388.

(2) XXII, 396-97. — Cf. *Batrach.*, vers 46.

(3) XIV, 467; XXIII, 395; *Od.* XVIII, 86; XXI, 301; XXII, 475.

(4) Ici on trouve par exception le singulier, mais Homère a dit : *mettre sous le nez*, pour *sous les narines*, exactement comme font les modernes.

(5) *Od.* XXIV, 318-19. — *Od.* IV, 445. — *Il.* XXIII, 777; cf. XIX, 39. — *Od.* XXII, 18-19 : αὐλὸς ἀνὰ ῥῖνας παχὺς ἦλθεν αἵματος. Cf. *Il.* XVI, 349-50. — Dans la *Batrach.*, 231-32, le cerveau broyé s'échappe à travers les narines.

(6) V, 291; XIII, 616.

Σκέλος. — *Voy.* κνήμη.

Σπλάγχνα. — *Voy.* ἔγκατα.

Σπονδύλιος. — *Voy.* ἀστράγαλος.

Στέρνον. — Dans les passages assez nombreux où ce mot est employé par Homère, il n'a jamais la signification restreinte de notre terme anatomique *sternum;* mais il signifie toujours la partie antérieure de la cage thoracique. En d'autres termes, il correspond au sens vulgaire de notre mot *poitrine.* Ici, comme en d'autres circonstances analogues, je crois devoir négliger de donner des exemples.

Στῆθος a un sens plus étendu que στέρνον. Il ne désigne pas autre chose que la partie antérieure de la poitrine dans ces phrases : *se frapper la poitrine* (1); *poitrine velue* (2); la *séduisante poitrine de Vénus* (3); *la clavicule qui sépare la poitrine du cou* (4), et aussi dans tous les cas de blessure à la poitrine; mais dans beaucoup de passages où il s'agit de la cuirasse qui embrasse la poitrine (5), il semble évident que στῆθος répond à toute la circonférence de la cage thoracique. Enfin ce mot ne signifie pas seulement les parois, mais aussi la cavité de la poitrine, d'abord dans cette formule, qui revient si souvent : *courage* ou *intelligence dans la poitrine* (6), ou dans des formules analogues, puis dans ces phrases : *voix* ou *paroles qui s'échappent de la poitrine* (7); *faire tomber goutte à goutte du nectar et de l'ambroisie dans la poitrine* (8); *cœur qui bat dans la poitrine* (9).

Στόμα — répond à tous les sens de notre mot *bouche* (10); tantôt il désigne l'intérieur même de la bouche ou la cavité buccale (11) et tantôt l'entrée de la bouche, les lèvres (12). L'embouchure d'un fleuve est appelée aussi στόμα (13).

Στόμαχος. — Dans les trois passages (14) où se rencontre ce mot,

(1) XVIII, 31, 51; *Od.* XX, 17. — (2) XVIII, 415, particularité qui est toujours donnée comme un signe de vigueur. — (3) III, 397. — (4) VIII, 325-26.

(5) Cf. par ex. II, 416, 544; X, 21. — (6) Voy. par ex. XIII, 732. — (7) III, 221.

(8) XIX, 347-48; 353-54. — Ne serait-ce pas là la première origine de cette erreur singulière que professaient plusieurs médecins ou philosophes de l'antiquité sur le passage de la boisson dans le poumon et que nous retrouvons nettement exprimée dans Alcée et dans Euripide? Cf. aussi Macrobe, VII, 15, 2, et voy. p. 58, note 5. — (9) XXII, 452.

(10) Même en un passage il signifie *front de bataille :* XX, 359. Στόμα, comme en latin *os*, désigne *la bouche* et *l'ensemble du visage.*

(11) X, 375; XVI, 345, 410; XXIII, 777 (remplir la bouche).

(12) VI, 43 (tomber sur la bouche). Cf. XIV, 467; XV, 607 (écume autour de la bouche); XXIII, 395. — (13) *Od.* V, 441. — (14) III, 292; XVII, 47; XIX, 266.

dont le sens a tant varié chez les auteurs anciens, je ne trouve aucune détermination précise; il s'agit soit d'une blessure à la racine, à la base (θέμεθλα), du στόμαχος (1), soit d'animaux qu'on immole en leur coupant le στόμαχος. Sans doute Homère n'attachait pas d'autre signification à ce mot que celle que nous attachons aux expressions *gorge* ou *gosier* dans des cas analogues, sans songer à une partie spéciale, à l'*œsophage* par exemple. Or, c'est précisément ce canal qui a été nommé très-anciennement στόμαχος. On peut admettre cependant que c'est l'idée de *canal* (sens primitif de στόμαχος), qui est présente à l'esprit du poëte, et que cette idée lui était suggérée par la considération de l'arrière-gorge ou pharynx, vestibule commun des deux conduits œsophagien et laryngien.

Φάρυγξ — signifie à la fois le *vestibule laryngo-pharyngien*, connu sous le nom de *pharynx* ou *arrière-gorge* (2), et *le cou*, ou du moins la partie supérieure du cou (3), dans une locution qui revient à celle-ci : *saisir quelqu'un à la gorge.*

Σφυρόν. — Dans les cinq passages où il se rencontre, σφυρόν désigne manifestement les *chevilles* ou malléoles, parties situées au bas de la jambe, près du talon (4).

Ταρσός. — *Voy.* ποῦς, et remarquez que le sens primitif de ce mot paraît avoir été celui de *claie* (5), objet avec lequel le tarse a la plus grande analogie.

Τένων. — *Voy.* νεῦρον.

Ὑπερῴη. — qui signifie proprement une partie *haute*, désigne manifestement le *palais* ou *voûte palatine* dans un passage de l'*Iliade* (6), le seul du reste où ce mot se rencontre (7).

Ὑπήνη. — Ce mot ne se trouve pas dans Homère, où on lit seulement le dérivé ὑπηνήτης, *pubescens* (8), de sorte que le Pseudo-Ga-

(1) θέμεθλα ne se trouve qu'en deux endroits dans Homère, ici et XIV, 493, à propos de l'œil, et je crois que par le στόμαχ, il désigne la base ou partie inférieure du cou, et par l'œil le fond de la bouche.

(2) *Od.* IX, 373-74 · *le cyclope rejette par le pharynx du vin et des débris humains.*

(3) *Od.* XIX, 480 : *Ulysse prend sa nourrice par le pharynx.*

(4) IV, 147 ; XXII, 397. — Cf. IV, 518 ; VI, 117 ; XVII, 290.

(5) *Od.* IX, 219.

(6) XXII, 495.

(7) Voy. dans notre éd. d'Oribase, t. III, p. 699, la différence entre ὑπερῴα et οὐρανίσκος.

(8) XXIV, 348 ; *Od.* X, 279.

lien (1) se hâte un peu trop vite de conclure que dans Homère ὑπήνη est synonyme de μύσταξ, *partie supérieure de la lèvre*, ou *poils qui croissent sur cette partie;* car même dans les deux passages précités, où se trouve le mot ὑπηνήτης, il s'agit probablement d'autres signes de la puberté que de ceux qui se révèlent à la lèvre supérieure.

Ὑπώπιον. — *Voy.* ὄψις.

Φάρυγξ. — *Voy.* στόμαχος.

Φλέψ. — Ce mot ne se lit qu'une fois dans Homère (2); mais le passage est fort curieux, car il s'agit à peu près certainement de la division par un coup d'épée ou de lance d'un des vaisseaux du cou.

. . . . . ἀπὸ δὲ φλέβα (3) πᾶσαν ἔκερσεν,

ἥτ' ἀνὰ νῶτα θέουσα διαμπερὲς αὐχέν' ἱκάνει.

*Il coupe de part en part le vaisseau qui remonte à travers le dos, jusqu'au cou*

Ce qui doit particulièrement fixer l'attention de l'historien, c'est que ce passage est en conformité parfaite avec une partie de la description des vaisseaux, telle que nous la trouvons dans un fragment de Syennesis de Chypre (4), dans un autre de Diogène d'Apollonie (5), enfin dans le paragraphe 11 du traité *De la nature de l'homme* (6). En rapprochant ces divers textes, surtout les deux derniers, de celui d'Homère, on voit que le poëte, lorsqu'il dit que le vaisseau remonte du dos au cou, a entendu non pas la partie antérieure de la colonne vertébrale dans la cavité thoracique, mais la partie postérieure et extérieure; de sorte qu'il fait allusion à la veine *jugulaire externe* (7), laquelle est une portion de la *première paire* des gros vaisseaux dé-

(1) *Introd. seu Medicus*, 10; t. XIV, p. 703.

(2) XIII, 546-47.

(3) Il ne faut pas oublier que dans les plus anciens textes φλέψ n'a que le sens général de vaisseau ou canal, mais non pas du tout le sens déterminé et anatomique de *veine*.—Galien (*in Hipp. de Nat. hom.*, II, 6; t. XV, p. 139), pour avoir voulu être trop précis dans son explication de ce passage, ne semble pas avoir saisi le rapport qui existe entre l'angéiologie d'Homère et celle d'Hippocrate. — Dans un fragment de Chœrilus (n° 10, éd. Dübner, dans la *Bibl. graeca* de Didot, à la suite d'Hésiode), il est dit que les pierres sont les *os* de la terre, et que les fleuves sont ses *vaisseaux*. D'où l'on voit que déjà du temps de ce poëte (environ 479 avant Jésus-Christ), on avait une idée du rôle physiologique (*arrosement* et *nutrition*) du système vasculaire. On retrouve cette comparaison développée et agrandie dans Démocrite.

(4) Arist. *Hist. anim.* III, 3.—(5) Fragm. 7, ed. Panzerbieter.—(6) *Œuvres d'Hipp.* éd. Littré, t. VI, p. 58.

(7) L'ouverture de ce vaisseau suffirait difficilement à donner la mort, mais sans doute l'épée était allée plus loin que ne pouvaient la suivre les connaissances anatomiques d'Homère; et elle avait atteint la jugulaire interne et la carotide.

crits, en partie d'imagination, par l'auteur hippocratique. C'est, du reste, le vaisseau le plus apparent du cou. Il n'y a pas lieu de donner ici toutes les explications qui peuvent servir à comprendre comment ont pris naissance ces notions primitives et si grossières d'angéiologie; mais on ne peut méconnaître l'intérêt qui s'attache à la découverte des origines les plus lointaines de cette partie de l'anatomie jusque dans les poëmes homériques. Au temps où chantait Homère, sinon au temps où se passaient les événements qu'il a chantés, nous trouvons dans des observations précises, ou dans des connaissances populaires, les premiers rudiments d'une science dont nous pouvons suivre les développements jusqu'à Hippocrate.

C'est d'Homère que datent positivement pour nous l'anatomie, la physiologie, la chirurgie et, d'une façon moins évidente, la médecine. Avec l'*Iliade* et l'*Odyssée* commence la tradition vivante; puis l'étude patiente des textes épars et mutilés nous permet de suivre cette tradition jusqu'au moment où elle se résume et s'absorbe dans la collection hippocratique. Je n'aurai perdu ni mon temps, ni ma peine, si je suis arrivé par un long et rude travail à démontrer que c'est dans Homère qu'il faut chercher nos véritables origines médicales, et nulle part ailleurs. L'archéologie n'y perdra rien, je l'espère, et l'histoire de la médecine y gagnera beaucoup.

Φρήν. — L'histoire de ce mot, employé plus souvent au pluriel qu'au singulier, appartient en grande partie à la psychologie, un peu à la physiologie (*V.* ce chapitre, p. 53), et dans un très-petit nombre de vers à l'anatomie. On peut suivre, jusqu'à un certain point, le passage du sens psychologique au sens anatomique. Ainsi quand le poëte dit : *Agamemnon soupirait dans sa poitrine, du profond de son cœur, et les phrènes tremblaient au dedans de lui* (1), il s'agit bien là de quelqu'une des parties situées aux confins de la poitrine et de l'abdomen, il s'agit surtout de ces palpitations cardiaques ou précordiales qu'on remarque dans les grandes émotions. L'expression πλήγη φρένας (2) semble aussi se rapporter à ces mouvements désordonnés. Quand Homère répète si souvent que le θυμός ou l'ἦτορ sont dans les *phrènes*, ne peut-on pas supposer encore que φρένες désigne, dans ce cas, une partie du corps? Enfin l'épithète ἀμφιμέλαιναι (3), appliquée aux φρένες, et qu'on traduit généralement par *præcordia*

(1) X, 9-10.

(2) XIII, 394; mais surtout XVI, 403 : *excussus* ou *perculsus est mente*, disent les interprètes latins.

(3) I, 103; XVII, 499; *Od.* IV, 661.

*circumfusa nigro sanguine*, porte à croire que le poëte fait allusion au sang que renferme la poitrine, et dont le bouillonnement est cause, en effet, de certaines passions.

Mais ce serait peut-être aller déjà trop loin dans ces interprétations, même si indécises qu'elles soient, si on ne pouvait pas alléguer au moins deux vers où φρένες a un sens anatomique à peu près déterminé, l'un dans l'*Iliade :* un coup de lance est porté *là où les phrènes enveloppent le cœur dense* (1) ; l'autre dans l'*Odyssée :* blessure à la poitrine, là où les *phrènes tiennent le foie* (2). J'ai tâché d'expliquer plus haut (*Voy.* l'article ἧπαρ) qu'il s'agit du diaphragme dans le second vers, et dans le premier du diaphragme et peut-être aussi du péricarde.

Χεῖλος — mot assez rare dans Homère, signifie les *bords d'un fossé* (3), les *rebords d'un vase* (4), les lèvres proprement dites (5).

Χείρ — a, dans Homère, les mêmes significations que dans Hippocrate. Ainsi ce mot désigne tantôt *le bras tout entier*, et alors il est synonyme de βραχίων (6), tantôt *l'avant-bras* et alors il ne diffère guère de πῆχυς (7), tantôt enfin *la main* (8) ; dans ce dernier cas χείρ est ou seul ou accompagné de l'épithète ἄκρα, *extrema manus* (9).

(1) XVI, 481. — (2) *Od.* IX, 301. — (3) XII, 52. — (4) Cf. par ex. *Od.* IV, 132.

(5) XXII, 495 ; *Od.* XVIII, 21. — XV, 101-102 (*rire des lèvres*) ; *Od.* I, 381 : ὀδὰξ ἐν χείλεσι φύντες, *se mordre les lèvres;* formule qui revient plusieurs fois dans l'*Odyssée*. — (6) V, 81 : coup sur l'épaule qui détache le *bras;* XXIII, 627, 687 (*bras* ou *main*) ; *Od.* V, 454.

(7) XX, 478-80. Dans le second vers, il s'agit évidemment de l'avant-bras (blessure près des tendons qui viennent du coude) ; mais dans le troisième (ὁ δέ μιν μένε χεῖρα βαρυνθείς), on peut entendre *bras* ou *main;* du reste, Homère a pu employer χεῖρα au vers 479, comme nous employons le mot *bras*, lorsqu'en réalité il s'agit de l'*avant-bras*. — XI, 252 : même remarque.

(8) Voy. d'abord tous les passages où se trouve la locution χεὶρ ἐπὶ καρπῷ, et que j'ai indiqués à l'article καρπός, puis : I, 323 ; V, 309, 416-17 ; XVI, 510, où l'on rencontre à la fois βραχίων pour désigner *tout le membre inférieur*, et χείρ pour désigner *la main;* XIII, 595 ; XV, 695 (*grande main*) ; XVII, 296 (*main épaisse*) ; XVIII, 317 ; XXIV, 478-79 (*mains qui tuent les hommes*) ; *Od.* X, 42 ; — enfin, XV, 113-14 ; XVI, 792 ; *Od.* XIII, 164, 199, et XIX, 467, où l'on trouve l'épithète καταπρηνής. Le *Trésor* traduit *prona dependens* ou simplement *prona;* mais comme le poëte se sert de cette épithète, en parlant de coups donnés sur l'épaule, de Neptune qui pousse un vaisseau avec la main, de dieux ou de héros qui se frappent la cuisse, surtout de la nourrice d'Ulysse qui touche une cicatrice, il est impossible d'admettre ici l'interprétation de *main pendante,* et je crois que χεὶρ καταπρηνής signifie *le plat de la main, la main ouverte* et *inclinée,* ce qui revient presque, comme dans Hippocrate, *à main en pronation*, signification conforme à l'étymologie.

(9) V, 336.

ce qui semble bien prouver que le sens le plus ordinaire était le sens le plus général. Du reste, c'est par l'examen de l'ensemble de la phrase qu'on peut déterminer ces diverses significations, et j'ai choisi parmi plusieurs centaines de passages ceux qui me semblaient les plus décisifs, tout en prévenant qu'il n'est pas toujours facile de distinguer très-nettement le sens de *bras* et celui de *main*, puisque Homère emploie le mot χείρ dans les mêmes circonstances où nous nous servons des mots *mains* ou *bras* là où l'on peut entendre indifféremment soit le bras, soit la main (1).

On pourrait presque trouver aussi un sens métaphorique dans l'emploi du mot χείρ en certains passages, par exemple lorsque le poëte dit : *mains invincibles* (2), ou porter *les mains puissantes sur les vaisseaux* (3), c'est-à-dire *exercer des violences*. Tout cela prouve avec quelles réserves on doit rechercher dans Homère le langage technique sous le langage ordinaire, et combien, malgré des connaissances déjà très-précises, il y avait de vague dans l'expression. La science existe avant la langue scientifique, c'est-à-dire avant que les savants aient imposé un sens à certains mots usuels, ou inventé des mots qui correspondent aux faits et aux idées nouvelles. C'est une cause d'embarras extrêmes et de difficultés souvent insurmontables, surtout quand on veut trouver dans un auteur non technique ce qui n'y est pas et ce qui ne saurait y être.

Χολάδες. — *Voy.* ἔγκατα.

Χρώς. — *Voy.* δέρμα.

Ὦμος. — Le plus souvent ὦμος a dans Homère le sens très-étendu de notre mot *épaule*, c'est-à-dire qu'il désigne toute la partie supérieure du dos, y compris, bien entendu, la région scapulaire en arrière, en haut et sur les côtés ; par exemple dans ces phrases : *enlever les armes de dessus les épaules ; — nuage qui entoure les épaules ; — arracher la tête des épaules ; — avoir la tête sur les épaules ; — jeter un manteau sur les épaules ; — larges épaules ; — répandre la grâce sur la tête et sur les épaules* (4). Mais en divers autres pas-

(1) IV, 493 : νεκρὸς δέ οἱ ἔκπεσε χειρός. Nous dirions également, en parlant d'un corps volumineux qu'on ne tient pas seulement dans les mains, mais qu'on embrasse, *ce corps échappe des mains ;* et c'est sans doute dans ce *double sens* qu'Homère se sert ici du mot χείρ. Remarque analogue pour VII, 130 : *élever les mains au ciel.*

(2) I, 567 : ἄαπτοι χεῖρες. — Cf. Hésiode, *Op. et dies,* 148, où χεῖρες ἄαπτοι paraît signifier *bras.*

(3) I, 88-89 : οὔτις.... παρὰ νηυσὶ βαρείας χεῖρας ἐποίσει.

(4) V, 621-22 ; VIII, 194. — XV, 308 ; cf. *Od.* VI, 219. — XVII, 126. — II, 259. — *Od.* XV, 61. — *Od.* XVIII, 68. — *Od.* VIII, 19.

sages, et surtout à propos des blessures, il a le sens plus précis et plus anatomique de *région scapulaire* ou épaule proprement dite. Ainsi le poëte dit : *frapper au métaphrène entre les deux épaules; — arracher le fer de l'épaule; — trait qui traverse au bas de l'épaule; — coup porté au bas de l'épaule; — clavicules attachées à l'épaule; — tomber sur le sinciput et les épaules; — mouvoir les bras sur les épaules* (1).

## III. — PHYSIOLOGIE.

Les notions d'Homère sur la science générale de la vie ne sont ni très-étendues ni toujours très-précises; on doit cependant les recueillir avec soin, car elles représentent les origines les plus reculées des théories que nous trouverons plus tard dans les écrits des philosophes et dans la Collection hippocratique. C'est surtout par les expressions dont le poëte se sert pour peindre la mort ou la défaillance, laquelle est une mort apparente, que nous pouvons apprécier l'idée qu'il se faisait de la vie. J'ai relevé à ce sujet les textes les plus importants où il est question soit de la mort naturelle ou de la mort violente, soit de la défaillance, et je vais les rassembler sous les yeux du lecteur.

Dans les poëmes homériques trois mots servent généralement à exprimer la *vie :* θυμός (2), φρένες, ψυχή. Nulle part la vie n'est définie, mais en près de cent passages, il est dit que la mort est la perte de la ψυχή (*psyché*, — *âme*), ou du θυμός (*esprit*), ou des φρένες. Homère reconnaissait donc dans l'homme et dans les animaux, car sous ce rapport il n'établit aucune différence entre eux (3), deux principes (4) : d'un côté les membres et les viscères, et de l'autre un certain *souffle*, un certain *esprit* analogue à ce qu'on a appelé plus tard le πνεῦμα (5), qui anime le corps. Il n'existe, bien entendu, aucune distinction formelle entre ce que nous nommons aujourd'hui *matière* et *esprit*.

(1) V, 57 (Cf. 399-400); XVI, 807. — V, 110. — XVII, 309-310 (Cf. 598). — XV, 341 (Cf. V, 16, 188; XVI, 478). — XXII, 324. — V, 586. — XXIII, 628

(2) Je remarque que dans divers passages, notamment *Od.* XIV, 490 (νόον ἐνὶ θυμῷ), θυμός semble pris au sens anatomique comme φρένες, en même temps qu'au sens physiologique.

(3) III, 294 : θυμοῦ δευομένους, en parlant des agneaux immolés; XVI, 469 : ἔπτατο θυμός, en parlant d'un cheval; XXIII, 880 : ἐκ μελέων θυμὸς πτάτο, en parlant d'un oiseau. — *Od.* III, 465 : λίπε δ' ὀστέα θυμός, en parlant d'un bœuf.

(4) Καὶ γάρ θην τούτῳ τρωτὸς χρὼς ὀξέϊ χαλκῷ, ἐν δὲ ἴα ψυχή, θνητὸν δέ ἕ φασ' ἄνθρωποι, XXI, 569, en parlant d'Achille; Voy. aussi XXIII, 191.

(5) Ce mot ne se trouve même pas dans Homère.

Recherchons donc d'abord quelle est l'essence et quelle est la demeure de cette *âme* ou de cet *esprit*. Ordinairement Homère, pour exprimer l'idée de *perte de la vie*, se sert de verbes dont la signification est très-générale (1); mais en divers passages (2) il emploie des verbes dont le sens est caractéristique et précis : ἀποπνέω, καπύσσω, *exhaler*, et ἵπταμαι, *s'envoler;* ailleurs (3) il est dit, en parlant d'un sanglier, que la vie s'envola ; enfin on voit dans l'*Odyssée* (4) l'âme (ψυχή) voltiger comme un songe. D'où l'on peut conclure que le poëte considérait la vie comme résultant de la présence dans le corps d'un certain *air* qui joue plus tard un grand rôle dans les théories physiologiques des philosophes. Ce principe de vie n'est pas très-différent de la respiration elle-même, puisque Achille dit quelque part (5) : L'âme (ψυχή) de l'homme ne peut ni revenir, ni être reprise ou ressaisie quand elle a franchi la barrière des dents. Le *souffle*, la *respiration*, l'*air*, sont encore pour nous les symboles mêmes de la vie. C'est aussi le *souffle* de Dieu qui anime l'homme dans la *Genèse*. Toute la physiologie antique est sous la domination de cette idée.

Ce principe vital, comme nous l'avons vu, s'appelait indifféremment ψυχή, θυμός, ou même φρένες. En réunissant les passages où ces mots se trouvent, et en les comparant entre eux, on ne remarque en général que des nuances légères dans la signification de ces mots

(1) Par ex. : λύθη ψυχή τε μένος τε, V, 296; VIII, 315; ἔλιπε ψυχή, V, 696 ; ψυχῆς ὤκιστος ὄλεθρος, XX, 325 ; θυμὸν ἀπηύρα, XVI, 828 ; ἀπὸ θυμὸν ὄλεσσεν, VIII, 90 ; XI, 342 ; XVII, 616 ; XX, 412 ; λίπε θυμός, XVI, 410. On voit que les expressions encore consacrées de *lipothymie* et *lipopsychie* (λιποθυμία, λιποψυχία) ont une origine fort ancienne. — Un auteur hippocratique (*Affect. int.* § 25, t. VII, p. 236, éd. Littré) se sert aussi de l'expression *rendre l'âme :* ἀφῆκε τὴν ψυχήν.

(2) θυμὸν ἀποπνέων, IV, 524, et XIII, 654 (ce même verbe est employé dans deux autres circonstances où il ne s'agit plus de mort, VI, 182 ; *Od.* IV, 406, avec le même sens, c'est-à-dire *exhaler*) ; XVII, 856, Ψυχὴ δ' ἐκ ῥεθέων πταμένη ἄϊδόσδε βεβήκει ; XXII, 362; cf. XVI, 469, ἔπτατο θυμός en parlant d'un cheval (de ce même cheval il est dit aussi, vers 468, θυμὸν ἀΐσθων, *expirant sa vie*, d'où l'on peut conclure qu'il y a ici une gradation entre les mots ἀΐσθων et ἔπτατο) ; XXIII, 880, en parlant d'un oiseau (ἀπὸ δὲ ψυχὴν ἐκάπυσσε) ; XXII, 467. Cf. *Batrach.*, 211 : *l'âme s'envole.*

(3) *Od.* XIX, 454 : ἀπὸ δ' ἔπτατο θυμός.

(4) *Od.* XI, 222. Voy. aussi au chapitre *Chirurgie* l'observation de la défaillance de Sarpédon.

(5) IX, 408-409. — Une idée analogue est exprimée dans le 325e frag. d'Euripide, éd. Wagner (φιλημάτων ὄχλῳ ψυχὴν ἐμὴν κτήσαιτο, *il prenait mon âme par la multitude de ses baisers*), et dans la 78e *épigramme* du ve chap. de l'*Anthologie palatine* (t. I, p. 76, éd. Dübner, collect. Didot) : Τὴν ψυχὴν, Ἀγάθωνα φιλῶν, ἐπὶ χείλεσιν ἔσχον. *Animam meam, Agathonem osculans, in labris habui.*

quand ils désignent la vie (1); ils servent également à exprimer le courage, l'ardeur, l'intelligence, les passions, en un mot, tous les mouvements de l'esprit et des sens (2). Perdre le θυμός ou perdre la ψυχή c'est certainement la même chose dans un très-grand nombre de passages; cependant il faut remarquer que c'est toujours la *psyché*, l'*âme* (ψυχή) qui descend aux enfers, qui revient, qu'on interroge, qui donne des avis, qui prophétise, qui parle (3); c'est par l'âme et par les genoux qu'on implore (4); de sorte que l'âme est plus personnelle; elle représente l'être, elle le perpétue pour ainsi dire dans le monde souterrain; tandis que le θυμός ou les *phrènes*, plus impersonnels, semblent appartenir au courant général, au foyer commun de la vie, bien qu'ils soient plus spécialement le centre ou le siége des impressions morales ou intellectuelles et des déterminations actives auxquelles l'âme participe aussi (5). Comme ces impressions retentissent évidemment dans la poitrine (6) par les mouvements du cœur ou les sensations de l'épigastre, c'est précisément cette observation qui a fait si longtemps attribuer au cœur les fonctions du cerveau. Dans cette physiologie-psychologique tout est vague, incertain; les mots, par conséquent, n'ont pas plus de précision que les idées; tantôt ils sont synonymes et tantôt on marque entre eux une certaine différence, souvent très-difficile à saisir (7).

(1) Dans un passage de l'*Odyssée*, XI, 221-222, la mère d'Ulysse marque une distinction très-nette entre le θυμός qui quitte les os blancs, et la ψυχή qui voltige comme une ombre après la mort et qui se rend dans les demeures de Pluton. — On peut noter également dans l'*Iliade* un passage (XXIII, 100 et 104) où il est dit que la ψυχή, l'imago (εἴδωλον), descend aux enfers, mais que les φρένες n'y existent plus (οὐκ ἔνι πάμπαν). Cf. aussi XVI, 504-505, et Malgaigne, *Anatom. et Phys. d'Homère*, p. 24.

(2) C'est ainsi qu'on dit d'Achille qu'il n'avait pas le cœur tendre, οὐ γλυκύθυμος, XX, 467. Avec la signification de courage, θυμός est placé volontiers dans la poitrine, où retentissent les émotions (cf. par ex. V, 208; XIV, 39-40).

(3) Voy. par exemple I, 3 et 4. — A propos de ces deux vers, Halbkart, dans une bonne dissertation (elle semble avoir inspiré celle de Hamel. Paris, 1832) qui a pour titre : *Psychologia Homerica*, etc., Züllichaviae, 1796, in-8 (p. 13), fait la remarque suivante : « Homerus cum de anima et corpore sermo est, illam nomine suo, hoc autem pronomine αὐτός (ψυχὰς Ἄϊδι προΐαψεν ἡρώων, αὐτοὺς δὲ ἑλώρια τεῦχε κύνεσσιν) denotat; tum quod illius aetatis homines, quae corporis magis quam animi perficiuntur viribus, in iis maxime occupabantur..., id magis ad se pertinere arbitrabantur; tum quod sensibus, quorum vim tunc temporis maximam fuisse constat, corpus quidem cognoscebant, haud ita vero animam. » — XVI, 625; XXIII, 100; *Od.* XI, 65, 150. Voy. même *Batrach.* 239. — XXIII, 65; *Od.* X, 492; *Ib.* XI, 51, 84, 90. — XXIII, 221; XXX, 23; *Od.* XXIII, 251.

(4) XXII, 338. — (5) IX, 321-322. — (6) XIV, 39-40; θυμὸς ἐνὶ στήθεσσι.

(7) Voy. I, 193; II, 3; IV, 163; V, 406; VI, 671; VII, 447; IX, 321-22; XI, 334; XVI, 504-505; *Od.* I, 4-5; XI, 203-204; XXI, 154, 171. — Galien, *Dogm. Hipp. et*

Il y a du moins un point mis, je crois, hors de doute pour la *psyché*.

Où résidait cet *air vital?* Ici encore Homère est le précurseur des physiologues qui, pour la plupart, ne reconnaissent pas de siége déterminé pour le principe de la vie, mais le considèrent comme répandu dans tout l'organisme. Ainsi la vie quitte les os, abandonne les membres, est arrachée des entrailles, ou, poussée, s'échappe à travers la blessure (1); elle suit la lance que Patrocle arrache de la poitrine de Sarpédon (2). Il y a aussi l'idée d'une séparation violente entre le corps et le principe vital dans cette expression, encore usitée de nos jours : *il lui arracha la vie* (3), et dans l'épithète θυμοραϊστής (*qui brise la vie*) donnée à la mort (4).

Pour peindre les phénomènes apparents de la mort, Homère a des images que j'oserais appeler pittoresques s'il s'agissait d'un autre sujet et qui prouvent une fois de plus son génie observateur : des ténèbres couvrent les yeux (5), une nuit noire, une nuit ténébreuse voile les yeux (6), un brouillard s'étend sur la vue (7), la vue tourbillonne (8), des nuages sombres environnent le blessé (9), une mort

*Plat.* III, 2 ; éd. de Kuehn, t. V, p. 295 suiv., et III, 7, p. 342-43, veut démontrer, d'une part, par la citation de nombreux passages, qu'Homère a placé l'âme irascible, et l'âme rationnelle dans le cœur, ainsi que l'ont fait beaucoup de philosophes et de médecins, et de l'autre que l'âme concupiscente est mise dans le foie par le poëte ; il invoque en preuve le supplice de Tityus (*Od.* XI, 573 suiv.), dont un vautour déchire le foie pour avoir voulu attenter à l'honneur de Latone ; si le poëte parle du foie plutôt que d'un autre viscère, c'est pour bien marquer que le foie est, dit Galien, le siége des mauvais penchants! Avec de telles explications on va loin dans l'interprétation des textes.

(1) Γαστέρα τύψε μέσην, ἐκ δ' αἴνυτο θυμόν, IV, 531 ; λίπε δ' ὀστέα θυμός, XII, 386 (cf. *Od.* XI, 221) ; ὦκα δὲ θυμός ᾤχετ' ἀπὸ μελέων, XIII, 671-672 (Cf. *Batrach.* 215) ; ψυχὴ δὲ κατ' οὐταμένην ὠτειλήν ἔσσυτ' ἐπειγομένη, XIV, 518-19.

(2) ἐκ χροὸς ἕλκε δόρυ · προτὶ δὲ φρένες (*vie*) αὐτῷ ἕποντο, τοῖο δ'ἅμα ψυχήν (*âme*) τε καὶ ἔγχεος ἐξέρυσ' αἰχμήν, XVI, 504-505. — Φρένες est ici curieux à noter, car il semble qu'Homère se sert plus volontiers de ce mot quand il s'agit d'une blessure à la poitrine où se trouvaient les φρένες, à la fois partie organique centrale et synonyme d'intelligence, de vie, etc., comme θυμός et ψυχή.

(3) ἐξαίνυτο θυμόν, V, 55 ; XX, 459.

(4) ἀμφὶ δέ οἱ θάνατος χύτο θυμοραϊστής, XIII, 544 ; XVI, 414 et 580.

(5) σκότος ὄσσε κάλυψεν, IV, 504 et 526 ; VI, 11 ; XIII, 575 ; XIV, 519 ; XVI, 316 (ici je n'oserais pas affirmer qu'il s'agit de mort ; peut-être le poëte n'a-t-il voulu que marquer la défaillance, car Amphiclès est blessé seulement au mollet ; toutefois il ne reparaît plus dans la mêlée) et 325 ; XXI, 181. Ces ténèbres sont aussi appelées στυγεροί, *horribles :* XIII, 672 ; XVI, 607. — Nous retrouverons plus tard cette épithète appliquée aux maladies.

(6) κελαινή ou ἐρεβεννὴ νύξ, V, 310 et 659.

(7) κατὰ δ' ὀφθαλμῶν κέχυτ' ἀχλύς, XVI, 344.

(8) στρεφεδίνηθεν δέ οἱ ὄσσε, XVI, 792.

(9) νεφέλη δέ μιν ἀμφεκάλυψεν κυανέη, XX, 417-18 : cf. aussi V, 68 ; XVI, 350.

empourprée se répand sur les yeux (1) ; ailleurs (2) il est dit qu'Iphidamas, tué par Agamemnon, dormit d'un sommeil d'airain (3). Le poëte n'a pas manqué non plus de noter le *collapsus* qui suit les grandes blessures ; il le désigne par deux formules qui reviennent souvent : les membres ou les genoux fléchissent et se dérobent (4).

Les signes de la mort sont très-bien décrits en quelques mots dans l'observation suivante : Sarpédon, mortellement blessé par Patrocle, après avoir harangué son cher compagnon Glaucus, est enveloppé par la mort, fin de tout ; les narines n'aspirent plus l'air et les yeux ne voient plus la lumière ; il expire au moment où Patrocle montant sur sa poitrine, en arrache le fer meurtrier (5), sans doute par suite d'une violente hémorrhagie ou d'un rapide épanchement. Quand la mort était confirmée, les amis ou les proches fermaient les paupières et la bouche (6), et l'on prenait toutes sortes de soins du cadavre, soit pour lui faire honneur, soit même pour le préserver de la corruption ; c'est ainsi qu'on remplit les plaies de Patrocle d'une huile de neuf ans, et que Vénus instille dans les narines du héros de l'ambroisie et du nectar (7). On voit que l'embaumement date de loin.

La défaillance, la syncope sont représentées à peu près sous les mêmes traits que la mort ; et il n'y a rien en effet qui y ressemble plus. Voici un tableau pris sur la nature : Sarpédon, blessé à la cuisse, *se trouve mal* aussitôt que le fer est arraché de la plaie ; la vie (ψυχή) semble le quitter, ses yeux s'obscurcissent ; mais bientôt la respiration renaît (ἀμπνύνθη) ; le souffle de Borée qu'il aspire ravive son *esprit*, qui s'alimentait péniblement (8). — De même, lorsqu'Andromaque reconnaît le cadavre d'Hector, elle tombe en syncope : une nuit ténébreuse couvre ses yeux (9) ; son âme (ψυχή) paraît s'ex-

(1) ὄσσε ἔλλαβε πορφύρεος θάνατος, V, 82-83 : XVI, 333-34 ; XX, 476-77.

(2) XI, 241 : κοιμήσατο χάλκεον ὕπνον.

(3) Voy. aussi *Od.* II, 100, la mort qui couche l'homme tout de son long : τανηλεγέος θανάτοιο.

(4) λῦσε δὲ γυῖα, VII, 12 ; XI, 240 ; XVI, 400 ; XVII, 524 ; λύθεν δ' ὑπὸ φαίδιμα γυῖα, XVI, 805 ; ὑπέλυντο δὲ γυῖα, XVI, 341 ; ὑπὸ γούνατ' ἔλυσεν, XI, 579 ; XIII, 412.

(5) XVI, 502-504 ; cf. aussi sur cette expression, *la mort*, *fin de tout* (τέλος θανάτοιο κάλυψεν) XXII, 361.

(6) *Od.* XI, 426 ; 453.

(7) XVIII, 351 ; XIX, 38-39.

(8) περὶ δὲ πνοιὴ βορέαο ζώγρει ἐπιπνείουσα κακῶς κεκαφηότα θυμόν, V, 696-98. — Voy. plus haut p. 53, ce que j'ai dit sur l'essence de la vie.

(9) ἐρεβεννὴ νὺξ — Voy. plus haut p. 108, cette même expression pour la mort.

haler ; quand le souffle lui revient (ἄμπνυτο), la vie (θυμός) se rassemble dans les *phrènes* (1).

Un auteur ancien (2) fait remarquer qu'Homère semble n'avoir reconnu que deux éléments : *la terre et l'eau*. Le passage auquel cet auteur fait allusion est, en effet, le plus ancien texte que nous possédions sur la théorie des éléments, et, quoique très-vague, il mérite d'être recueilli.

Les connaissances d'Homère en physiologie spéciale (3) se bornent à des notions un peu vagues sur quelques grandes fonctions. Il sait que la trachée est l'organe essentiel de la voix (4), que la nourriture et que la boisson passent par le gosier (5), que le cœur palpite (6) ; il semble tantôt confondre la *respiration* et la *vie*, et, comme l'ont fait plus tard quelques philosophes, placer la respiration dans tout le corps (7), tantôt considérer la poitrine comme le siége principal de cette fonction (8), qui s'accomplit par la bouche et par les narines (9). Homère a reconnu aussi que le sommeil prolongé est nuisible (10) ; cette proposition est devenue un *aphorisme* dans la collection hippocratique (VII, 72).

Enfin je veux signaler un dernier passage, le plus important de tous ceux qui regardent la physiologie spéciale, et auquel on semble n'avoir point fait attention : « Vénus est blessée à la main, et de cette blessure il s'échappe non du sang ordinaire, mais un sang immortel,

(1) XX, 466-67 ; 475-76. — Voy. au chapitre *Chirurgie*, p. 60, *l'observation d'Hector* blessé à la poitrine par Ajax.

(2) Pseudo-Galien (*Introd. seu medicus*, § 9, t. XIV, p. 696), à propos de ce vers, VII, 99 : ἀλλ' ὑμεῖς μὲν πάντες ὕδωρ καὶ γαῖα γένοισθε, *Atqui vos quidem omnes aqua et terra fiatis.*

(3) J'ai négligé ici la théorie des songes, qui, dans Homère, n'a rien de physiologique. — Ces songes sont des êtres, ou du moins des images d'êtres, envoyés par Jupiter, par la porte de corne ou par la porte d'ivoire, pour tromper ou pour donner un avis salutaire. Voy. Halbkart, *Psychol. homer.*, p. 23, suiv.

(4) XXII, 329. — Voy. p. 64, la relation de la mort d'Hector.

(5) XXIV, 641-42. — Plusieurs physiologues et quelques médecins hippocratiques ont pensé que la boisson passait, au moins en partie, par la trachée. — Peut-être même on trouve une trace de cette opinion dans les vers 347 et 384 du XIX[e] chant de l'*Iliade*. — Voy. p. 47, note 7.

(6) XIII, 438-445.

(7) Voy., p. 54, ce que j'ai dit plus haut de l'*air vital*.

(8) Voy. plus haut, p. 57, les observations de défaillance chez Sarpédon et chez Andromaque.

(9) IX, 408-409 ; XVI, 502-503.

(10) *Od.* XV, 394 : ἀνίη καὶ πολὺς ὕπνος.

ichoreux, car un tel sang est propre aux dieux bienheureux, qui ne mangent point de pain et ne boivent pas le vin noir (1). » Certes on ne saurait mieux exprimer les conditions de la nutrition et le rôle des aliments pour la formation du sang rutilant (*hématose*).

## IV. — CHIRURGIE.

Les plaies (2) peuvent être divisées en deux classes: les plaies proprement dites, superficielles ou pénétrantes, faites avec l'épée, la lance ou le javelot (3) ; et les plaies contondantes qui résultent généralement de coups de pierres, genre de projectile dont les héros se servaient volontiers quand ils étaient désarmés. La pierre était lancée le plus ordinairement avec la main, quelquefois avec une fronde (4). Notons aussi qu'Ulysse, impatienté de la faconde immodérée et railleuse de Thersite, et n'ayant sous la main que son sceptre, l'en frappe rudement dans le dos et sur les épaules (5). Le poëte remarque qu'à la suite de cette violence, il se produisit sur ces parties une forte ecchymose avec tuméfaction (6) ; ce résultat n'a rien qui doive nous étonner si le sceptre d'Ulysse était, comme celui d'Achille, tout garni de clous d'or (7). De tels sceptres devaient remplir l'office de massue. A cette seconde classe de blessures appartiennent aussi les chocs violents qui, sans entamer les tissus, causent néanmoins de graves désordres. Nous

(1) V, 339-341 : Ῥέε δ' ἄμβροτον αἷμα θεοῖο ἰχώρ... οὐ γὰρ σῖτον ἔδουσ', οὐ πίνουσ' αἴθοπα οἶνον.—Daehne (*Med. homer.*, p. 10) signale, il est vrai, ce passage, mais seulement pour montrer que les dieux, n'ayant pas de sang, ne sont pas exposés aux maladies ; ce n'est pas là l'enseignement qui en ressort.

(2) ἕλκος désigne comme notre mot *plaie*, tantôt, et c'est le plus souvent, une *blessure* au moment où elle est reçue (voy. par ex. XIV, 130 ; XV, 393), tantôt une blessure ou, si l'on veut, une plaie déjà ancienne (voy. par ex. VIII, 405 et 419 ; XIX, 49), même une blessure en voie de cicatrisation (XXIV, 420 : ἕλκεα πάντα μέμυκεν), enfin un *ulcère* (voy. p. 74, l'*Observ. de Philoctète*). Les épithètes des plaies sont très-vagues et n'expriment que la gravité (λυγρὰ, ἀργαλέα, καρτερὰ). Le mot ὠτειλή est employé dans le sens exclusif de *blessure* (voy. par ex. V, 870 ; XI, 266 ; XVII, 862 ; *Od.* XXIV, 189).

(3) Le vieux Nestor (VII, 136. sqq.) remarque comme une chose extraordinaire qu'Ereuthalion combattait autrefois avec une massue de fer.

(4) On peut le conjecturer d'après un passage du livre XIII de l'*Iliade*, v. 599-600, où il est dit qu'Agénor se servit de sa fronde de laine pour bander la plaie de son ami.

(5) II, 265-268.

(6) Σμῶδιξ δ' αἱματόεσσα μεταφρένου ἐξυπανέστη. — Cf. aussi XXIII, 716-17 : Πυκναὶ δὲ σμώδιγγες ἀνὰ πλευράς τε καὶ ὤμους αἵματι φοινικόεσσαι ἀνέδραμον.

(7) I, 245-46.

étudierons ces diverses espèces de blessures en suivant l'ordre des régions et en commençant par la tête. Je veux rapporter de suite deux exemples remarquables qui appartiennent à la seconde catégorie.

### 1. — *Blessures à la tête et à la face.*

Pour repousser Hector furieux, ce fléau qui roule au-devant de lui, Diomède brandit sa longue lance, la darde en avant, et le coup, sans dévier, porte sur la tête d'Hector, au sommet du casque; mais l'airain, repoussé par l'airain, n'arrive pas jusqu'à la peau, et la lance s'enfonce dans la terre. Hector recule rapidement au milieu des siens, tombe sur ses genoux, et de sa main robuste s'appuie sur la terre; un sombre nuage s'étend sur ses yeux (1); bientôt le héros revient à lui (2), se précipite sur son char et échappe par la fuite aux menaces de Diomède (3).— C'est là un fait de commotion cérébrale légère; voici une commotion d'un genre différent: Hector en est encore le sujet; et si m'écartant cette fois de l'ordre que je me suis tracé, je rapproche un coup sur le haut de la poitrine d'un coup sur le sommet de la tête, c'est pour montrer avec quelle précision Homère sait distinguer les cas chirurgicaux, et avec quel soin il poursuit une *observation* dans les moindres détails et à travers plusieurs chants. Hector, frappé à la partie supérieure de la poitrine, près du cou, par une lourde pierre que vient de lui lancer Ajax, laisse tomber sa lance et roule dans la poussière; il n'a plus, comme tout à l'heure, la force de rester debout: ses compagnons le relèvent, l'emportent loin du combat; il a perdu connaissance et pousse de profonds gémissements; on lui verse de l'eau sur le visage, il reprend un moment ses esprits (ἀμπνύνθη), ouvre les yeux, s'appuie sur ses genoux, vomit un sang noir, puis retombe en arrière et ses yeux se couvrent d'une sombre nuit (4). L'évanouissement dure assez longtemps; il est accompagné de grande difficulté de respirer (5), de vomissement de sang (6), de sueur (7); mais quand Apollon vient pour l'exciter de nouveau au combat, Hector est déjà relevé; il a reconnu ses compagnons; il raconte au Dieu sa triste aventure et re-

(1) ἀμφὶ δὲ ὄσσε κελαινὴ νὺξ ἐκάλυψεν.
(2) ἄμπνυτο, *reprit sa respiration.*
(3) XI, 349-360.
(4) XIV, 409-439.
(5) ...ἀργαλέῳ ἔχετ' ἄσθματι, κῆρ ἀπινύσσων, XV, 10. Voy. XV, 241.
(6) XV, 11.
(7) *Ibid.* 241. Voy. plus haut chap. *Physiologie*, p. 57.

trouve la force de monter sur son char (1). Certes on ne peut imaginer une observation plus exacte ; rien n'y manque, et il n'y a pas un trait superflu.

D'un coup de pierre Patrocle partage en deux la tête d'Erylaus (2), un coup semblable est frappé par Hector sur Épigée (3) ; les blessés tombent en avant, et la mort *qui rompt les liens de l'âme* les enveloppe aussitôt. Ajax, du haut d'une tour, brise la tête d'Épiclès avec une pierre, et l'âme quitte les os (4). Je note un coup de lance qui divise la tête en deux (5), un autre qui fait jaillir la cervelle sanglante (6), et à propos d'un coup d'épée qui partage le crâne, le poëte dit qu'une mort empourprée se répandit sur les yeux du blessé (7).

Les blessures au front (8), à la tempe (9), aux environs des oreilles (10), à la région orbitaire (11), qu'elles soient faites avec une pierre ou avec une arme tranchante, sont toutes réputées mortelles, ou du moins extrêmement dangereuses. Deux observations de ce genre sont à signaler : armé de la lance, Ménélas frappe Pisandre au front, à la racine du nez : les os éclatent et les yeux sanglants jaillissent à terre aux pieds du vainqueur (12) ; ailleurs (13) Patrocle frappe Cébrion au front avec une pierre raboteuse qui emporte les sourcils et broie l'os ; ses yeux tombent dans la poussière. Cette chute des yeux ou même d'un œil, si ce n'est pas une métaphore par laquelle le poëte veut exprimer la rupture violente des tuniques de l'œil et l'issue des humeurs, me paraît un fait imaginaire : elle est bien difficile

(1) XV, 239-252. — (2) XVI, 411-12. — (3) XVI, 577-79. — (4) XII, 383-86. — (5) XX, 387. — (6) XVII, 296-98. — (7) XX, 475.

(8) IV, 460-461 ; VI, 10-11 (l'arme pénètre à travers l'os et les ténèbres voilent les yeux du blessé) ; XI, 95-98 ; XII, 185-86 (la cervelle est broyée) ; XXIII, 395-96 : chute de char, les coudes, le nez, la bouche sont déchirés ; le front est brisé.

(9) IV, 501-503 (la lance sort par la tempe opposée) ; V, 584-586 (le blessé tombe sur le sommet de la tête, puis sur le dos. — Voy. plus loin *blessures du coude*, p. 71, note 5) ; XX, 397-400 (la cervelle est broyée).

(10) XI, 109 ; XIII, 177 ; 671-672 (l'esprit — θυμός — abandonne ses membres et d'horribles ténèbres — στυγερὸς σκότος — l'enveloppent) ; XV, 433 (le blessé tombe à la renverse) ; XVI, 606 ; XVII, 616-18 (les dents sont jetées en avant ; la langue est coupée par le milieu ; l'esprit — θυμός — s'échappe) ; XX, 473 (la lance traverse d'une oreille à l'autre). D'un coup de poing, Ulysse fracasse la mâchoire d'Irus près de l'oreille (αὐχέν' ἔλασσεν ὑπ' οὔατος, ὀστέα δ' εἴσω ἔθλασεν) qui vomit du sang, tombe dans la poussière et se brise les dents (ἤλασ' ὀδόντας), *Od.* XVIII, 96-98.

(11) XIV, 493-5 (l'arme pénètre sous l'arcade sourcilière au fond de l'œil ; la *pupille* jaillit, et le fer sort à travers l'occiput ; le blessé tombe en portant les mains en avant, la lance reste dans la plaie). — Voy. *Anatomie,* article γλήνη.

(12) XIII, 615-18. — (13) XVI, 739-42.

à expliquer, et je ne sache pas que nos chirurgiens civils ou militaires l'aient jamais relatée.

Voici encore quelques beaux coups, et cette fois ils sont conformes à toutes les règles : Idoménée enfonce sa lance dans la bouche d'Érymas; le fer pénètre sous le cerveau, brise les os blancs et les dents; les yeux s'injectent fortement; le sang sort par les narines et par la bouche, le nuage noir de la mort se répand sur le blessé (1). Patrocle frappe avec sa lance la mâchoire droite de Thestor, traverse l'arcade dentaire et arrache le guerrier de son char comme un homme assis sur un rocher enlève du sein des flots un énorme poisson avec la ligne et l'airain brillant (2). Une telle blessure est mortelle, moins par elle-même que par les violences qui la suivent. La lance de Diomède, dirigée par Minerve, atteint Pandarus au nez, près de l'œil, traverse les dents, coupe la langue près de la racine et ressort à l'extrémité du menton. Pandarus, tombé de son char, perd à la fois ses forces et la vie (3).

Dans les jeux célébrés autour du bûcher de Patrocle (4), Euryale reçoit à la joue (*sur la mâchoire* — παρήϊον — voy. le chap. *Anatomie*) un violent coup de poing, et aussitôt ses membres brillants se dérobent sous lui (ὑπήριπε φαίδιμα γυῖα); il vomit un sang épais, laisse sa tête se balancer à droite et à gauche, et semble avoir perdu l'esprit (ἀλλοφρονέοντα). Un chirurgien moderne ne peindrait pas mieux une telle blessure.

## 2. — *Blessures au cou.*

Après les blessures de la face viennent les blessures du cou. Homère a distingué deux régions dans le cou : l'une qui comprend surtout les parties postérieures et latérales, et qu'il appelle généralement αὐχήν ; l'autre, antérieure, qui répond à ce que nous appelons *gorge* et *gosier*, et qui a reçu divers noms. C'est en cet endroit qu'on égorge les victimes (5) ; là aussi les blessures sont presque toujours immédiatement mortelles (6).

Je ne trouve dans toute l'*Iliade* que cinq blessures à la gorge et une dans l'*Odyssée*. Ulysse traverse avec une flèche la gorge d'Antinoüs, l'un des prétendants; le trait sort en arrière, la tête s'incline du

(1) XVI, 345-350. — Érymas reparaît cependant plus tard et il est tué par Patrocle, XVI, 415. — (2) XVI, 405-410 (l'esprit — θυμός — abandonne le guerrier).

(3) V, 291-96. — (4) XXIII, 689-99.

(5) III, 292; XIX, 266 : ἀπὸ στομάχους, ou στόμαχον τάμε. Voy. le chap. *Anatomie* aux mots λαιμός et στόμαχος.

(6) Voy. par ex. XXII, 325 : λαυκανίην, ἵνα τε ψυχῆς ὤκιστος ὄλεθρος.

côté opposé (ἑτέρωσε); un flot de sang s'échappe des narines; le blessé vomit les aliments qu'il vient de prendre, et glisse sous la table (1). Ménélas frappe Euphorbe au bas de la gorge, la lance traverse le cou et le sang souille la chevelure du Troyen (2). Idoménée enfonce sa lance dans le gosier d'Asius, au-dessous du menton, Asius tombe comme un chêne sous la hache du bûcheron, grince des dents, et saisit avec les mains la poussière sanglante (3). Énée atteint Apharée d'un coup de lance à la gorge; et, comme chez Antinoüs, la tête s'incline du côté opposé (4). Dans une autre observation qui suit immédiatement (5), Homère signale une des principales causes de la mort soudaine quand il dit: Antiloque voyant Thoas s'enfuir, lui coupe le *vaisseau* (φλέϐα) qui, courant le long de l'épine, arrive au cou, et Thoas tombe sur le dos, en étendant les mains vers ses compagnons.

Le récit de la mort d'Hector (6) n'est pas moins remarquable. J'en emprunte la traduction à M. Pessonneaux, la rectifiant en un point seulement: « Le Troyen était entièrement garanti par les belles armes d'airain dont il dépouilla Patrocle immolé : un point seul était à jour, à l'endroit de la gorge où la clavicule sépare le cou des épaules et par où le souffle de la vie s'échappe le plus rapidement. C'est là que le divin Achille, fondant sur Hector plein d'ardeur, plongea sa lance; la pointe traversa de part en part le cou délicat, mais le frêne, armé d'un lourd airain, ne divisa pas la trachée-artère (7), jusqu'à ce qu'il pût adresser quelques mots en réponse à son vainqueur (8); il tomba dans la poussière, et le divin Achille se glorifia..... Comme Hector terminait ses imprécations contre Achille, la mort, fin de toutes choses, l'enveloppa; et l'âme, s'envolant du corps, descendit aux enfers, pleurant sa destinée et regrettant sa vigueur et sa jeunesse. »

Parmi les blessures des parties postérieures et latérales du cou (9),

(1) *Od.* XXII, 15. — (2) XVII, 45-49. — (3) XIII, 387-91. — (4) XIII, 541-43. — (5) XIII, 545-549. — (6) XXII, 306-330.

(7) Le mot ἀσφάραγος signifie ici *trachée-artère* et non pas *artère*, comme traduit M. Pessonneaux. — Voy. les chap. *Anatomie* et *Physiologie*.

(8) Cette phrase signifie-t-elle qu'Achille avait calculé son coup pour qu'Hector pût lui parler, ou que le sort dirigea son arme de façon qu'Hector conserva la voix? La seconde supposition me paraît la plus probable; car l'habileté d'Achille, quelque grande qu'elle fût, ne justifierait pas tant de précision.

(9) V, 657-59 (mort; la nuit ténébreuse voile les yeux); VII, 12 (mort; les genoux se dérobent); XI, 240-41 (mort; les genoux se dérobent et le héros dormit un sommeil d'airain); XV, 451 (mort); XVI, 332-34 (une mort empourprée envahit les yeux); 339-41 (mort; la tête, presque séparée du tronc, ne tenait plus que par la peau; le

il en faut rapporter quatre seulement. Archéloque est blessé par Ajax au niveau de la dernière vertèbre (notez cette précision), à la jonction du cou et de la tête; les deux *tendons* sont divisés et la face vient frapper la terre avant les genoux et les jambes (1). Le fils de Philée, Mégès, se précipite sur Pedæus; de sa lance aiguë il le frappe près de la tête à la nuque; l'airain passant à travers les dents lui coupe la langue; il tombe dans la poussière et serre avec ses dents l'airain glacé (2). Ce mouvement convulsif des mâchoires doit avoir été indiqué d'après nature; de pareils faits ne se trouvent guère par le seul pouvoir de l'imagination; mais il me semble que l'imagination prend sa revanche dans l'observation suivante(3) : Dolon se jette aux pieds de Diomède et implore la vie, mais Dioméde léve son épée, le frappe au milieu du cou, coupe les deux tendons, et *il parlait encore* que sa tête roulait dans la poussière. On ne pourrait admettre cette continuité de la parole que dans le cas où la trachée n'aurait pas été ouverte, et ici Homère ne fait pas de restriction à cet égard, tandis qu'à propos d'Hector, il dit positivement que la parole avait été conservée au héros, parce que la trachée n'avait pas été ouverte (4).

Au vingt et unième chant de l'*Iliade*, les dieux descendent dans la mêlée et combattent les uns contre les autres. Minerve, attaquée par Mars, recule, saisit dans sa robuste main une pierre noire, raboteuse, énorme, qui servait de borne à un champ, et la lance sur le cou de l'impétueux Mars dont les genoux se dérobent; dans sa chute il couvre sept arpents. Pallas sourit et raille son adversaire (5).

M. Malgaigne (6) a signalé une blessure faite non sur un héros grec ou troyen, mais sur un des chevaux de Nestor(7); la fléche décochée par Pâris pénètre au sommet de la tête, là ou naissent sur le crâne les premiers crins ; or c'est là une des régions les plus dangereuses (8). L'animal bondit de douleur, car le trait avait pénétré jusqu'au cerveau (9), et jeta le trouble parmi les autres coursiers, en

coup avait porté au-dessous de l'oreille). Voy. aussi XX, 481-83, où Achille tranche le cou à Deucalion; 587-89 (mort; les *tendons* sont brisés — coup de pierre).

(1) XIV, 465-68. — (2) V, 73-75.

(3) X, 454-57; même observation, presque dans les mêmes termes, à propos d'un des prétendants : *Od.* XXII, 328-29. Ces passages ont été imités par Ennius, *Annal.* 508-9. éd. Wahlen, Lips. 1854.

(4) Voy. plus haut p. 63. — (5) XXI, 403-407.

(6) *Anatomie et Physiologie d'Homère*, p. 13.

(7) VIII, 81-86.

(8) Καίριον. Ce mot est consacré dans le langage technique.

(9) Opinion fondée sur une théorie *a priori;* car les blessures de la substance cérébrale ne sont pas par elles-mêmes douloureuses.

se roulant autour de l'airain. On sait que des expériences tout à fait modernes ont établi une relation directe entre les mouvements de rotation et une lésion traumatique du cervelet. M. Malgaigne se croit donc en droit de diagnostiquer une lésion de cette nature sur le cheval de Nestor; de sorte qu'Homère aurait le premier signalé un fait des plus curieux dont il ignorait la cause précise, mais qu'il avait parfaitement observé et qu'il rattachait non à une blessure quelconque, mais à une plaie de l'encéphale. Je crois que le diagnostic de M. Malgaigne est justifié (1); je diffère seulement avec lui sur un point: le cheval de Nestor n'a pas été blessé *au sommet du cou*, mais *au sommet de la tête* (2), et c'est probablement après avoir traversé une partie du cerveau que le trait, lancé de haut en bas, a pénétré dans le cervelet.

Notons, pour terminer ce qui regarde les blessures de la région cervicale, un cas remarquable de fracture, si on s'en tient au dire du poëte, mais plus probablement de luxation des premières vertèbres, si on s'en rapporte à l'observation moderne; accident qui entraîne immédiatement la mort : Elpénor, alourdi par le vin, réveillé par un bruit soudain, se précipite au hasard pour échapper au danger, tombe du haut du toit et se brise les vertèbres du cou (3).

### 3. — *Blessures à la poitrine.*

L'étude des blessures du tronc n'est pas moins intéressante que celle des blessures de la tête ou du cou; j'y remarque même plus de précision et des divisions plus rigoureuses. Homère a distingué particulièrement, en avant, la région claviculaire près de l'épaule, là où la clavicule sépare le cou de la poitrine, région réputée des plus dangereuses (4), — la région mammaire, surtout la gauche, — la partie médiane de la poitrine; — en arrière l'entre-deux des épaules, enfin les épaules elles-mêmes, désignation qui comprend quelquefois les parties latérales de la poitrine. Il y a aussi pour l'abdomen plusieurs régions assez bien déterminées : en avant les hypochondres, surtout le gauche, — la région ombilicale, — les flancs, — le bas-ventre, où les atteintes de Mars sont si fatales (5), et par derrière, les lombes.

(1) Voy. Legouest, *Traité de chirurgie d'armée.* Paris, 1864; p. 318.

(2) ἄκρην κὰκ κορυφήν.

(3) *Od.* X, 257-60.

(4) VIII, 325-7, cf. XXII, 325. — La présence des gros vaisseaux explique assez ce danger. Homère n'a pas manqué d'indiquer cette cause. Voy. aussi p. 60, l'Observation d'Hector : *plaie contuse.* — (5) XIII. 567-9.

Notons d'abord une blessure au niveau de la clavicule, à la naissance du cou : il est dit expressément que l'arme pénétra profondément, qu'il y eut hémorrhagie violente et que le blessé tomba en avant (1). Hector frappe Teucer avec une pierre raboteuse à la région claviculaire; l'arc échappe aussitôt des mains du héros grec, qui tombe sur les genoux. Homère ajoute un détail curieux : par suite de la violence du coup, la corde s'était rompue, et le poignet de Teucer avait été frappé d'engourdissement. La blessure était grave et très-douloureuse, mais elle ne fut pas mortelle (2); c'est là encore un détail qui nous révèle l'état avancé de la chirurgie, au temps d'Homère, dans le pronostic des blessures.

Les guerriers les plus braves, ceux qui résistent en face, reçoivent les coups soit à cette redoutable région de la clavicule, soit en pleine poitrine (3), soit à la région mammaire (4), soit enfin sur les côtés de la poitrine. Pour cette dernière région, je ne trouve qu'une observation, c'est un cas de blessure non pénétrante et qui est présentée par Homère comme n'ayant aucune gravité. Ulysse est atteint par Socus d'un coup de lance qui déchire la peau, mais n'arrive pas jusqu'aux viscères; le héros reconnaît lui-même que le fer n'a pas atteint un endroit dangereux (5).

Les fuyards sont atteints à l'épaule, en arrière (6), ou dans le dos

(1) XXI, 117-119. Cf. V, 579; XVII, 309-10 (la lance, pénétrant sous la clavicule à la partie médiane, ressort au bas de l'épaule). — (2) VIII, 324-334.

(3) XIII, 186; XV, 420; 523 (στῆθος μέσον); 650; XVI, 312 (οὖτα στέρνον); 400 (βάλε στέρνον); 597 (στῆθος μέσον); 624 (βάλοιμι μέσον) XX, 486 (ἐν πνεύμονι.) — C'est par inadvertance sans doute que M. Pessonneaux traduit : *dans le ventre.* Je relève en passant ces inexactitudes pour montrer combien il importe, en traduisant Homère, d'être un peu familiarisé avec les sciences médicales. Cf. *Od.* XXII, 285-86. — Considéré en lui-même, le pronostic des plaies pénétrantes de poitrine est trop absolu dans Homère ; les chirurgiens anciens ont admis, comme les chirurgiens modernes, des chances de salut et rapporté des observations à l'appui. Ainsi on lit dans Cœlius Aurelianus, traducteur de Soranus (*Chronic.* II, 12, p. 399, éd. Almel.) : « Chirurgi memorant in bello quendam sagittatum, penetrato pulmone convaluisse, sanguinemque a sagitta vomuisse, nec tamen mortem fuisse consecutam. »

(4) IV, 480-81 (la lance pénètre près de la mamelle droite et sort par l'épaule); 528 (au-dessus de la mamelle, le poumon est atteint. Thoas achève Piroüs en lui plongeant son épée au milieu du ventre, v, 531); 392-94 (Junon blessée à la mamelle droite avec une flèche à trois pointes dans la guerre d'Hercule contre Pylos); V, 19 (entre les deux mamelles); 145 (au-dessus de la mamelle); VIII, 313 (près de la mamelle); XI, 108 (au-dessus de la mamelle); 321 (à la mamelle gauche); XV, 577 (près de la mamelle). — Voy. p. 70, note 5. — (5) XI, 437-439.

(6) XV, 341 (au bas de l'épaule, le fer pénétra profondément); XVI, 343 (à l'épaule droite).

entre les deux épaules (1). Patrocle est aussi atteint dans le dos entre les deux épaules par Euphorbe, mais ce n'est pas en fuyant; le Troyen l'avait surpris par derrière. Ce coup vigoureux ne suffit même pas pour tuer le compagnon d'Achille; il fallut pour l'achever le bras d'Hector, qui lui plongea son épée à la partie inférieure du flanc (2). C'est également par surprise que Dolops est frappé par Ménélas d'un coup de lance qui, pénétrant à la partie postérieure de l'épaule, traverse la poitrine (3).

Achille transperce Polydore en passant derrière lui: le fer pénètre au bas du dos, là où l'on attache la *ceinture*, et sort à travers l'ombilic; Polydore tombe sur les genoux, et, par un mouvement très-naturel, il retient ses entrailles avec les mains (4).

Il y a aussi des blessures à la partie saillante et antérieure de l'épaule, mais ces blessures ne sont pas mortelles; ainsi le fils de Lycaon, Pandarus, atteint Diomède avec une flèche ailée qui traverse l'épaule droite; Sthénélus arrache le trait, et à quelque temps de là le fils de Lycaon, apercevant de nouveau Diomède dans la mêlée, se plaint qu'une divinité jalouse lui ait ravi sa proie (5); il ne devait accuser que lui-même, car il avait mal visé, ou ne connaissait pas les endroits dangereux que tant de guerriers dans l'*Iliade* savent si bien distinguer. Quand les Grecs, abandonnés par Jupiter, plient devant les Troyens, ils reculent, mais en faisant face à l'ennemi; c'est alors que Penéleus est légèrement blessé, au sommet de l'épaule droite, d'un coup de lance qui effleura l'os (6). Le dard à trois pointes qui atteint Machaon à l'épaule droite ne produit non plus qu'une blessure légère (7), mais il y a des blessures plus graves par la vio-

(1) V, 40-41 (l'arme traversa la poitrine); XI, 447-49 (l'arme traverse la poitrine); XVI, 806-7; XX, 402; 488 (un serviteur, un cocher, θεράποντα).

(2) XVI, 806-7; 820-21. — Dans *Od.* XXII, 89-93, le prétendant Amphynomus périt d'un coup de lance entre les deux épaules; l'arme maniée avec vigueur par Télémaque traverse la poitrine, et la mort est à peu près instantanée. Ailleurs, *Od.* X, 161-62, un cerf est tué par un coup de lance qui pénètre au milieu du dos (μέσα νῶτα) et traverse de part en part.

(3) XV, 540-43 (Dolops tombe en avant).

(4) XX, 413-418.

(5) V, 98-110; 188-89; — 399-400 (Pluton blessé dans la guerre d'Hercule contre Pylos); XI, 420 (blessure à la partie supérieure de l'épaule; il n'est rien dit ni de la gravité de la blessure, ni du côté où elle a eu lieu); *Od.* XVIII, 95-96 (violent coup de poing donné à Ulysse par Irus sur l'épaule droite, dans un assaut de pugilat); *Od.* XVII, 462-63 (coup d'escabeau donné à Ulysse par Antinoüs sur l'épaule droite, à la partie inférieure du dos).

(6) XVII, 598-600 (γράψεν δέ οἱ ὀστέον); — Voy. *Od.* XXII, 280 (ὦμον ἐπέγραψεν).

(7) XI, 504-6. — On remarquera cette mention particulière de l'épaule droite.

lence du choc (1). Toutes ces distinctions sont encore à l'honneur du génie d'observation dont Homère fait preuve dans cette clinique chirurgicale qui se déroule d'un bout à l'autre de l'*Iliade*.

Pour terminer ce qui regarde les blessures de la poitrine, rapportons deux faits curieux et qu'Homère lui-même raconte avec complaisance: le premier se rapporte à une plaie du cœur (2), le second à un coup de lance aux confins de l'abdomen et de la poitrine (3). J'emprunte la traduction de M. Pessonneaux: « Alors périt le héros Alcathoüs... Neptune le fit tomber sous les coups d'Idoménée; il fascina ses yeux brillants, et enchaîna ses membres brillants, car il ne put ni fuir en arrière ni se détourner; mais il se tenait immobile comme une colonne ou comme un arbre à haute chevelure, lorsque le héros Idoménée le blessa avec sa lance au milieu de la poitrine... Il tomba sur le sol avec bruit, l'arme resta enfoncée dans le cœur, qui palpitait et faisait vibrer la pointe d'airain, jusqu'à ce qu'enfin l'impétueux Mars en arrêta la furie. » — « Sarpédon visa, mais en vain, Patrocle avec sa lance brillante: la pointe de l'arme passa au-dessus de l'épaule gauche, sans l'atteindre. Patrocle, à son tour, s'élança armé de l'airain, et le coup parti de sa main ne fut pas inutile; Sarpédon fut atteint à l'endroit où le diaphragme se resserre autour du cœur à l'épaisse structure. Il tomba comme tombe le chêne..... que des charpentiers ont coupé sur les montagnes avec des haches fraîchement émoulues, pour en faire un navire ».

Quand il y a un côté désigné, c'est toujours le droit, du moins pour la région antérieure. Le port du bouclier et le maniement des armes devaient, en effet, laisser ce côté plus à découvert que le gauche; une explication analogue semble se trouver dans le grammairien Diomede (lib. III, p. 477, l. 7-12, éd Keil, dans *Gramm. lat.* t. I) : « Hi qui jaculantur ex brevi accessu in extensum passum proferuntur, ut promptiore nisu teli ictum confirment. Auctor hujus librationis Arctinus :

Ἐξ ὀλίγου διαϐὰς προφόρῳ ποδὶ, ὄφρ' οἱ γυῖα
Τεινόμενα ῥώοιτο καὶ εὐσθενὲς εἶδος ἔχῃσι. »

Mais il est également question du côté droit pour le cheval, XVI, 467-68, et même pour un sanglier, *Odyss.* XIX, 452. Voy. aussi p. 67, note 5 : pugilat d'Ulysse et d'Irus, et le coup d'escabeau reçu par Ulysse.

(1) XIII, 519-20; XIV, 450-52; XVI, 289 (blessure à l'épaule droite. Les blessés tombent en avant). La règle n'est pas aussi générale pour le membre inférieur (voy. plus bas § 6). Ajoutez cependant qu'il y a dans les Cycliques (*Fragm. sedis incertæ*, I, p. 601, éd. Didot) un souvenir de cette prédilection pour le côté droit, car il est dit que Castor fut blessé à la cuisse droite par Aphidnus. — Voy. aussi *Batrach.*, 244-45.

(2) XIII, 438-445.

(3) XVI, 480-486 et 660.

Ce cœur qui palpite et dont les mouvements agitent la lance est un tableau saisissant. Nous devons tenir cette observation pour très-exacte, bien que les armes employées aujourd'hui ne laissent guère le moyen de la vérifier ; il faudrait pour cela assister à quelques combats de sauvages, ou bien encore être appelé auprès d'un blessé qui a reçu ou qui s'est donné soit un coup de couteau, soit un coup de poignard, l'arme restant encore dans la plaie. J'ai parcouru l'excellent Mémoire de M. Jamin (1) *Sur les plaies du cœur*, mais je n'y ai remarqué aucune observation où le phénomène décrit par Homère soit relaté. M. Jamin n'a indiqué que le passage suivant de Paul d'Égine (2) : « Quand le cœur est blessé, le trait... marque quelquefois le mouvement des pulsations. »

### 4. — *Blessures à l'abdomen.*

Toutes les blessures pénétrantes de l'abdomen sont également redoutables. Homère note toutefois le bas-ventre, entre les organes génitaux et le nombril, comme la région où les atteintes de Mars sont le plus dangereuses pour les misérables mortels (3). Mérion frappe Adamas en cette région ; le malheureux Troyen se débat autour du fer (4), comme fait un bœuf que des bouviers entraînent par force à travers la campagne, et les ténèbres de la mort voilent ses yeux aussitôt que Mérion a retiré sa lance. Si on compare ce mouvement convulsif des membres, peut-être même des chairs, rendu par le mot ἤσπαιρε, avec le mouvement de rotation (κυλινδόμενος) que fait le cheval de Nestor blessé au sommet du crâne, on reconnaîtra de suite avec quelle justesse Homère sait caractériser les symptômes des diverses espèces de blessures.

Les blessures pénétrantes du milieu du ventre (μέσην γαστέρα) entraînent une mort presque immédiate après quelques mouvements d'une respiration haletante (ἀσθμαίνων) ; quelquefois les entrailles s'échappent à travers la plaie (5). Il me suffit d'indiquer ces particularités, les seules qui soient du reste rapportées par Homère. Il en

(1) Thèse pour le concours d'agrégation en chirurgie. Paris, 1857.

(2) VI, 88, p. 359, éd. R. Briau.

(3) XIII, 567-75 : αἰδοίων τε μεσηγὺ καὶ ὀμφαλοῦ.

(4) περὶ δουρὶ ἤσπαιρε. Ce mot fait image.

(5) IV, 530-1 (voy. p. 66, plaies pénétrantes de poitrine) ; XIII, 398-9 ; 506-8 (l'arme déchire les intestins ; le blessé tombe en avant) ; XVII, 313-15 (mêmes remarques) ; XXI, 180-181 (le blessé tombe en arrière. Voy. v. 182, les entrailles se répandent à terre).

est de même pour les blessures faites aux flancs ou au bas-ventre (1), au nombril (2), aux aines (3). Mais les blessures de ces régions, pour être dangereuses, doivent pénétrer jusqu'à la cavité abdominale : ainsi Ménélas est atteint par une flèche vers les flancs, là où s'attache la *ceinture;* le trait lancé par Pandarus, mais détourné par Minerve, ne fait qu'égratigner (ἐπέγραψε) la peau, et le guerrier reprend bien vite courage quand il voit que les crocs sont restés en dehors (4).

Homère signale aussi en plusieurs endroits les blessures du foie comme particulièrement mortelles, et dans les observations qu'il rapporte la formule pour exprimer la mort ou la défaillance qui précède la mort est toujours la même : *les genoux se dérobent* (5). Dans un autre passage (6) le poëte entre dans plus de détails : Tros saisit les genoux d'Achille et implore la vie; mais Achille, qui n'a ni l'âme douce ni le cœur tendre, lui tranche le foie d'un coup d'épée : un sang noir jaillit et inonde le malheureux Troyen. M. Legouest, en son *Traité de Chirurgie d'Armée*, p. 552, remarque que dans un cas ou un fleuret avait traversé le corps et le foie, le sang s'échappait par les deux piqûres en un jet continu de la grosseur d'une plume. Ailleurs (p. 551) il dit que les coupures sont quelquefois assez larges pour permettre d'apercevoir l'organe à travers la plaie. Ni toutes les plaies du foie, ni toutes les plaies du cœur ne sont aussi nécessairement mortelles qu'Homère semble le croire.

### 5. — *Blessures aux membres. — Membre thoracique.*

Les blessures des membres ne sont guère moins nombreuses que celles du tronc, et pour procéder par ordre, rappelons d'abord

(1) V, 539-40 : 615-17; VI, 64 (le blessé tombe en arrière. — Voy. v. 65); XIV, 447 (même remarque); 517-19; XVI, 317-19; 465; 820-21 (mort de Patrocle); XVII, 519-24 (le blessé bondit, tombe en arrière, et la lance s'agite dans les entrailles); *Od.* XXII, 294-96 (blessure pénétrante au milieu du flanc ou entre les deux flancs, μέσον κενεῶνα).

(2) IV, 525-26 (les entrailles tombent à terre); — XI, 424-25 (le blessé tombe en avant; il sautait de cheval au moment où le fer l'atteignit). — Voy. aussi XI, 259-60, où il s'agit également d'une blessure de la région ombilicale, faite d'un coup de lance par Agamemnon à Coon. Cela ressort de la comparaison des deux passages.

(3) IV, 492. — (4) IV, 139 sqq. Cependant quelque vaisseau assez volumineux paraît avoir été ouvert.

(5) XI, 578-79; XIII, 411-12; XVII, 348-49. Voy. aussi dans *Od.* XXII, 81 sqq., une plaie de la poitrine au-dessous de la mamelle et pénétrant jusqu'au foie. Ici le blessé roule autour de la table, tournoie sur lui-même et tombe : περιῤῥηδὴς δὲ τραπέζῃ κάππεσε δινηθείς.

(6) XX, 463-472.

un vigoureux coup d'épée qui sépare l'épaule de la clavicule et du cou (1) ou le bras de l'épaule, espèce de blessure dont le poëte rapporte deux cas (2). Pour le premier de ces cas, Homère note l'hémorrhagie et se sert de l'expression *mort empourprée* qui se répand sur les yeux ; pour le second il dit que le glaive dépouilla le bras des parties musculeuses, de ceux, sans doute, qui l'attachaient à l'épaule, et divisa l'os tout entier. Les yeux furent aussitôt voilés par la mort. Toutes les blessures du membre supérieur ne sont pas aussi graves ; ainsi Glaucus, blessé par Teucer au bras, implore Apollon, qui d'un signe calme les douleurs intenses, étanche le sang et fait disparaître le sentiment de pesanteur qui avait envahi le membre blessé, si bien que le héros troyen, reprenant courage, peut se livrer aussitôt à de nouveaux exploits (3).

Homère rapporte plusieurs cas de blessures de l'avant-bras (4). Un seul offre quelque intérêt : Agamemnon est atteint au-dessous du coude d'un coup de lance qui traverse les chairs de l'avant-bras. Cette blessure ne l'empêche pas de tuer d'abord son agresseur Coon, en lui enfonçant sa lance au-dessous du bouclier, c'est-à-dire vers le nombril (5), puis de poursuivre les Troyens à coups de lance, d'épée et de pierres ; mais quand le sang cesse de couler, et que la plaie commence à se sécher, Agamemnon ressent des douleurs si vives que le poëte les compare à celles de l'enfantement, et que le fils d'Atrée est obligé de se réfugier vers les vaisseaux. C'est là un phénomène très-bien observé ; car dans l'ardeur de la lutte, et,

(1) V, 146-47.

(2) V, 80-83 ; XVI, 323-25 : πρυμνὸν δὲ βραχίονα δουρὸς ἀκωκὴ δρύψ' ἀπὸ μυώνων, ἀπὸ δ' ὀστέον ἄχρις ἄραξεν. Il est difficile de savoir s'il s'agit ici d'une désarticulation ou d'une section dans la continuité avec brisure de l'os.

(3) XII, 387-389 ; XVI, 510 sqq. C'est un des rares exemples où les dieux interviennent pour secourir les héros blessés ; mais on ne peut vraiment pas appeler cela une cure merveilleuse ; la plaie est de peu de conséquence et l'imagination peut faire tous les frais de la cure. Remarquez que cette *observation* est suivie à travers cinq chants, du livre XII au livre XVI. — Voy. aussi, pour une autre blessure légère du bras (Déiphobe), XIII, 529-30. La lance s'échappe de la main du blessé.

(4) XVII, 601 (blessure au-dessus du poignet).

(5) XI, 252-59, et XIX, 51-53. — Voy. p. 70, note 2. — XXI, 166-68 (Achille, blessé à l'avant-bras, n'en continue pas moins à massacrer les Troyens) ; XX, 478-79 (Deucalion, blessé à l'avant-bras, au niveau du poignet, là où se réunissent les tendons qui viennent du coude — le bras est engourdi. — Achille achève le héros troyen en lui tranchant le cou avec son épée) ; V, 582 (coup de pierre sur le coude — ou peut-être l'avant-bras — ἀγκῶνα τυχὼν μέσον) ; — les rênes échappent des mains de Mydon, conducteur du char ; un coup d'épée sur la tempe l'achève. (Voy. plus haut, p. 61, note 9, *blessures de la tête*.)

comme dit le vulgaire, quand le sang est encore *échauffé*, la douleur ne se fait pas sentir (1).

Vénus, pour arracher son fils Énée à une mort certaine, ne craint pas de descendre dans la mêlée ; mais le farouche Diomède, qui ne se soucie guère ni des grâces ni de l'amour maternel, fond sur la déesse et blesse sa main délicate (2). A ce propos, Homère fait une remarque importante sur les plaies de la région carpienne : il s'en échappe peu de sang, mais il s'y forme des ecchymoses (3), et les douleurs y sont intolérables et gravatives (4). La cause en est manifeste : le carpe est une région non pas charnue, mais fibreuse et tendineuse. Hélénus est aussi atteint à la main par une flèche que lui décoche Ménélas et qui paraît avoir traversé de part en part ; le héros soutient sa main à laquelle le fer est encore attaché et paraît en proie à de vives douleurs (5).

### 6. — *Blessures aux membres. — Membre abdominal.*

J'ai relevé dans l'*Iliade* deux faits curieux de blessures de la vessie, ou, du moins, de la région vésicale (κατὰ κύστιν), sur des fuyards (6). Le fer pénétra par la fesse droite sous l'os (*os des iles*) et arriva vers la vessie ; la mort fut prompte. Dans le second cas, Homère indique une hémorrhagie abondante, justifiée par le passage des gros vaisseaux à travers le bassin.

C'est le Grec Mérion qui porte ces deux beaux coups. Peut-être faut-il rapprocher de ces observations le coup de lance qu'Agastrophus reçoit de Diomède à la hanche et qui entraîne sa mort (7), mais le poëte ne donne sur ce point aucun détail.

Énée est atteint par une pierre à la hanche, là où la cuisse tourne dans l'ischion ; les bords du cotyle (*cavité cotyloïde*) sont froissés ou peut-être brisés, et les deux *nerfs* qui attachent la cuisse à la hanche sont rompus ; le héros tombe sur les genoux et s'appuie

(1) XI, 252 sqq. Il est également dit (XI, 477-78) du cerf blessé, qu'il peut se dérober au chasseur tant que son sang est encore chaud et que le trait ne l'a pas dompté.

(2) V, 335-354. (ἄκρην χεῖρα)... πρυμνὸν ὕπερ θέναρος

(3) μελαίνετο ἡ χρόα, v. 354.

(4) ὀδύναι βαρεῖαι, vers. 417.

(5) XIII, 593-600 : ἀντικρὺ διὰ χειρὸς ἐλήλατο χάλκεον ἔγχος. — Cf. XVII. 601 (οὗτασε χεῖρ' ἐπὶ καρπῷ) ; *Od.* XXII, 278-79 : blessure légère au carpe. — Voy. aussi les chap. *Physiologie* et *Traitement des blessures*, p. 58 et p. 78, note 2.

(6) V, 66-68 ; XIII, 651-55.

(7) XI, 339-42.

sur la terre avec sa robuste main; la nuit ténébreuse se répand sur ses yeux, et il aurait sans doute succombé à cette grave blessure si Vénus et Apollon ne l'avaient arraché à la mêlée malgré les efforts de Diomède (1).

Les blessures de la cuisse ne sont pas données comme très-graves ou du moins comme mortelles; il y en a trois observations (2). J'ai eu occasion de parler ailleurs avec détails de la seconde (3). Pour la première, il est dit que le fer pénétra jusqu'à l'os de la cuisse gauche de Sarpédon, et y resta fixé (ὀστέῳ ἐγχριμφθεῖσα); dans leur empressement à sauver le blessé d'une mort certaine, aucun de ses compagnons, comme le poëte le remarque expressément, ne songea à arracher l'arme de la plaie; c'est plus tard que Pélagon lui rend ce service. La violence de la douleur fait évanouir le blessé, mais il reprend bientôt ses sens (4). Dans la dernière observation, la lance brise le fémur et le blessé tombe sur le dos. Les observations de fractures sont rares dans l'*Iliade;* celle-ci est nettement caractérisée.

Démuchus est blessé au genou d'un coup de lance par Achille (5); c'est le seul cas de cette espèce de blessure par une arme de guerre (6), et l'on n'en peut rien dire, sinon qu'Achille, ne le jugeant pas assez grave, achève aussitôt son ennemi à coups d'épée (7). Il n'est question qu'en passant d'une blessure au jarret, pour laquelle Idoménée confie son compagnon aux médecins (8) ; on ne dit pas dans quelle circonstance cette blessure a été reçue. A propos d'un coup de lance au mollet, Homère nous fournit quelques détails anatomiques dont j'ai parlé plus haut (p. 28-29). Le fer pénétra au plus épais des chairs du mollet et déchira les *nerfs;* un brouillard se répandit sur les yeux d'Amphiclus (9); mais cela ne signifie pas nécessairement que le blessé mourut. Il est aussi parlé d'une blessure grave produite par une pierre à la jambe *droite*, près de la cheville; les os et les tendons furent broyés, Diorée tomba le dos dans la poussière et il rendit l'âme : θυμὸν ἀποπνείων (10). Ici la mort semblerait devoir

(1) V, 305-10.

(2) V, 660-62; XI, 584 et 809-811. Cf. XVI, 27 (coup de flèche à la cuisse droite); l'arme est brisée, le membre devient pesant. Observation d'Eurypyle. Voy. plus haut p. 67, note 7, p. 68, note 1, et p. 78, note 1; XVI, 308-11. Le côté n'est pas désigné.

(3) Voy. p. 78, notes 1-3. — (4) V, 665-67; 694-98. — Cf. *Traitement des blessures*, p. 77-78. — (5) XX, 457-59.

(6) Ulysse est blessé par la dent d'un sanglier qui laboure les chairs du genou, mais sans atteindre l'os : *Odyssée*, XIX, 449-51.

(7) Sans doute il lui coupa la tête. — (8) XIII, 210-14 Voy. p. 6.

(9) XVI, 313-16. -24. — (10) IV, 518-24.

être attribuée au manque de soins plutôt encore qu'à la blessure elle-même. En quelques circonstances rares, il est vrai, le pronostic est trop absolu, ou hors de proportion avec la blessure. Il est incontestable, par exemple, que des blessures, même pénétrantes des cavités, n'entraînent pas toujours fatalement la mort; mais cela est au prix de soins que ne pouvaient pas recevoir les héros d'Homère. On peut admettre aussi que pour certaines blessures plus douloureuses que graves, et c'est le cas dans l'observation de Diorée, le poëte a pris les apparences pour la réalité, c'est-à-dire la défaillance pour la mort, et qu'il a abandonné son malade sans y regarder davantage. Parfois enfin quelques blessés reparaissent un peu vite sur la scène.

Diomède est le sujet de la dernière observation que j'aie à relater : une flèche lancée par le lâche Pâris, qui s'était caché derrière une colonne, lui traverse le pied droit (*tarse*) de part en part et s'enfonce dans la terre; le héros n'en est d'abord pas ému et retire lui-même le fer de la plaie, mais il ressent bientôt une douleur amère et se hâte, grâce à la protection d'Ulysse, de se réfugier vers les vaisseaux creux (1). Le tarse est, comme le carpe, une région fibreuse où les blessures éveillent une extrême sensibilité; si Diomède ressent si vivement la douleur, il n'est pas étonnant que Vénus, blessée au carpe, ait poussé de profonds gémissements (2).

A côté de ces observations de blessures par armes de guerre, il ne faut pas oublier de rappeler l'observation de Philoctète (3), piqué pendant un repas par un serpent venimeux (4) et laissé par les Grecs dans l'île sacrée de Lemnos, en proie aux plus cruelles souffrances et répandant une odeur insupportable (5). Quelle était cette espèce de plaie si rebelle, qu'Euripide et Sophocle (6) appellent *rongeante*, et de quel reptile s'agit-il (7)? C'est ce que le poëte ne dit pas; mais le fait est curieux à noter, car il prouve qu'Homère faisait une grande différence entre les blessures produites par le fer et celles

(1) XI, 377 sqq. — (2) Voy. plus haut p. 72. — (3) II, 721-24.

(4) ἕλκεϊ μοχθίζοντα κακῷ ὀλοόφρονος ὕδρου.

(5) Cf. Phot. *Bibl.* cod. 239 (d'après Stasinus et d'autres Cycliques), où l'on voit aussi que, suivant la *Petite Iliade*, Philoctète, ramené sur un vaisseau par Diomède, fut si bien guéri par Machaon, après plus de dix ans de souffrances, qu'il tua Pâris dans un combat singulier.

(6) Eurip. Frag. 8 du *Philoct.* (φαγέδαινα, ἥ μοι σάρκας θοινᾶται ποδός). Voy. aussi le fragm. 4 sur le mauvais état de cette plaie toute couverte de sanie, et Æschyl., *Philoct.*, fr. 100 et 101. — Sophocle, *Phil.*, v. 313 : ἀδηφάγος νόσος et 742, 783, 823, 867, 876.

(7) Le mot ὕδρος est bien vague, et le sens d'ἔχιδνα qui se trouve dans Sophocle n'est pas plus certain.

qu'infligeaient des animaux malfaisants. Il regardait aussi comme très-difficiles à guérir les plaies produites par la foudre (1).

### 7. — *Diagnostic des régions dangereuses.*

Aucun des coups rapportés par Homère n'est donné au hasard. aucun ne dépasse ni la portée des armes, ni les forces humaines. Ce ne sont pas des blessures de géant comme dans nos chansons de gestes ou dans nos romans du moyen âge, mais des blessures de héros qui, visant aux bons endroits, savent qu'il n'est pas besoin de couper un homme en deux pour lui arracher la vie, et que tous les coups n'entraînent pas fatalement la mort (2). Hector reconnait bien qu'un coup de lance dans le dos ne suffit pas pour tuer Patrocle, et il lui plongea son épée dans le bas-ventre (3). De même le divin Achille, l'élève de Chiron, cherche avec attention une région mortelle pour en finir plus sûrement avec Hector (4); il sait qu'une blessure au genou ou à la main (5) n'est pas mortelle, et il tranche le cou de Démuchus et de Deucalion. Après la mort de Patrocle, Antiloque ne craint rien tant que de voir Achille dans sa douleur attenter à ses jours en se coupant la gorge (6). Ulysse renfermé dans la caverne du Cyclope et méditant sa mort, songe à le frapper en pleine poitrine, afin de ne pas manquer son coup (7).

Les guerriers de l'*Iliade* apprécient eux-mêmes le degré de gravité de leurs blessures. Ainsi Ménélas, atteint au flanc, rassure Agamemnon en lui affirmant que le fer n'a pas atteint une région dangereuse (οὐκ ἐν καιρίῳ), mais seulement la peau (8). Une remarque toute semblable est faite par Ulysse (9); Pandarus, qui vient de porter un coup dans le flanc de Diomède, s'écrie : Cette fois tu n'en reviendras pas, car je t'ai touché au flanc! Mais Diomède lui répond ironiquement qu'il a mal visé et qu'il va payer sa maladresse (10). Pâris, qui a blessé le même Diomède au pied, gémit de ne

(1) VIII, 405 : οὐδέ κεν... ἕλκ' ἀπαλθήσεσθον, ἅ κεν μάρπτῃσι κεραυνός.

(2) Homère, par les expressions mêmes dont il se sert, distingue souvent les blessures mortelles de celles qui ne le sont pas. Voy. par exemple XI, 489-90 (εἷλε Δόρυκλον. — Πάνδοκον οὖτα). — Voy. aussi XVI, 812-13 (οὐδὲ δάμασσε). — Notez aussi l'emploi des verbes δάπτω *déchirer*, V, 858; et ἐπιγράφω pour désigner de simples *égratignures*, IV, 139; XI, 388; XIII, 553; *Od.* X, 280.

(3) XVI, 818-20. — (4) XXII, 320-27. — (5) XX, 457-59; XX, 480-83. — (6) XVIII, 32-34. — (7) *Od.* IX, 300-302. — (8) IV, 185-87. — (9) XI, 439.

(10) V, 280 sqq. — C'est un des exemples le plus justement invoqués par J. Piechowski, *De ironia Iliadis* (Mosquæ, 1856, in-8, p. 82), pour montrer avec quelle finesse et quel à propos Homère sait manier l'ironie. Les discours que s'adressent les

l'avoir pas atteint au flanc, car la mort ne se serait pas fait attendre (1). — Sur ce point les dieux ne sont pas moins instruits que les hommes : Minerve, qui rencontre Mars au bout de sa lance, ne manque pas d'en diriger la pointe vers le flanc, mais elle ne fait qu'effleurer la peau (2); Vénus et Apollon redoutent par-dessus tout pour Énée un coup de lance dans la poitrine (3).

Pour peu qu'on lise l'*Iliade* avec quelque attention, on remarquera que les mêmes formules descriptives reviennent pour un certain nombre de blessures; mais c'est là un procédé familier au poëte, et qui n'infirme en rien la valeur des descriptions dont la chirurgie nous garantit l'exactitude. D'ailleurs ces formules s'appliquent ordinairement aux blessures les plus simples ou les plus ordinaires; Homère distingue parfaitement les cas rares des cas vulgaires; il y insiste par des tours particuliers, prouvant ainsi qu'il a très-bien vu comment les choses se passent sur un champ de bataille. De sorte que s'il me fallait apporter de nouveaux arguments en faveur de l'unité de composition de l'*Iliade*, je les trouverais dans l'unité des principes chirurgicaux et aussi dans les *observations* régulièrement suivies à travers plusieurs chants, comme sont, par exemple, ou celle d'Hector, ou celle de Machaon.

Maintenant récapitulons brièvement les nombreuses *observations* dont il est fait mention dans l'*Iliade* et dans l'*Odyssée :* nous trouverons six blessures du crâne; — sept au front; — trois à la tempe; — huit à la région auriculaire; — une à la région orbitaire; — une à la région du nez : le fer coupe la langue; — une à la bouche; — deux aux mâchoires; — six à la gorge; — dix aux parties postérieures et latérales du cou; — une à la nuque sur un cheval; — une et peut-être deux détroncations; — quatre à la région claviculaire; — une aux parties latérales de la poitrine; — neuf en pleine poitrine; — une à la partie supérieure de la poitrine; — dix à la région mammaire; — une au cœur; — une aux hypochondres au niveau du diaphragme; — cinq au milieu du ventre sans autre désignation; — dix aux flancs et au bas-ventre; — deux à la région ombilicale; — une à l'aine; — quatre au foie; — neuf dans le dos; — trois à l'épaule en arrière; — neuf à l'épaule en avant; — une ablation de l'épaule; — une ablation du bras; — deux blessures au bras;

héros ou les dieux au milieu des combats singuliers sont tous remplis de cette humeur railleuse qui s'explique par le génie grec et par la nécessité où l'on était de combattre très-souvent corps à corps.

(1) XI, 380-1. — (2) V, 857-58. — (3) V, 317 et 345-46.

— cinq à l'avant-bras; — deux au carpe; — deux et peut-être trois à la fesse (l'arme pénètre dans la vessie); — une à la hanche; — trois à la cuisse; — deux au genou; — une au jarret; — une au mollet; — une au tarse.

Outre les blessures, au nombre de cent quarante et une, dont la région est indiquée et dont plusieurs sont compliquées, il y en a quelques-unes pour lesquelles Homère ne fournit aucun renseignement et dont nous ignorons par conséquent le siége et la nature (1).

Il faudrait assister à de sanglantes journées d'émeutes ou suivre les grandes armées sur le champ de bataille pour trouver une clinique chirurgicale aussi variée et aussi active.

## V. — TRAITEMENT DES BLESSURES.

Nous avons vu plus haut que l'armée des Grecs était pourvue de médecins chargés du pansement des blessés, et que les guerriers eux-mêmes remplissaient cet office, au moins en partie, quand l'occasion était pressante ou quand le blessé était de grande conséquence. Les cas où Homère nous montre les médecins à l'œuvre sont très-rares, mais il n'entre pas dans l'ordonnance d'un poëme épique de rappeler à chaque instant de pareils détails; ceux que nous rencontrons dans l'*Iliade* suffisent à nous montrer où en était à cette époque la thérapeutique des plaies par armes de guerre. On doit supposer aussi que tous les blessés ne recevaient pas les soins que réclamait leur état (2); combien sont aujourd'hui abandonnés sur le champ de

(1) Voy., par exemple, XI, 738-39; 489-491 (le poëte note un cas de mort et trois blessures); XIII, 518; XV, 329 sqq. et 515 sqq.; XVI, 415 sqq. XX, 460-61. — Dans la *Batrachomyomachie*, qui évidemment n'est qu'une parodie de l'*Iliade*, on trouve des blessures de la poitrine (210), du cœur (212), du ventre (214, 225, 247-48), du cou (218), du foie (220), de la tête, avec sortie de l'encéphale par le nez (231-32), de la jambe droite, avec fracture (244-45), du pied (253), etc. Remarquez aussi (vers 295-301), à propos des crustacés (καρκίνοι) qui viennent au secours des grenouilles, les noms de toutes sortes de difformités, noms qui apparaissent pour la première fois : νωτάκμονες, ἀγκυλοχῆλαι, λοξοβάται, στρεβλοί, ψαλιδόστομοι, ὀστρακόδερμοι, ὀστοφυεῖς, πλατύνωτοι, ἀποστίλβοντες ἐν ὤμοις, βλαισοί, χειροτένοντες, ἀπὸ στέρνων ἐσορῶντες, ὀκτάποδες, δικάρηνοι, ἀχειρέες (*tergis incudum instar, curvis ungulis, oblique gradientes, tortuosi, forcipibus circa ora, pellibus testaceis, ossea natura, lati-dorso renitentes in humeris, vari, longimani, a pectoribus intuentes, octipedes, bicipites, manci*). Voy. aussi *Il.* II, 217 sqq. le portrait de Thersite, où l'on remarque les mots φολκός, χωλός, ὤμοι κυρτώ (τὼ δέ οἱ ὤμω κυρτὼ ἐπὶ στῆθος συνοχωκότε, *valgus, claudus, humeri gibbi*). De plus, ce bavard impudent avait la tête pointue : ὕπερθεν φοξὸς ἔην κεφαλήν.

(2) Voy. cependant p. 73 et note 4 de cette page.

bataille et, à plus forte raison, combien dans ces temps reculés, devaient mourir sans avoir été pansés, malgré l'ardeur que l'on mettait des deux côtés à ne pas laisser entre les mains ennemies les guerriers qu'un fer meurtrier venait d'atteindre.

### 1. — *Opérations et pansements.*

Le traitement, très-simple, et qui se pratiquait tantôt sur le champ de bataille, tantôt sous la tente (par ex. ce qui concerne Machaon), se bornait aux pratiques suivantes : extraire la flèche ou la lance quand le fer était resté dans la plaie (1); exprimer ou absterger le sang (2); appliquer des médicaments propres à apaiser les noires douleurs (3); enfin mettre un bandage contentif (4). On remarquera aussi cette expression : ἕλκος δ' ἰητὴρ ἐπιμάσσεται (5), qui prouve l'intervention active du médecin dans le traitement des plaies; en effet, ἐπιμάσσομαι signifie toujours dans Homère, ainsi qu'on le voit ici et par plusieurs passages de l'*Odyssée*, une action directe de la main. — Eustathe, dans son commentaire sur l'*Iliade* (IV, 214), en se fondant

(1) IV, 213 (ἐκ ζωστῆρος ἕλκεν ὀϊστόν — *Observation* de Ménélas; l'arme n'avait qu'effleuré la peau); V, 113 (βέλος διαμπερὲς ἐξέρυσε — *Observ.* de Diomède ; — jet de sang après l'extraction) ; 694-97 (δόρυ ὦσε — *Observ.* de Sarpédon ; — défaillance après l'extraction); XI, 397-98 (βέλος ἕλκεν — Autre *observ.* de Diomède, qui arrache lui-même un trait que Paris lui a enfoncé dans le pied); XI, 829 (μηροῦ δ' ἔκταμ' ὀϊστόν — *Observ.* d'Eurypyle); XIII, 598 (ἔγχος ἔρυσεν — *Observ.* d'Hélénus).

(2) IV, 218 (ἐκμυζήσας — *Observ.* de Ménélas); XI, 829-30; 845-6. (C'est le blessé, Eurypyle, qui indique à Patrocle quel pansement il doit faire. — On se sert d'eau tiède, ἀπ' αὐτοῦ δ' αἷμα κελαινὸν νίζ' ὕδατι λιαρῷ); XIV, 6-7 (*Observ.* de Machaon. — On se sert encore d'eau tiède); V, 116 (*Observ.* de Vénus. Dionée essuie avec ses mains). — Il est assez difficile de savoir quel est le sens précis de ἐκμυζήσας (IV, 218) ; je crois, avec le scoliaste Eustathe, qu'il s'agit non de *sucer* avec les lèvres, mais d'exprimer le sang avec les mains. Voy. le *Trésor grec*, v. ἐκμυζέω. — Dans l'*Iliade*, le sang est toujours arrêté par des moyens naturels; c'est seulement dans l'*Odyssée* (XIX, 457-58, — encore ce passage passe pour interpolé) qu'il est dit, à propos de la blessure qu'Ulysse avait reçue d'un sanglier, que l'hémorrhagie fut arrêtée par un *charme*, une *incantation*, ἐπαοιδῇ. Ce mot ne se trouve qu'une fois dans les poëmes homériques.

(3) IV, 190-1, 218-19 (ἐπιθήσει φάρμαχ' ἅ κεν παύσῃσι μελαινάων ὀδυνάων, ou ἤπια φάρμακα πάσσε — *Observ.* de Ménélas); XI, 830-32; XV, 394 (φάρμαχ' ἀκήματ' ἔπασσε μελαινάων ὀδυνάων); XVI, 27-28 (*Observ.* d'Eurypyle).

(4) XIII, 595-600 : Le héros troyen Agénor enveloppe (ξυνέδησεν) la main d'Hélénus, traversée par une flèche, avec une fronde de laine. — Nous retrouvons l'usage de la laine pour les pansements dans Hippocrate; par exemple : *Fractures*, § 31, t. III, p. 524, éd. Littré. — *Odys.* XIX, 455-57 : Les fils d'Antilochus bandent savamment (δῆσαν ἐπισταμένως) le genou d'Ulysse, blessé par la dent d'un sanglier.

(5) IV, 190. Dans un passage (XVI, 523), Homère se sert du verbe ἄκεσσαι, *traiter, guérir* les plaies; et ailleurs (*Od.* X, 69) ce mot est employé au sens moral.

sur les expressions mêmes d'Homère, a distingué trois procédés pour l'extraction des armes laissées dans la plaie : le débridement (ἐκτομή), employé par Patrocle pour Eurypyle (1); l'extraction simple et directe par l'ouverture que l'arme a produite en entrant (ἐξολκή. Voyez la seconde observation de Diomède, celles de Ménélas et d'Hélénus), comme cela se pratique en tant de circonstances pour les guerriers grecs ou troyens (2); enfin le διωσμός (3), qui consiste à faire sortir le trait par le point opposé à celui où il s'est frayé une route dans les chairs. Ce procédé, très-obscurément indiqué par Homère (4), convient particulièrement quand l'arme est terminée en forme de flèche (5).

Pæon, le médecin des dieux et le chef de l'école médicale d'Égypte vantée dans l'*Odyssée* (6), use, comme les médecins des hommes, comme les élèves de Chiron, de médicaments adoucissants pour traiter Pluton d'une blessure qu'un trait rapide lui avait faite à l'épaule (7), ou Mars, que Diomède avait atteint au flanc avec sa lance d'airain (8). Homère remarque ingénieusement que le sang se figea comme se prend en caillot le lait dans lequel on met du suc de figuier; puis il ajoute que Mars prit ensuite un bain préparé par Hébé et qu'il se revêtit d'habits élégants.

### 2. — *Médicaments.*

Quelle était la forme sous laquelle ces médicaments étaient appliqués? Nous pouvons le déterminer par le sens même des verbes dont Homère se sert pour désigner l'emploi des topiques. Sur sept cas il emploie cinq fois le verbe πάσσω ou ἐπιπάσσω (9), et pour les deux autres les verbes ἐπιτίθημι, et ἐπιβάλλω (10). Ces deux derniers mots

(1) XI, 829; 844 : ἐκ μηροῦ τάμνε μαχαίρῃ. — Dans les autres passages où se trouve μαχαίρῃ, ce mot signifie toujours un couteau ordinaire, et c'est proprement dans ce sens qu'il faut le prendre dans l'observation d'Eurypyle.

(2) Voy. par ex. V, 859 : ἐκ δὲ δόρυ σπάσεν.

(3) Voy. Geist, *Disquis. Homericæ.* Gissæ, 1832, p. 7, et Paul d'Egine, VI, 88, p. 250 de l'éd. de M. Briau.

(4) Voy. cependant V, 694, observation de Sarpédon, et peut-être V, 112, la première observation de Diomède; le mot διαμπερές me le ferait supposer. Je vois que c'est aussi l'opinion de Geist, *l. l.*, p. 8. Cf. aussi XI, 377, pour le sens de διαμπερές.

(5) Il est dit dans le scoliaste de Pindare. *Ad Nem.* IV, 85, d'après la *Petite Iliade*, que la lance d'Achille avait deux pointes et faisait deux blessures à la fois. Quand le fer de telles armes restait dans la plaie on ne pouvait le retirer que *directement*, et sans doute après débridement. — (6) *Odyss.* IV, 231-4.

(7) V, 395-402 (ὀδυνήφατα φάρμακα πάσσων). — (8) V, 899-904.

(9) V, 401; 900; IV, 219; XI, 515; 830. — (10) IV, 190; XI, 864.

signifient simplement *appliquer*, mais ἐπιπάσσω a un sens plus précis, celui de *saupoudrer*, comme on le voit par de nombreux exemples rassemblés dans le *Trésor grec*, et aussi par un passage de l'*Iliade* où il n'est plus question de chirurgie (1). Il y a donc lieu de supposer que les médicaments anodins n'étaient ni des emplâtres, ni des liquides, mais des substances à l'état pulvérulent, destinées à arrêter l'écoulement du sang, et en même temps à calmer les douleurs (2). Quant à la nature même des substances, nous ne trouvons à cet égard aucun renseignement dans Homère.

Les médecins sont désignés comme très-versés dans la science des remèdes (3), mais on ne dit pas quelles espèces de remèdes ils mettaient en usage; de même la blonde Agamède d'Élis est célébrée (4) pour ses vastes connaissances botaniques, qui embrassent toutes les productions de la terre; mais le poëte n'entre pas dans plus de détails. Ailleurs (5), à propos du breuvage magique (*népenthès*) préparé par Hélène pour calmer les soucis de Télémaque, Homère vante la fertilité de l'Égypte, qui produit toutes sortes de plantes bienfaisantes ou vénéneuses, mais il n'en nomme aucune et ne parle pas non plus de leurs propriétés. Enfin dans l'*Iliade* (6), on lit que Patrocle mit sur la plaie d'Eurypyle une racine amère qu'il avait *broyée* dans ses mains; cette racine anonyme avait la triple propriété de calmer la douleur, de dessécher la plaie et d'arrêter l'écoulement du sang.

..... ἐπὶ δὲ ῥίζαν βάλε πικρὴν
Χερσὶ διατρίψας, ὀδυνήφατον, ἥ οἱ ἁπάσας
Ἔσχ' ὀδύνας · τὸ μὲν ἕλκος ἐτέρσετο, παύσατο δ' αἷμα.

Je ne trouve pas d'indication positive pour le traitement interne des blessés; je vois seulement, à propos de Machaon, que, pour réconforter le fils d'Esculape quand il arrive sous la tente de Nestor, Hécamède prépare pour les deux héros un étrange breuvage qui ne serait pas très-bien accueilli dans nos ambulances ou dans nos hôpitaux; en voici la composition : du vin de Pramne avec de l'oignon, du miel

(1) IX, 214.

(2) XI, 846-47. — Galien (*De Antidot.* I, 5, t. XIV, p. 30) pense qu'il s'agit de plantes amères, lesquelles ont la propriété de calmer les douleurs; et dans un livre, malheureusement perdu, *Sur la médecine d'Homère*, il s'agirait, si on peut s'en rapporter à une scolie sur Oribase (t. II, p. 496 de notre édition, et note p. 897), du *Rhapontic;* mais les autres auteurs veulent qu'Homère ait en vue l'*Achillée* ou l'*Aristoloche*. On discuterait longtemps sur de pareilles questions. — L'onguent dont Circé recouvre les compagnons d'Ulysse (*Od.* X, 392) ne saurait être rangé au nombre des médicaments.

(3) XVI, 28 (πολυφάρμακοι).

(4) XI, 740-41. — (5) *Od.* IV, 219 sqq. — (6) XI, 846-48.

verdâtre, du fromage de chèvre râpé et de la blanche farine (1). On ne rencontre nulle part aucune mention ni d'instruments particuliers (2), ni d'opération quelconque. On ne peut pas en tirer la conclusion rigoureuse que les médecins de ce temps n'avaient aucun arsenal chirurgical et qu'ils ne pratiquaient jamais d'opérations; en tout cas la trousse devait être peu garnie et les opérations devaient être fort rares.

### VI. — REPRÉSENTATIONS DES SCÈNES CHIRURGICALES D'APRÈS HOMÈRE ET D'APRÈS LE CYCLE HOMÉRIQUE.

Dès la plus haute antiquité, jusqu'aux premiers siècles de l'ère chrétienne (pour rester dans le domaine de l'archéologie), l'*Iliade*, l'*Odyssée* et les poëmes homériques, ont fourni de nombreux sujets aux artistes peintres ou sculpteurs, et parmi ces sujets on en rencontre plusieurs qui représentent des scènes chirurgicales (3). Welcker (4) en a signalé brièvement quelques-uns; je vais compléter ses renseignements, et ajouter de nouvelles indications.

Le plus ancien de ces monuments est une coupe dite *Coupe de Sosias*, du nom de l'artiste qui l'a décorée; découverte, il y a environ quarante ans, dans un tombeau étrusque à Volci, elle appartient maintenant au Musée de Berlin. C'est une des plus fines peintures de vases que l'on connaisse; les détails, surtout ceux qui nous inté-

(1) XI, 624 sqq. — Au commencement du livre XIV, Nestor quitte Machaon pour rentrer dans la mêlée, et il lui recommande de boire du vin noir (vers 5 : αἴθοπα οἶνον): je ne sais si ce vin est un supplément au breuvage d'Hécamède, ou si c'est du même breuvage qu'il s'agit. Du reste, Nestor buvait à la même coupe. — On remarquera de plus que le breuvage préparé par Circé pour les compagnons d'Ulysse (*Od.* X, 234-36; 290, 316) est, sauf les ognons qui manquent et les *drogues pernicieuses* qu'elle ajoute, le même que celui d'Hécamède, d'où l'on peut conclure que c'était tout simplement un des *raffraîchissements* usités de ce temps. C'est le *Cycéon* (XI, 624 et 641) dont la composition a beaucoup varié depuis. — M. Malgaigne (*l. l.* p. 306) rapproche d'un peu loin le breuvage d'Hécamède de la potion vineuse de Larrey. De tout temps on a administré des cordiaux aux blessés avec plus ou moins de discernement, mais dans Homère ce breuvage est d'un usage plus général. On le donne aussi aux voyageurs et à ses hôtes. Cf. Platon, *Resp.* p. 408 *a*.

(2) Voy. plus haut p. 7, note 4, et p. 79, note 1.

(3) *Zu den Alterthümer der Heilkunde bei den Griechen* (tiré de ses *Kleine Schriften*). Bonn, 1850, p. 29 et 31. — Cf. Pausanias, X, 25, 3-4, où l'on voit que le peintre Polygnote, s'inspirant des récits de la *Petite Iliade*, avait représenté diverses espèces de blessures.

(4) J'ai négligé, bien entendu, tous les monuments où ne figurent que les blessures; la précision de l'artiste n'ajouterait rien à la précision du poëte, et parfois même l'art est inférieur à la poésie.

ressent, sont traités avec une rare perfection; cette coupe ne peut pas être postérieure au IVe siècle avant Jésus-Christ; le fonds (c'est la seule partie dont nous ayons à nous occuper) représente Achille mettant un bandage autour du bras de Patrocle blessé au coude.

Ainsi que l'a fait remarquer M. le duc de Luynes (1), on ne trouve dans l'*Iliade* aucune allusion à une blessure reçue par Patrocle et pansée par Achille; l'artiste a donc suivi quelque tradition de Rhapsodes dont les poëmes ne nous ont pas été conservés; du reste on sait par Homère lui-même (2) qu'Achille était un élève de Chiron. M. le duc de Luynes ajoute: « Patrocle a été frappé au bras gauche par la flèche ennemie, son bouclier a dû être traversé, puisqu'il le portait de ce côté, la pointe du trait a été tordue par la résistance qu'il a éprouvée dans sa course. Le bandage qu'Achille applique sur la blessure de son ami montre la dextérité du héros, et surtout celle des chirurgiens contemporains de l'artiste; il est tel qu'on les emploie encore aujourd'hui. » C'est, en effet, un *bandage en 8 de chiffre*, analogue à celui qu'on fait après la saignée; il est appliqué avec beaucoup de soin, non pas précisément d'après les règles actuelles, mais en partie d'après celles qu'on lit dans Hippocrate; on voit qu'Achille ne s'est pas servi d'une bande roulée, qu'il a commencé la déligation par le milieu de la bande et qu'il a croisé successivement les deux chefs l'un sur l'autre. Nous avons fait représenter cette scène (voy. notre pl. n° 1) d'après Gerhard: *Coupes du musée de Berlin*, pl. VI. Le dessin en est beaucoup plus pur que dans la pl. XXV, des *Monuments inéd. de l'Instit. archéologique*.

Une autre coupe également trouvée dans un tombeau étrusque à Volci (3), n'est pas moins précieuse pour nous, quoique le travail en soit moins parfait, et que le pansement soit moins compliqué, car il ne s'agit que d'un bandage roulé des plus simples. Le dessin représente un combat livré autour du corps d'Achille; derrière le groupe de ces combattants, Diomède, armé de pied en cap, se fait panser l'index de la main droite par son ami Sthélénus. Sthélénus a déposé son casque et son bouclier pour n'être point gêné dans l'opération de chirurgie qui l'occupe. Ici encore l'artiste a suivi une tradition dont nous ne rencontrons aucune trace dans Homère, qui ne parle jamais de blessure aux doigts et qui mentionne seulement pour Dio-

(1) *Annali del Instit. di correspond. archeologica*, t. II, 1830, p. 239. Article : *Achille et Patrocle*. — (2) Voy. plus haut, p. 7.

(3) *Monuments inédits de l'Instit. archéol.* pl. LI. Voy. aussi l'article de Hirt dans *Annali, ecc.*, t. V, 1833, p. 224 suiv.

mède une blessure à l'épaule droite et une au pied (1). Après la première blessure, c'est Sthélénus qui arrache le fer, d'où l'on voit que notre artiste est resté en partie fidèle aux données homériques.

Nous relevons encore dans le *Bulletin de l'Institut de correspondance archéologique* (2) la mention d'une *pâte de verre* qui représente Machaon pansant Ménélas blessé légèrement au flanc ou à l'aine (3). Ce petit monument, qui appartient à la belle époque, a été reproduit par T. Cades dans ses *Impronte gemmarie* (4).

La légende de Philoctète (5) a fourni aux artistes l'occasion de représenter diverses circonstances relatives à sa blessure; nous signalerons, en particulier, un miroir étrusque (6) d'une grande importance pour l'histoire de la chirurgie. Ce monument, d'un travail fort délicat, appartient à une très-bonne époque; malheureusement il est mutilé. Le bandage roulé qui entoure le pied de Philoctète est posé avec un art que ne désavoueraient pas nos chirurgiens modernes. On remarquera aussi que la jambe malade est suspendue et que la table supporte deux vases dont l'un était sans doute rempli de médicaments, et dont l'autre pourrait bien n'être autre chose qu'une vessie surmontée d'un tube et destinée à faire des injections. — Le fragment de bas-relief, reproduit par Inghirami dans la pl. XLIX (7), nous présente encore un bandage fort bien appliqué. Le personnage placé en face de Philoctète, mais que nous avons supprimé faute de place, est l'artificieux Ulysse, que la légende fait venir à Lemnos pour fléchir la colère du héros traîtreusement abandonné dans l'île, et le ramener au camp des Grecs.

Le catalogue Pourtalès (8) renferme le dessin d'une anse de vase ornée du haut par une tête de bélier, et du bas par un petit bas-relief, représentant un homme qui met un bandage à son pied. On croit généralement qu'il s'agit de Philoctète. On trouvera aussi d'autres scènes qui se rapportent à la blessure de Philoctète dans le

(1) Voy. plus haut, p. 67 et p. 74. — (2) Année 1830, p. 62. — (3) Voy. plus haut, p. 70. — Notre fig. 4, tirée d'Inghirami, *Galleria omerica*, t. I, pl. 65, et p. 133 du texte, représente le pensement de Ménélas par Machaon, mais aussi peu exactement que le ms. d'Homère (Voy. plus loin p. 84, fig. 10). — (4) Cent., V, n° 37, dans le *Bullet. de l'Inst. archéol.*, année 1839; Cf. sur le même sujet; Cent., I, n° 83, année 1831. — Voy. aussi années 1834 et 1839, Cent., III, n$^{os}$ 40, 78, et Cent., V, n° 41 (Achille blessé retirant la flèche). — (5) Voy. plus haut, p. 74. — (6) Inghirami, t. I, pl. 50, et p. 106 du texte. — Voy. le n° 2 de notre planche. — (7) Voy. n° 3 de notre planche. — (8) *Objets d'arts*, 1865, p. 108. — Panofka, *Bilder antiken Lebens*, pl. VII, fig. 8, reproduit un petit monument sur lequel un médecin s'apprête à panser un jeune homme blessé au pied par un serpent.

*Voyage en Grèce* de Choiseul-Gouffier (t. II, pl. XVI), dans la *Galerie mythologique* de Millin (pl. CXV, nos 603-604), dans la *Gazette archéologique* de Gerhard, 1846, n° 42, et pl. XXXV de l'année 1845 (1).

Nous devons signaler aussi toute une *galerie homérique* dans un manuscrit grec en lettres onciales dont les mignatures ont été publiées par le cardinal Maï (2). Bien que ces monuments n'aient ni la même importance ni la même autorité que ceux que nous venons d'étudier, il est bon de les rappeler pour bien marquer la tradition. Les scènes médicales qui nous intéressent surtout dans le manuscrit de Milan se trouvent sous les nos XV, XIX, XXXVII.—La pl. XV représente, entre autres objets, Machaon pansant Ménélas blessé par Pandarus, seulement l'artiste a placé la blessure au-dessus du genou, tandis que, d'après le texte d'Homère, elle a dû avoir lieu vers la région des flancs ou de l'aine (3); un jeune homme, placé du côté de Ménélas, tient un vase. — Le sujet de la fig. XIX est Vénus montrant sa main blessée à Jupiter; ce qui est encore une inexactitude, car c'est à Dionée que la mère d'Énée donne sa main à panser (4). — Enfin, sur la fig. XXXVII, on voit d'un côté Machaon blessé et Nestor qui boivent la liqueur préparée par Hécamède, et de l'autre, Patrocle pansant son ami Eurypyle blessé au-dessus du genou. Le sang qui s'échappe de la plaie est reçu dans un vase (5).

## VI. — MÉDECINE.

L'opinion la plus générale, c'est que les origines de la médecine interne se confondent avec les origines de la médecine externe ou chirurgie, et que l'une et l'autre branche de l'art de guérir sont restées intimement unies jusqu'à une époque comparativement récente. Quand on s'en tient aux données de l'histoire positive et

(1) Voy. encore les *Impronte gemmarie* de Cades, année 1834; Cent., III, nos 32 (Phil. traité par un médecin, 83; c'est le sujet très-bien reproduit par Choiseul-Gouffier, *l. l.* t. II, pl. XVI); année 1839, Cent., V, n° 48 (Phil. avec un bandage au pied). — On lira aussi avec fruit la Dissert. de Winckelmann dans ses *Monumenti antichi ined.*, t. II, p. 159 et suivantes.

(2) *Homeri Iliados picturæ antiquæ ex cod. Mediol.* [ed. Maius]; Romæ, 1835.

(3) Voy. plus haut, p. 70. — (4) Voy. plus haut, p. 72.

(5) Voy. plus haut, p. 80, et p. 73. — La scène de Machaon et de Nestor se voit aussi sur une terre cuite du Musée du Louvre et sur d'autres monuments. Cf. Winckelmann, *Monumenti antichi inediti*, t. I, pl. n° 127, et texte t. II, p. 169, et Panofka, *Bilder, u. s. w.*, pl. VII, fig. 3.

qu'on ne dépasse pas, dans ces recherches, les poëmes homériques, on reconnaît que la chirurgie prédomine dans Homère, mais on y trouve également au moins une trace non équivoque de la médecine interne. M. Malgaigne (1) est, au contraire, d'avis « qu'Homère ne connaissait ni la médecine interne ni les médecins, » et il ajoute, ce qui est encore plus hardi : « Non-seulement il n'y avait pas de médecine interne, mais il ne pouvait pas y en avoir, » attendu que l'on attribuait les maladies, non à des causes naturelles, mais à l'intervention des dieux, et que par conséquent on n'admettait pas qu'un homme pût les guérir. Je pense que ni l'une ni l'autre de ces propositions n'est fondée.

Il est certain que dans l'*Iliade* on ne rencontre aucune allusion à la thérapeutique médicale, car le breuvage que prend Machaon ne saurait passer pour un médicament interne; d'ailleurs Machaon est un *blessé* et non pas un *malade* (2). Mais Homère n'est pas un poëte didactique chargé de nous instruire sur l'histoire primitive des sciences, et en particulier des sciences médicales (3); l'*Iliade* n'est pas une *clinique*, mais le récit d'une lutte acharnée entre deux nations rivales; chaque page est marquée par des combats sanglants; en décrivant les coups furieux que se portent les héros de la Grèce et de Troie, Homère, observateur attentif et scrupuleux, poëte réaliste dans le vrai sens de ce mot, nous a fourni toutes sortes de notions anatomiques et chirurgicales; il aurait pu les omettre pour la plupart sans que son œuvre en souffrît; c'est un témoin que le hasard nous fournit et qui n'est tenu en aucune façon de satisfaire notre curiosité sur tous les points de la cause que nous instruisons; son silence sur telle ou telle question n'infirme en rien les conclusions qu'on peut tirer d'autres témoignages (4). Homère a parlé des médecins et du traitement des blessés; s'il ne l'eût pas fait, nous ne serions pas en droit d'en conclure que les héros et les soldats étaient aban-

(1) *Etudes sur l'anatomie et la physiologie d'Homère*, p. 25-30, et *Organisation de la chirurgie et de la médecine grecques avant Hippocrate*, p. 304.

(2) Voy. p. 80. — Les breuvages dont il est question dans l'*Odyssée* (IV, 219 suiv. et X, 326), sont des charmes ou plutôt des stupéfiants et non des remèdes.

(3) Voy. Platon. *Respubl.*, X, p. 599 *c*.

(4) Si nous n'avions, par exemple, sur l'organisation du service de santé militaire, durant les guerres de l'Empire, que l'ouvrage de M. Thiers, nous ne serions pas suffisamment renseignés. De même quand Hérodote écrivait, la Grèce était remplie de médecins : les armées en avaient comme les villes; cependant l'historien n'y fait que de très-rares et très-vagues allusions, et il se tait là où l'intervention médicale paraît la plus urgente. Comparant des époques différentes, j'aurais précisément les mêmes remarques à faire touchant l'*Histoire de saint Louis* par Joinville.

donnés sur le champ de bataille. De tels détails ne font point partie intégrante d'une composition épique; à plus forte raison le tableau d'un malade dans son lit, entouré de médecins et buvant des potions, n'entraient guère dans le plan de l'*Iliade;* les héros ne prennent pas le temps d'attendre une fluxion de poitrine ou d'avoir la colique. Une grande peste, à la bonne heure! cela fait excellente figure dans un poëme, et de tout temps les pestes ont eu le privilége (excepté dans Lucrèce) de nous venir en droite ligne du ciel et non de la terre. Il est bien question quelque part d'une maladie longue, cruelle et qui cause l'épuisement (νοῦσος στυγερή); mais il n'y avait pas lieu de parler du traitement, puisqu'Euchénor, riche et noble habitant de Corinthe, en est seulement menacé et qu'il s'expose volontairement à une mort violente pour échapper à une mort lente et pleine d'angoisses (1). Supposons que le hasard nous ait laissé comme premier monument de nos origines médicales, non pas un poëme épique, mais une comédie, un *mystère*, il est probable que si nos confrères y avaient joué un rôle, ce serait plutôt comme *médecins* que comme *chirurgiens*. Que pourrions-nous en conclure contre la chirurgie? Hésiode, presque aussi vieux qu'Homère, a écrit un poëme intitulé : *Les Œuvres et les Jours* ; c'était le cas de parler des médecins et de la médecine, de la chirurgie et des chirurgiens; ces mots ne s'y trouvent même pas! Si nous n'avions pas un témoin antérieur, Homère, faudrait-il admettre que les Grecs au temps d'Hésiode vivaient et mouraient sans être assistés par des hommes du métier dans leurs maladies ou, au moins, dans leurs accidents? Ne demandons aux témoins que ce qu'ils peuvent ou doivent nous donner; mais ne tirons pas non plus de leur silence des conclusions précipitées et que démentiraient d'autres sources d'informations.

(1) *Iliad.*, XIII, 663-672. — Ces mots νοῦσος στυγερή ne paraissent pas se rapporter à une maladie déterminée, mais à quelque affection aiguë ou chronique; et l'on peut même conclure de ce passage que les héros d'Homère, comme les héros germains et comme les peuples primitifs de race essentiellement guerrière, préféraient de beaucoup une mort glorieuse et prompte à la maladie qui vous détruit peu à peu, anéantit toute la puissance virile et laisse dans une cruelle incertitude sur les chances de salut. Στυγερός désigne toujours dans l'*Iliade* et dans l'*Odyssée* soit quelque chose ou quelque être dangereux, horrible, odieux, repoussant, soit la crainte, ou l'angoisse, ou l'inconnu qui cause la terreur; par ex. : les furies (IX, 454), le sort (XXIII, 79), les ténèbres (V, 47; XIII, 672), Jupiter (XIV, 158), un génie (*Od.* V, 369). — Cf. aussi *Od.* XV, 408, où νοῦσος στυγερή semble désigner une *maladie épidémique;* ibid. V, 395, mention d'une *maladie douloureuse*; ibid. XI, 200-201, où il s'agit de quelque *affection chronique* entraînant une sorte de consomption; ibid., 171-72, δολιχὴ νοῦσος, *maladie lente*. Tout cela prouve certaines habitudes médicales.

La médecine interne ne figure pas dans l'*Iliade;* affirmons le fait, mais jusqu'à plus ample informé, n'affirmons rien d'absolu contre l'existence de cette médecine dans les temps homériques. M. Malgaigne est chirurgien, c'est un habile historien de la chirurgie; sa préoccupation est naturelle; je voudrais être moins prévenu et plus impartial.

« Non-seulement, continue M. Malgaigne, il n'y a pas de médecine interne dans Homère, mais il ne pouvait pas y en avoir puisque les maladies y sont attribuées à la vengeance divine (1). » A cela on peut répondre d'abord que la seule maladie qui soit décrite avec quelques détails chez Homère, et encore c'est dans l'*Iliade*, est une peste, et que de tout temps les pestes ont été attribuées à la colère divine par le vulgaire et souvent par les médecins les plus illustres; en second lieu qu'après Homère, à une époque où la médecine et la chirurgie étaient également florissantes, un auteur hippocratique croyait au *divin* dans les maladies, tandis qu'un autre écrivain de la même école ne reconnaissait que des causes naturelles. Il n'y aurait donc rien d'étonnant qu'un poëte ami du merveilleux, que le chantre de la guerre de Troie et que le narrateur complaisant des malheurs d'Ulysse aient attribué toutes les maladies aux dieux; les autres poëtes épiques (Virgile, par exemple, pour tous ses blessés) déchargent leur responsabilité médicale sur les habitants de l'Olympe; cependant Virgile écrivait en un siècle où les médecins et les chirurgiens de la Grèce s'étaient donné rendez-vous à Rome. De plus, il y a contre l'opinion de M. Malgaigne un argument considérable, car il serait précisément de même nature contre la chirurgie que celui qu'il

(1) Celse est exactement du même sentiment : « Homère, dit-il (*De medic.* Procem. init.), ne donne pas à Machaon et à Podalire le pouvoir de combattre les affections pestilentielles et les diverses espèces de maladies, mais il nous les représente appliqués seulement à traiter les blessures par le fer et par les médicaments. Il suit de là que cette branche de la médecine était seule l'objet de leurs recherches et qu'elle est dès lors la plus ancienne. » (Trad. de Des Étangs.) Quelque grave que soit l'opinion de Celse, elle ne saurait prévaloir, puisqu'elle ne repose pas sur une exacte information. — Galien dit aussi (*Utrum medicinae sit an Gymn. hygien.*, § 32 et 33, t. V, p. 869) qu'on trouve dans Homère deux des trois parties en lesquelles se divise la médecine : *la pharmaceutique, la chirurgie,* mais non pas la diététique ou traitement des maladies internes. On voit que Galien se contente d'affirmer un fait sans en tirer une conclusion aussi absolue que Celse. On peut même constater une espèce de contradiction entre ce passage de Galien et cet autre (*In Hipp. Progn.*, I, 4, t. XVIII *b*, p. 8) où il veut presque nous faire croire qu'Homère a le premier imaginé le *pronostic* par l'emploi des mots caractéristiques προνοῆσαι et προνοῆσαν. Mais ces mots n'ont pas ici le sens médical ; il s'agit de la divination dont il est question, avec d'autres formes de langage, dans beaucoup de passages. Voy. p. cx. 1, 70.

invoque contre la médecine au temps d'Homère : en effet, si les *douces* flèches de Diane et d'Apollon envoient aux mortels les maladies et la mort, celles-ci aux hommes, celles-là aux femmes, c'est également l'impétueux Mars (1), *la perte des hommes* (βροτολοιγός) qui frappe les héros tantôt par la main d'Achille ou de Patrocle, et tantôt par celle de Paris ou d'Hector; ce sont Jupiter, Apollon, Minerve, ou d'autres dieux ou déesses visibles et invisibles qui dirigent les coups (2), ou, au besoin, les écartent ou les affaiblissent (3), comme ils envoient ou guérissent les maladies (4). De plus la mort violente est appelée, comme la mort ordinaire, un *destin auquel on ne peut résister* (5); d'où il suit qu'on ne devrait rencontrer dans Homère pas plus de chirurgie que de médecine ; mais le poëte n'a pas cette logique inflexible des modernes : il fait panser ses blessés et l'on peut croire qu'au besoin il eût fait soigner ses malades. L'intervention des dieux pour les maladies et la mort naturelle n'est pas plus un obstacle à la présence du médecin qu'elle ne l'est pour les blessures et la mort violente; ni les mêmes croyances qui se perpétuent durant tout le paganisme, ni plus tard la foi des chrétiens et le fatalisme des musulmans, n'ont empêché l'accès des médecins auprès des malades. Il faut d'ailleurs remarquer que dans la plupart des passages allégués sur la puissance de Diane et d'Apollon, il s'agit de mort prompte, ou subite, ou miraculeuse, et infligée par un dieu pour des causes déterminées (6). Il y a même deux textes de l'*Odyssée* (7) où les maladies lentes qui entraînent une mort naturelle sont nettement distinguées de ces maladies aiguës et foudroyantes où l'on a pu imaginer l'intervention d'un dieu. Nous retrouvons dans la collection hippocratique des traces de cette antique croyance. Dans Homère les dieux se mêlent à tous les événements de la vie (8), sans que le cours naturel des choses en soit sensiblement troublé, ni que les hommes fassent abné-

(1) Voy. par ex. V, 717. — (2) Voy., par exemple, II, 385; 699; 824; XIII, 568-69; XVI, 787-793; XVIII, 209; XIX, 224. — (3) Voy. par ex. V, 662. — (4) *Od.* V, 397; IX, 411. — (5) Μοῖρα κραταιή, V, 83; *Od.* II, 100 et passim.

(6) *Od.* III, 279-282; XI, 411, XV, 478-79; XVII, 251-53; XX, 61-63. *Il.* VI, 421-423; 428; XIX, 59; XXIV, 605-609.

(7) *Od.* XI, 171-73; 197-201; XV, 407-411. Lorsque dans ce dernier passage le poëte veut donner une idée du climat merveilleux de l'île d'Ogygie, il dit qu'il n'y a point de ces maladies odieuses (οὐδέ τις νοῦσος ἐπὶ στυγερὴ πέλεται) qui tuent les mortels, c'est Apollon et Diane qui envoient la mort dans l'extrême vieillesse; d'où l'on voit manifestement que la maladie est considérée comme le cas ordinaire, et l'intervention divine comme une espèce de *miracle*. De même, XI, 171 suiv., les *maladies longues* sont opposées aux flèches d'Apollon et de Diane.

(8) Voy. Friedreich, *Realien u. s. w.*, § 198, p. 669 suiv.

gation de leur libre arbitre pour s'abandonner aveuglément à l'influence divine ou à la destinée. C'est le cas d'appliquer ici l'apophthegme *e longinquo reverentia.* On voit bien que dans Homère il n'y a pas longtemps que les dieux se sont séparés des hommes. Les dieux eux-mêmes, sauf peut-être le grand Jupiter (1), sont sous la dépendance les uns des autres, sans que cela, non plus, paraisse gêner beaucoup la liberté de leurs mouvements.

Maintenant que je crois avoir montré la faiblesse des arguments négatifs mis en avant pour établir qu'il n'y avait pas et qu'il ne pouvait pas y avoir de médecine au temps d'Homère, je vais alléguer à mon tour une preuve positive de son existence tirée d'un poëme homérique; cette preuve, je la trouve dans un passage que M. Malgaigne a cité (2) sans y avoir remarqué un petit mot caractéristique. Lorsque, dans l'*Odyssée* (3), Antinoüs, l'un des prétendants à la main de Pénélope, reproche au porcher Eumée d'avoir introduit dans le palais Ulysse, qui avait pris la figure d'un mendiant, Eumée lui répond : « Antinoüs, tu ne parles pas comme il faut, tout sensé que tu es. Qui va-t-on chercher au dehors si ce n'est un de ces hommes *dont l'industrie profite au public* (οἳ δημιοεργοὶ ἔασιν), un devin, un *médecin des maux* (ἰητῆρα κακῶν), un menuisier ou un devin aëde qui charme par ses accents. Voilà les mortels qu'on appelle chez soi dans toute l'étendue de la terre immense. »

Quel est donc ce médecin? Est-ce un guérisseur de blessures, un chirurgien ou un rebouteur? Non, c'est un *médecin des maux* (4), un *médecin des maladies*, un de ces hommes *dont l'industrie profite au public* et qu'on reçoit volontiers dans sa maison (5). C'est là un texte unique, il est vrai, mais si je ne me trompe, c'est un texte dans lequel il est difficile de ne pas reconnaître une allusion directe à la

(1) Æsch., *Prom.*, 50 : ἐλεύθερος γὰρ οὔτις ἐστὶ πλὴν Διός.

(2) *Organis.*, etc., p. 304. — (3) *Od.* XVII, 374 sqq.

(4) Dans un autre passage de l'*Odyssée*, V, 397, κακότης est également pris dans le sens de *maladie*, comme synonyme de νοῦσος. Notez que dans le 1er vers de l'*Hymne* XV, Asclépiade est appelé médecin des maladies (νόσων), mot qui correspond évidemment à κακῶν. — Cf. Empédocle, v. 462 . φάρμακα κακῶν. Soph. *Trach.* 1209 : ἰατῆρα ἐμῶν κακῶν. Plat. *Axioch.* 366 A : αἱ ἐντὸς κακότητες (*les maladies internes*), d'où l'épithète, ἀλεξίκακος, *qui chasse les maladies* ou *les maux.* — Voy. daus ce dernier sens *Il.* X, 20. — On lit aussi dans Coelius Aurelianus (*Præf. Chronic. morb.*) : « Graeci *Asclepium* [ἠπίως ἀσκεῖ τοὺς νοσοῦντας. *Etymologie des Scholiastes*], nomen sumpsisse dixerunt, quod dura primus superaverit vitia. » D'où l'on voit que Soranus (traduit par Cœlius) n'est pas tout à fait du sentiment de Cel e ou de Galien.

(5) Peut-être faut-il voir ici la première mention de ces médecins *périodeutes* (voyageurs), que nous voyons plus tard parcourir la Grèce et l'Asie Mineure.

médecine interne (1). Ainsi je crois avoir démontré d'abord que si la médecine interne n'est pas mentionnée dans l'*Iliade*, il n'y a pas de raison décisive pour soutenir qu'elle n'existait pas au temps d'Homère; en second lieu, que cette médecine interne est clairement désignée dans l'*Odyssée*. Par conséquent, on ne saurait dire d'une manière absolue qu'elle est complétement absente des *poëmes homériques*.

Je puis encore opposer à M. Malgaigne d'autres arguments, moins directs peut-être, mais non moins probants. Ἰατρός, ou, dans le dialecte d'Homère, ἰητρός (ἰητήρ, ἰήτωρ), signifie proprement *guérisseur* (*médecin*), sans distinction de maladies internes ou externes; on le voit par Homère lui-même, puisque le *guérisseur de maux* et le *guérisseur de blessures* sont également appelés ἰητρός. Je regarde donc comme un anachronisme de traduire ἰητρός par *chirurgien*. Χειρουργός, dans le sens où nous le prenons, est d'une époque comparativement récente; j'aurai occasion de revenir sur ce point quand je traiterai ailleurs de l'histoire de la médecine à Alexandrie.

La plus ancienne tradition connue distingue dans Homère, mais sous la dénomination commune de ἰατρός, deux ordres de praticiens: les médecins et les chirurgiens. Arctinus, qui florissait vers 775-740 (2), dans son poëme *Sur la ruine de Troie* (3), s'exprimait ainsi : « Le dieu puissant qui ébranle la terre, Neptune enrichit Machaon et Podalire de dons précieux, mais il rendit l'un plus illustre que l'autre : au premier il a donné des mains légères, propres à tirer les traits des chairs, à pratiquer les incisions , et à guérir toutes les blessures; au second il a mis dans la poitrine (voy. p. 54-55) une merveilleuse sagacité pour reconnaître les maladies cachées et pour guérir les maux incurables. C'est Podalire qui le premier découvrit la fureur d'Ajax à ses yeux étincelants et à l'appesantissement de son esprit. » Le Scholiaste d'Homère ajoute comme preuve de cette distinction qu'Agamemnon ne fait pas venir Podalire, mais Machaon, pour soigner Ménélas; cette preuve ne prouve rien, puisque nous savons à propos d'Eurypyle (voy. p. 6) que ce héros aurait fait demander Podalire pour le panser si Podalire n'avait pas été engagé lui-même dans la mêlée. Tout ce qu'on peut tirer du texte d'Arctinus, c'est que

(1) Cf. Welcker, *l. l.*, p. 46 sqq., le chapitre intitulé : *Innere Heilkunde. Podalirios*.

(2) Homère, vers 962–927; Hésiode, vers 859-824.

(3) *Schol. Hom.* ad *Il.* XI, 515, et *Cycli fragmenta*, éd. Didot, à la suite d'Homère, XIII, 2, p. 599.

la tradition n'est pas de l'avis de M. Malgaigne, que le poëte place la médecine au-dessus de la chirurgie et qu'il les tient toutes deux pour contemporaines. Je n'aurais pas attaché une grande importance à cette tradition, tout ancienne qu'elle est, si elle n'était appuyée par des arguments plus décisifs, car notre savant confrère n'entend pas raillerie quand il s'agit de témoins et de témoignages; il veut des témoins oculaires, ou, tout au moins, des écrivains de la génération suivante (1).

### *Maladies internes et peste.*

Les seules maladies décrites dans les poëmes homériques sont : la grande peste, la folie accidentelle des compagnons d'Ulysse, dont j'ai parlé plus haut (2), et celle de Bellérophon (*espèce de mélancolie*), qui est dépeinte en ces termes caractéristiques : « Lorsque Bellérophon eut encouru la haine de tous les dieux, il erra seul dans les plaines d'Alium (en Cilicie), rongeant son cœur (ὃν θυμὸν κατέδων) et fuyant la trace des hommes (3). » On ne s'étonne pas que l'*excellent*, le *sage* Bellérophon devienne fou quand on se rappelle qu'il a résisté aux pressantes séductions de la noble Antéa et triomphé des terribles embûches qu'Iobatès, roi de Lycie, avait dressées sur ses pas pour venger l'injuste ressentiment de Prétus, l'époux d'Antéa. C'est l'histoire de Joseph et de Putiphar.

Les anciens (4) ont pensé qu'Homère avait connu la rage, car, en parlant d'Hector, Teucer l'appelle un *chien enragé* (5), et on a pensé que le supplice de Tantale était aussi une image de la rage. Ce dernier rapprochement est plus que hasardé, mais il semble que la qualification donnée à Hector a été inspirée par l'observation de la maladie du chien. On sait qu'il y a eu dans l'antiquité de grandes discussions sur la question de savoir si la rage humaine a toujours existé, ou si c'est une maladie nouvelle; ce n'est pas ici le lieu de fournir les arguments des deux parties.

Brendel (6) veut trouver la mention de la fièvre dans ce passage (7)

(1) Voy., par exemple, *Organisation de la méd. et de la chir. avant Hipp.*, etc., p. 304. — La règle posée par M. Malgaigne souffre des exceptions, car les intermédiaires peuvent nous manquer sans que pour cela le fil de la tradition soit rompu quand nous savons sur quelles autorités repose le dire de l'écrivain que nous interrogeons. — (2) Voy. p. 9 et p. 81, note 1. — (3) VI, 200-203.

(4) Voy. par ex. Soranus (Cœlius Aurel. *Acut.* III, 15, p. 228, éd Almel).

(5) VIII, 299. κύνα λυσσητῆρα. Dans d'autres passages, le poëte trouve encore l'occasion de comparer la fureur d'Hector à la rage.

(6) *De Homero medico.* — (7) XXII, 29-31.

où, en parlant de la canicule, le poëte dit : φέρει πολλὸν πυρετόν (*immittit magnum œstum*); mais il est difficile de croire que πυρετός soit pris ici dans le sens médical ; il s'agit, je crois, tout simplement de la très-grande chaleur qui fatigue de toutes façons les malheureux mortels. Les autres passages invoqués par Brendel sont encore bien plus éloignés de l'interprétation qu'il voudrait leur donner. C'est négliger la réalité pour courir après l'ombre, et c'est la coutume de presque tous les savants qui se sont jusqu'ici occupés de la médecine d'Homère.

La *peste* qui ravagea l'armée des Grecs et dont il est question au premier livre de l'*Iliade* (1) ne répond à aucune réalité pathologique et historique ; le peu de détails que donne le poëte ne suffisent pas à caractériser cette maladie (2) ; il est dit seulement qu'elle sévit pendant au moins dix jours, d'abord sur les mulets et sur les chevaux, puis, qu'elle s'étendit aux hommes, et que de continuels bûchers dévoraient les cadavres amoncelés. Nous devons seulement faire remarquer avec Friedreich (3), que l'histoire rapporte plusieurs exemples de pestes ou maladies épidémiques qui ont sévi à la fois sur les animaux et sur l'homme ; mais ces relations ne sont peut-être pas très-authentiques ; l'observation moderne constate, il est vrai, la coexistence d'*épidémies* et d'*épizooties*, mais on ne voit pas qu'une *même affection épidémique* ait à la fois décimé les animaux et les hommes. D'ailleurs il est à peu près impossible qu'une peste aussi terrible ait épuisé sa fureur en une douzaine de jours. Aussi Homère attribue-t-il à Agamemnon tout l'honneur de la disparition du fléau ; le Roi des hommes rendit Chryséis à son père Chrysès, prêtre d'Apollon, immola des hécatombes parfaites et fit purifier toute l'armée par des ablutions (4). De son côté Chrysès, satisfait, implora en termes magnifiques le dieu à l'arc d'argent, et les flèches meurtrières d'Apollon furent détournées des enfants de Danaüs (5). On a voulu voir dans les purifications prescrites par Agamemnon la vraie cause de la cessation de la peste, mais il s'agit ici d'une cérémonie religieuse avec l'eau lustrale qu'on jeta à la mer après les ablutions, et non pas d'une mesure d'hygiène, à plus forte raison, il n'est dit nulle part, comme le fait entendre M. Malgaigne, que « les soldats jetèrent toutes les ordures du camp à la mer (6). »

(1) I, 9-10 ; 48-53 ; 61 ; 97 ; 373-74. — (2) Il l'appelle tantôt νοῦσος κακή (*la mauvaise maladie*, v. 10 ; tantôt λοιμός (*peste*, v. 61) ; tantôt ἀεικέα λοιγόν (*triste fléau*, v. 456).

(3) *Die Realien in Iliad. und Od.*, 2e édit., p. 170, note. — (4) I, 313-17. — (5) I, 456.

(6) ἀπολυμαίνεσθαι et λύματα sont des mots consacrés dans les rites anciens. Voy. Le *Trésor grec* à ces deux mots. — Cf. aussi Tzetzes, *Chil.*, X, 378. — L'habitude de

Quelques auteurs ont prétendu retrouver des traces de magnétisme dans Homère (1); on allègue, à l'appui de cette opinion, des caresses avec les mains qui charment les ennuis (2), la baguette de Mercure, qui dissipe ou procure le sommeil (3), ou encore la baguette avec laquelle Minerve dessèche la belle peau qui couvrait les membres flexibles d'Ulysse, dépouille sa tête de sa blonde chevelure, rougit ses yeux naguère si charmants, et donne à toute sa personne l'apparence d'un vieillard accablé d'années (4); mais il s'agit ou, dans le premier cas, d'effets purement naturels, ou, dans les deux autres, d'une puissance magique imaginaire qui n'ont aucun rapport avec les opérations magnétiques.

Un dernier fait médical reste à signaler, c'est l'accouchement à sept mois de la noble épouse de Sthénélus; l'enfant, Eurysthée, naquit viable, au grand désespoir de Jupiter, à la vive satisfaction de Junon, qui, suivant le poëte, avait précipité la naissance d'Eurysthée et retardé de quelques instants les couches d'Alcmène, enceinte d'Hercule (5). Laissant de côté l'ingénieuse mythologie, nous retrouvons dans ce passage l'origine de l'opinion qui fixe à sept mois le premier terme de la viabilité.

Ce coup d'œil que nous venons de jeter vers l'horizon le plus lointain de l'histoire de la médecine, n'a été, ce me semble, ni sans profit, ni sans intérêt. Nous avons vu commencer l'organisation de la médecine, nous avons assisté à la naissance de l'anatomie, à l'éclosion des systèmes de physiologie; en parcourant les champs de bataille à la suite d'Homère nous avons pu refaire toute une clinique chirurgicale, et reconnaître déjà des principes rationnels dans le traitement des blessures; enfin nous avons retrouvé les traces de la médecine interne dans les poëmes homériques. Les premières assises de la médecine sont désormais posées; que maintenant interviennent, pour mettre la main à l'œuvre soit les philosophes soit les vrais médecins, et le monument, dû tout entier aux efforts de la Grèce, prendra bien vite des proportions de plus en plus régulières.

brûler les cadavres pourrait, à la rigueur, entrer pour quelque chose dans la disparition plus rapide d'une épidémie, en détruisant les causes d'infection. — Les *fumigations de soufre* qu'Ulysse prescrivit après le massacre des prétendants (*Od.* XXII, 481-494) est une mesure hygiénique en même temps qu'elle est peut-être une cérémonie religieuse. — On remarque cette expression : *le soufre*, *remède des maladies*: θέειον κακῶν ἄκος. Ici l'*Odyssée* est médicalement en avance sur *l'Iliade*.

(1) Voy. Friedreich, *Realien u. s. w.*, p. 151. — (2) χειρὶ κατέρεξεν, I, 361; V, 372; VI, 485. — (3) XXIV, 343-44; *Od.* V, 47-48; XXIV, 1-4. — (4) *Od.* XIII, 429-33. (5) XIX, 115-124.

## NOTICES BIBLIOGRAPHIQUES

Il existe plusieurs dissertations sur l'état de la médecine au temps d'Homère. La plus ancienne et la plus insignifiante a pour titre :

Anton. Valetii *oratio in scholis medicorum ante licentiatum habita qua medicinae antiquitas ex antiquissimo poetarum Homero obiter et allegorice describitur...*; Parisiis apud J. de Bordeaux, 1670; 32 p. in-8.

La seconde en date est due à J.-B. Persona, médecin de Bergame; en voici le titre :

*Noctes solitariae, sive de iis quae scientifice scripta sunt ab Homero in Odyssea, liber singularis in LXX colloquia distributus, in quo praeter non pauca theologica, multa etiam physica, multa metaphysica, ethica, medica, geometrica, astronomica demum et physiognomonica tractantur;* Venetiis, 1613, in-4, de xxvi-464 p.

La partie médicale, y compris le dialogue sur le népenthes, occupe les pages 62-102. On chercherait vainement dans ce livre des notions précises sur l'état de la médecine dans Homère; l'auteur, qui borne ses études presque exclusivement à l'*Odyssée*, n'a pas d'autre dessein que de prouver avec un grand appareil scolastique que la médecine est une science aussi bien qu'un art. — Les *Noctes solitariae* n'ont d'autre mérite que d'être le premier essai d'une étude des *Realia* dans Homère. Persona est donc l'un des précurseurs de Friedreich, dont les *Realien in der Iliade und Odyssee*, 2e édit., Erlangen, 1856, grand in-8, sont remplies de renseignements exacts et fort utiles sur l'ensemble des connaissances positives qu'on rencontre dans l'*Iliade* et dans l'*Odyssée ;* mais aucun sujet n'y est épuisé, ni même traité avec tous les développements qu'il comporte. Chacun de ces sujets, étudié à part, jetterait certainement de nouvelles lumières sur toutes les diverses questions qui s'agitent autour des poëmes homériques. Mais déjà l'ouvrage de M. Friedreich peut rendre de très-grands services, et il serait à souhaiter qu'il trouvât des imitateurs en France.

Lichtenstaedt a inséré dans les *Annales de médecine* de Hecker (année 1827, t. IX, p. 257 et 385) un mémoire intitulé :

*Darstellung, u. s. w.*, c'est-à-dire *Exposition des opinions qui se rencontrent sur la nature et sur la médecine dans les poésies homériques.*

L'auteur a remarqué que dans le monde homérique il y a un mouvement continu qui ne cesse même pas, mais se transforme seulement par la mort; la puissance matérielle de l'homme y est constamment célébrée ; et, sous ce double rapport, il importait de distinguer mieux que ne l'a fait Lichtenstaedt entre l'*Iliade* et l'*Odyssée;* ni l'homme ni la nature n'y ont le même aspect. La liberté humaine et la spontanéité de la nature sont bien plus enchaînées par la théologie et la magie dans l'*Odyssée* que dans l'*Iliade*. Sur tous les autres points, ce mémoire est très-bref, reste dans les généralités, ne fournit que de rares exemples, ou donne soit de l'importance aux questions secondaires, soit de la précision aux textes les plus vagues.

Welcker a réuni dans ses *Kleine Schriften*, et a même publié à part ses dissertations sur l'archéologie médicale, sous ce titre : *Zu den Alterthümern der Heilkunde bei den Griechen* (Bonn, 1850, in-8). Quelques-unes (et leur date est déjà ancienne) se rapportent de loin ou de près à Homère; comme tous les travaux du célèbre professeur de Bonn, ces dissertations abondent en renseignements utiles, en rapprochements ingénieux ; l'érudition y est très-pénétrante, et l'étude des monuments figurés

vient très-souvent éclaircir ou confirmer les textes. Les recherches de M. Welcker sur les antiquités médicales dépassent de beaucoup le cadre que je me suis tracé, et à mon tour j'ai dû aborder, relativement à Homère, plusieurs questions complétement négligées par le savant archéologue, et donner à celles dont il s'est occupé tous les développements qu'elles comportent, mais qui étaient étrangers à son plan.

En 1842, M. Malgaigne a lu à l'Académie de médecine un mémoire intitulé : *Études sur l'anatomie et la physiologie d'Homère* (*Bulletin de l'Acad.*. t. VII, p. 985 et suiv. et publiées à part en une brochure in-8, Paris, 1842, 30 pages). — En 1846, il lisait devant la même compagnie un autre mémoire : *Sur l'organisation de la médecine et de la chirurgie avant Hippocrate* (Voy. plus haut, p. 7, note t), où Homère tient une grande place. Nous trouvons dans ces deux mémoires l'impression toute personnelle qu'un chirurgien sagace, spirituel et des plus instruit, a ressentie à la lecture des poëmes homériques; car M. Malgaigne ou n'a pas connu ou a négligé les travaux de ses devanciers, et en particulier ceux de Welcker. C'est pour la première fois, du reste, qu'un homme du métier, ayant autorité, intervenait dans ce débat depuis si longtemps soulevé sur les connaissances médicales d'Homère. Malheureusement M. Malgaigne n'a fait qu'ouvrir la voie; et sur plusieurs points ses conclusions outre-passent, à mon sens, les droits de la critique. En revenant après lui sur un sujet aussi compliqué, je ne veux pas oublier que les études du savant professeur ont été le point de départ des miennes,

Ad. Brendel (*Respondit J. G. Oertel*), *De Homero medico*; Viteb., 1700; 24 p. in-4.

L'auteur cherche les preuves de la science médicale d'Homère plutôt dans les témoignages extérieurs que dans le texte même de l'*Iliade* ou de l'*Odyssée*; il s'arrête longuement sur de prétendues connaissances en hygiène, il s'imagine trouver la mention de la fièvre, et n'a plus qu'une page à consacrer à la chirurgie.

J. G. Daehn, *Epistola qua... disseritur de medicina Homeri*; Lipsiae, 1776, 12 p. in-4.

L'auteur suit les mêmes errements que Brendel et s'arrête longuement sur les médicaments des sorcières nommées dans les poëmes homériques; il admet, sans toutefois le démontrer, l'existence de la médecine interne dans Homère. On ne trouve presque rien dans sa dissertation sur les observations chirurgicales; mais l'auteur a fait quelques remarques intéressantes sur le sommeil et sur les divers genres de mort.

J. F. Facius, *De fabula quadam homerica*; Coburgi, 1784, 16 p. in-4.

Cette dissertation est consacrée à l'étude du mythe qui accorde à Apollon et à Diane le pouvoir de disposer à leur gré de la vie des hommes et de celle des femmes. (Voy. ce que je dis à ce propos au chap. *Médecine*, p. 87 suiv.)

*Specimen artificii homerici in exprimendis animae adfectionibus. Examini offert Car. van* Rosenstein; Upsalae, 1788 et 1789, in-4, de IV-40 p.

Cette dissertation, divisée en deux sections, est purement psychologique; on n'y rencontre aucune allusion à la physiologie ni à la médecine. — Elle est, du reste, très-rare; je ne l'ai rencontrée qu'à la bibliothèque de l'Institut, et il m'a été impossible de me la procurer par la voie de la librairie.

Millin, à propos de la blessure de Machaon, a aussi touché quelques points de la chirurgie homérique dans ses *Monuments antiques*, t. II, p. 245 suiv. Cette dissertation ne mérite pas l'oubli où elle est tombée.

Je n'ai pu, jusqu'à présent, ni trouver dans les bibliothèques publiques, ni me procurer en Allemagne les dissertations suivantes : J. Chr. HAYNISCH, *Homerum artis medendi peritum fuisse;* Schleiz, 1736, in-fol.; — David G. WOLFIUS, *De rebus in Homero medicis epistola;* Viteb., 1791, in-4. — HELBIG, *De vi et usu vocabul.* φρένες, θυμός, etc., *apud Homerum;* Dresdae, 1840, in-8.

Rosenbaum signale dans ses premiers *Additamenta ad Lud. Choulanti Bibliothecam medico-historicam.* Halis, 1842, p. 10, les dissertations suivantes :

TASKER (Williams). *Letters illustrating the anatomical and medical knowledge of Homer,* in Ejusdem *Select odes.* London, 1792, 4°. — Ejusdem. *A conservation of the question wehther Homer understand anatomy,* in Ejusdem, *Series of letters,* II^e^ éd Lond. 1798, 12°. (Letter I-VII, IX, XI, LXXX-LXXXI.)

Malgré toutes les recherches que j'ai faites moi-même à Paris, à Londres et à Oxford, il m'a été impossible de trouver ni ces dissertations (elles ne figurent pas dans le *Select odes,* de 1792), ni même aucune mention bibliographique qui s'y rapporte. Je ne sais où M. Rosenbaum a pris ces renseignements.

Je me suis beaucoup servi, comme moyen de vérification, pour tous les passages techniques que j'avais relevés dans Homère, du volume qui a pour titre : *Index vocabulorum in Homeri Iliade atque Odyssea caeterisque quotquot extant poematis, studio M. W. Seberi Sulani; Oxonii,* 1780, in-8; c'est un secours fort précieux; mais ce n'est pas un guide toujours absolument sûr : les renvois sont parfois inexacts, ce qui est bien pardonnable en un tel travail, et plusieurs passages ont été omis, soit par le fait de l'auteur, soit, plus probablement, par celui de l'éditeur. — Mais personne n'est plus disposé que moi à excuser de pareilles erreurs; car après avoir lu et relu Homère, après avoir vérifié, souvent à diverses reprises, tous les textes cités, je n'oserais pas affirmer qu'il ne s'est pas glissé quelque faute dans ces citations, et que je n'ai pas laissé de côté plus d'un passage que j'aurais dû relever. — Une édition de l'*Index* de Seberus, plus méthodique, moins compliquée que l'ancienne, devenue rare, une édition revue sur les meilleurs textes, serait un des services les plus importants qu'on pusse rendre pour faciliter l'étude des poëmes homériques.

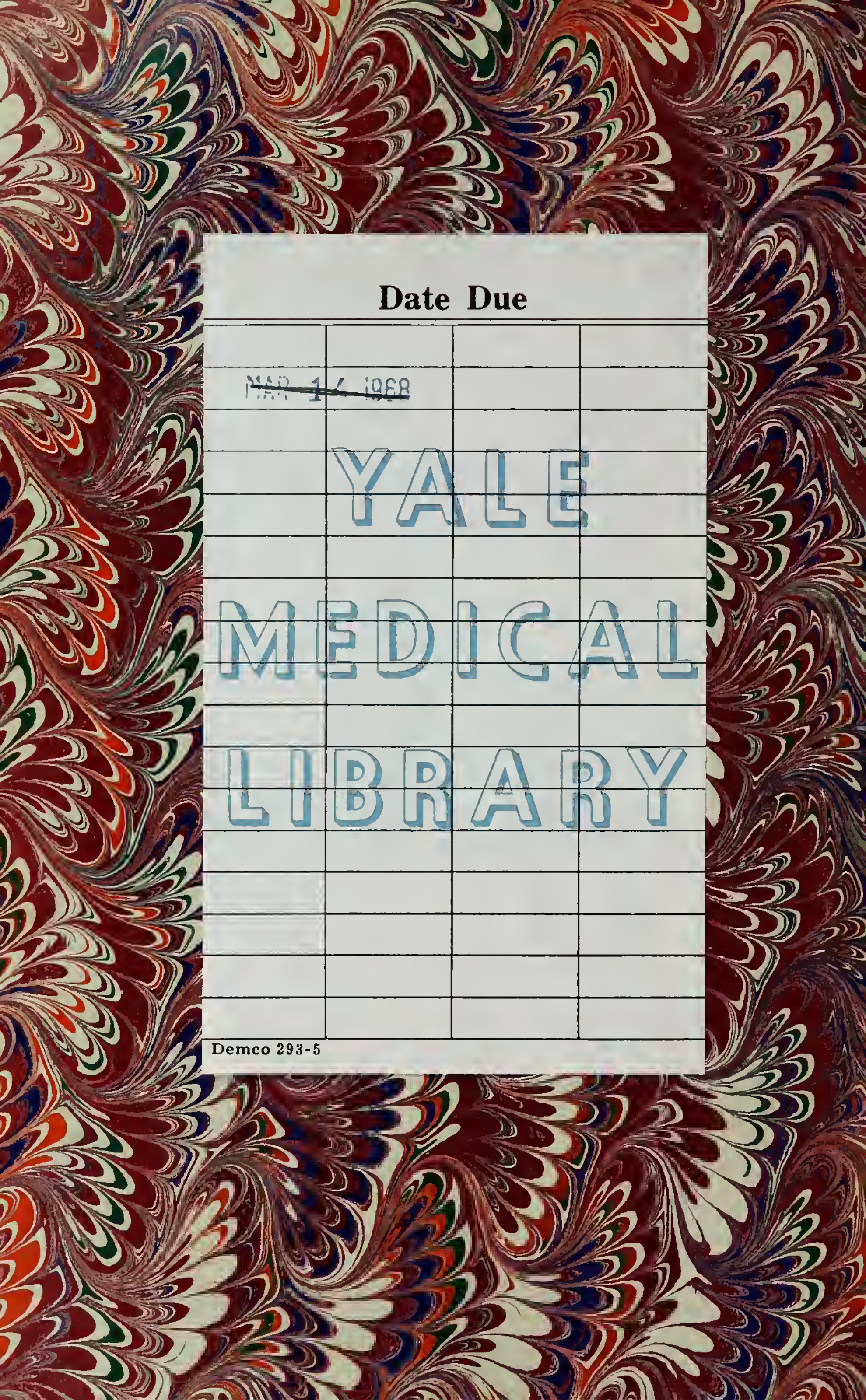
---

## *ERRATA.*

Pag. 48, note 1, lisez στόμαχος.
Pag. 64, note 8, lisez καίριον.
Pag. 72, note 2, fermez la parenthèse après θέναρος, non après χεῖρα.
Pag. 77, fin de la note , au lieu de κυρτρί, *lisez* κυρτοί.

---

PARIS — IMPRIMERIE DE PILLET FILS AÎNÉ, RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, 5.


Date Due
MAR 14 1968
YALE
MEDICAL
LIBRARY
Demco 293-5



